


UNS. 159 i. 5
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA




DUPLANIL fils
RELIEUR
de son Alt.se Roy.le Madame
Duchesse d'Angoulême.
Rue S.t Jacques N.° 203.
A PARIS.

ŒUVRES
DE LE BRUN.
TOME IV.

ŒUVRES

DE

PONCE DENIS (ÉCOUCHARD) LE BRUN,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Mises en ordre et publiées par P. L. GINGUENÉ, Membre de l'Institut, et précédées d'une Notice sur sa Vie et ses Ouvrages, rédigée par l'Éditeur.

Malin, tendre, sublime, à l'immortalité
Il consacra les sots, l'amour, la liberté.
P. CHAUSSARD.

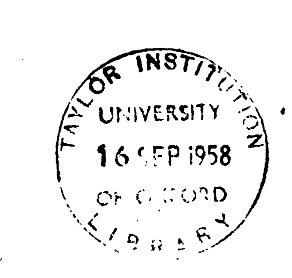
TOME QUATRIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez GABRIEL WARÉE, Libraire, quai Voltaire, n° 21.

1811.



CORRESPONDANCE
DE LE BRUN
AVEC VOLTAIRE, BUFFON, D'ALEMBERT, DE BELLOY, THOMAS, M. PALISSOT, etc.

LETTRE I*.

A M. DE VOLTAIRE.

À Paris, septembre 1760.

Je saisis avec transport, Monsieur, l'occasion de vous écrire, et de joindre deux noms qui me sont bien chers, le vôtre et celui de Corneille, en vous engageant à rendre quelque service à la famille de ce grand homme. Puissé-je vous rappeler en même temps le souvenir d'une amitié dont vous accueillîtes presque mon enfance....,

* En imprimant cette correspondance, on a cru devoir commencer par mettre de suite les lettres de Voltaire et de Buffon, avec les lettres écrites par Le Brun à ces deux grands Hommes. Toutes les autres sont entremêlées et rangées indistinctement par ordre de date.

Je me dis souvent avec douleur, avec transport, *Virgilium vidi tantum*. Pourquoi, Monsieur, me fûtes-vous enlevé alors? Dans quelle nuit profonde, dans quel vaste désert avez-vous laissé notre littérature! car vous m'avouerez que c'est une grande solitude que la foule des sots. Que de chenilles profanent le sacré vallon! Que de buses y font la guerre aux cygnes harmonieux! Que de serpents y viennent siffler pour en défendre l'abord au génie! . . . . .

Le dédain que j'ai pour cette populace d'auteurs, mauvais ou médiocres, mon goût inflexible pour les seuls grands modèles, ma vénération pour tout ce qui porte l'empreinte du génie, me rapprochent naturellement de vous, Monsieur; et sans l'intervalle qui nous sépare, et sans les liens qui m'attachent à la personne d'un grand prince, c'est auprès de vous que j'irais puiser cette critique généreuse que l'amour des arts éclaire, que n'empoisonne jamais l'envie, telle enfin que Racine l'exigeait de Boileau. J'irais puiser à leur source ces sentimens de bienfaisance, qui m'engagent eux-mêmes à les réclamer pour la famille de Corneille.

C'est au génie sans doute à protéger une race illustrée par le génie. A ce titre je ne vois que M. de Voltaire en Europe de qui un homme du nom de Corneille puisse, sans s'avilir, attendre

les bienfaits. Ces éloges que vous avez tant de fois prodigués à sa mémoire, et que la patrie entière lui doit, me répondent de ce que vous ferez pour un de ses neveux. L'idée que m'inspire ce nom divin, est si haute, que, selon moi, il n'y a point même de rois qui ne s'honorassent beaucoup de prodiguer des secours en sa faveur. Vous seul, Monsieur, agirez en égal avec ce grand homme. –

Eh! quel autre que vous a toujours fait éclater une ivresse plus noble, et de plus vifs transports d'admiration pour tout ce qui porte le sceau du génie? La gloire est votre élément : qu'il est flatteur pour vous de joindre, à cette sublimité de l'esprit, la tendre bienfaisance d'un cœur qui s'épanche dans tous vos ouvrages, et qui vous a rendu le peintre de l'humanité!

Voilà, Monsieur, s'il était possible d'être au-dessus de Corneille même et de Racine, voilà ce qui donnerait le premier rang à vos ouvrages, parce qu'ils inspirent aux hommes un sentiment plus utile à la société, que ceux d'une stérile admiration. Voilà ce qui m'a fait naître le desir de rendre à Corneille un hommage qui retombe sur vous-même. Le public va juger, en voyant cette Ode imprimée *, que vous seul étiez digne

* Le neveu de Corneille, pour qui l'on s'intéresse dans cet ouvrage, est l'unique et dernier héritier de ce grand nom. Il

en effet de secourir le descendant d'un grand homme dont vous êtes devenu le rival. Combien votre cœur doit s'applaudir de la certitude qu'on a de vos bienfaits, et d'en avoir fait sentir le charme à tous ceux qui vous ont lu! Votre style devient si affectueux, si enchanteur quand cet objet l'anime, qu'il est aisé de voir combien votre âme respire les sentimens que vous tracez.

Laissez, laissez à vos ennemis l'horrible satisfaction de calomnier votre cœur, et de croire que votre plume écrivait sans son aveu; ceux qui, vraiment éclairés, savent que jamais l'esprit

mérite de le porter, parce qu'il en connaît tout le prix. Il a réparé, par la noblesse de ses sentimens, l'éducation qu'il n'a pu recevoir. On sait qu'au temps de la succession de M. de Fontenelle, il lui fut offert une somme d'argent pour se désister de ce droit et même de son nom. M. Corneille, quoique pauvre et sans ressource, la refusa sans balancer, refus sublime dans les crises de la misère. Il répondit encore, quand on le menaça de la perte de son procès, qu'au moins il gagnerait le nom de Corneille (qu'on lui disputait). L'éclat que suit une indigence soutenue avec tant de dignité, et l'intérêt que M. de Voltaire et tous les vrais citoyens prennent au descendant d'un grand Homme, doivent bien faire rougir ceux qui, ne respectant pas l'infortune d'un Corneille, en ont triomphé honteusement, et ne lui présentaient qu'un visage d'airain. (*Note de l'Auteur,* qui était jointe à la première édition de l'Ode en faveur de mademoiselle Corneille.)

n'enfante rien de sublime s'il n'est inspiré par le cœur, vous rendent, comme moi, la justice la plus entière et la plus méritée. Les droits d'un Corneille à vos bienfaits sont incontestables : les voici, ses malheurs, son nom, et le vôtre.

Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE BRUN.

LETTRE II.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Ferney, pays de Gex, par Genève, 5 octobre 1760.

Je vous ferais, Monsieur, attendre ma réponse quatre mois au moins, si je prétendais la faire en aussi beaux vers que les vôtres. Il faut me borner à vous dire en prose combien j'aime votre ode et votre proposition.

Il convient assez qu'un vieux soldat du grand Corneille, tâche d'être utile à la petite-fille de son général. Quand on bâtit des châteaux et des églises, et qu'on a des parents pauvres à soutenir, il ne reste guère de quoi faire ce qu'on voudrait pour une personne qui ne doit être secourue que par les plus grands du royaume.

Je suis vieux; j'ai une nièce qui aime tous les arts, et qui réussit dans quelques-uns; si la personne dont vous me parlez, et que vous connaissez sans doute, voulait accepter auprès de ma nièce l'éducation la plus honnête, elle en aurait soin comme de sa fille, je chercherais à lui servir de père. Le sien n'auroit absolument rien à dépen-

ser pour elle. On lui paierait son voyage jusqu'à Lyon. Elle serait adressée à Lyon, à M. Tronchin, qui lui fournirait une voiture jusqu'à mon château, ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage. Si cela convient, je suis à ses ordres, et j'espère avoir à vous remercier jusqu'au dernier jour de ma vie de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de Fontenelle. Une partie de l'éducation de cette demoiselle serait de nous voir jouer quelquefois les pièces de son grand-père, et nous lui ferions broder les sujets de Cinna et du Cid.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime et tous les sentimens que je vous dois,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

LETTRE III.

A M. DE VOLTAIRE.

Paris, ce 12 novembre 1760.

Je n'accepte, Monsieur, les éloges flatteurs que vous donnez à mes vers, que pour les rendre à la noblesse de votre procédé. Voilà ce qui mérite uniquement d'être loué. Vous goûtez ce bonheur si méconnu, si pur, de faire des heureux. Je m'attendais à votre réponse; elle n'étonnera que l'envie. J'ai couru la lire à mademoiselle Corneille. Elle en a versé des larmes de joie; elle vous appelle déjà son bienfaiteur, son père. Elle promet à vos bontés, à celles de madame votre nièce une éternelle reconnaissance; et je n'ai point de termes pour vous exprimer celle d'une famille que vous soulagez.

Pour moi je m'estime trop heureux d'avoir pu servir à la fois et votre gloire et le nom de Corneille; vous l'appelez modestement votre général, mais il vous eût dit :

De pareils lieutenans n'ont des chefs qu'en idée.

Vous avez fait, Monsieur, ce que Fontenelle

n'a point fait, et ce que peut-être il n'a point dû faire, parce que le bel esprit écarte de la nature et que le génie en rapproche. Vous avez fait plus que les grands et *les rois, ces illustres ingrats*, parce que l'élévation du rang ne décide point de la grandeur d'âme. Vous avez senti qu'il y aurait une espèce de honte à des Français de laisser dans l'oubli et dans la misère le nom d'un grand homme qui a si bien mérité de la patrie. Vous donnez à tous les hommes, à tous les siècles un modèle, et des leçons d'humanité. Vous leur apprenez quels sont les droits et les devoirs du génie.

Un procédé si généreux a fait ici la sensation la plus vive. Chacun est jaloux de lire votre lettre; on la regarde comme un monument public de bienfaisance. On répète ces mots: *Je chercherais à lui servir de père*. Tous ceux qui chérissent la mémoire du grand Corneille semblent partager votre bienfait avec sa famille. On le trouve digne de vous, digne du peintre d'Alvarès. On élève votre cœur, votre génie, votre gloire. L'admiration reste suspendue entre vos écrits et cette générosité. Elle vous concilie tous les suffrages, et j'ose dire que vous jouissez de la reconnaissance publique.

J'ai l'honneur d'être avec un nouveau sujet d'estime et d'admiration, Votre, etc.

LE BRUN.

P. S. Je joins une lettre de mademoiselle Corneille à la mienne; et mes respects aux siens pour madame votre nièce. J'attends votre décision, Monsieur, pour l'instant de son départ; elle ne demande qu'une huitaine de jours pour ses arrangemens. Si je ne craignais que mes éloges ne se perdissent dans la foule, je vous féliciterais du succès que vient d'avoir le premier volume de l'Histoire de Pierre-le-Grand. Il n'a plus rien à envier à son rival Charles XII; et vous n'étiez pas moins nécessaire à sa gloire que la bataille de Pultawa.

LETTRE IV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 22 novembre 1760.

Sur la dernière lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, Monsieur, sur le nom de Corneille, sur le mérite de la personne qui descend de ce grand homme, et sur la lettre que j'ai reçue d'elle, je me détermine avec la plus grande satisfaction à faire pour elle tout ce que je pourrai; je me flatte qu'elle ne sera pas effrayée d'un séjour à la campagne, où elle trouvera quelquefois des gens de mérite, qui sentent tout celui de son grand-oncle. M. de Laleu, notaire très-connu à Paris, et qui demeure dans votre voisinage, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie, vous remboursera sur-le-champ, et à l'inspection de cette seule lettre, ce que vous aurez déboursé pour le voyage de mademoiselle Corneille; elle n'a aucun préparatif à faire; on lui fournira en arrivant le linge et les habits convenables; M. Tronchin, banquier de Lyon, sera prévenu de son arrivée, et prendra le soin de la recevoir à Lyon, et de la faire conduire dans les terres

que j'habite. Puisque vous daignez, Monsieur, entrer dans ces petits détails, je m'en rapporte entièrement à votre bonne volonté, et à l'intérêt que vous prenez à un nom qui doit être si cher à tous les gens de lettres.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens de l'estime et de l'amitié que vous m'inspirez,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

LETTRE V.

A M. DE VOLTAIRE.

Paris, ce 29 novembre 1760.

Je vous prie de croire, Monsieur, que personne, après mademoiselle Corneille, n'est plus sensible que moi aux grâces que vous mêlez à votre bienfait. Je me félicite de plus en plus d'avoir uni deux noms si chers à ma patrie, et j'ose dire à l'Europe. Je précipiterai le départ de mademoiselle Corneille, pour hâter son bonheur. Madame Le Brun et moi comptons la mener mercredi pour ses adieux chez madame Dargental; madame Lauraguès s'y trouvera; elle est curieuse de voir avant son départ votre illustre protégée. Tout ce qu'il y a ici de gens de distinction et de mérite applaudissent à son bonheur. Ce départ sera vendredi, s'il est possible.

Croyez, Monsieur, que tous les petits détails d'un voyage qui vous intéresse m'honorent infiniment. Il n'appartenait qu'à vous d'être un bienfaiteur assez noble, assez délicat pour me remercier de l'intérêt que je prends au nom de Corneille, tandis que ce nom vous devra tout, et

que le public en est instruit. Vous me flattez d'un peu d'amitié, c'est le plus beau présent que vous puissiez me faire. Mes sentimens le méritent peut-être, et je puis vous dire :

Si ma place est dans votre cœur,
Elle est la première du monde.

J'ai l'honneur d'être plus que personne,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE BRUN.

Je vous prie de faire agréer mes respects à madame Denis. Je reçois dans le moment une lettre M. le président Hénault, au sujet de ma pièce et de votre bienfait. Elle est pleine d'esprit et de sentiment, et rend hommage à la noblesse de votre procédé.

M. Mallet, génevois, homme de lettres, doit avoir eu l'honneur de vous présenter six exemplaires de l'ode imprimée.

LETTRE VI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 9 décembre 1760.

Les dernières lettres, Monsieur, que j'ai eu l'honneur de recevoir de vous, augmentent la satisfaction que j'ai de pouvoir être utile à l'unique héritière du grand nom de Corneille. J'ai relu avec un nouveau plaisir votre ode, que vous avez fait imprimer. Ma réponse à vos lettres ne méritait certainement pas de paraître à la suite de votre ode. Les lettres qu'on écrit avec simplicité, qui partent du cœur, et auxquelles l'ostentation ne peut avoir part, ne sont pas faites pour le public. Ce n'est pas pour lui qu'on fait le bien; car souvent il le tourne en ridicule. La basse littérature cherche toujours à tout empoisonner; elle ne vit que de ce métier. Il est triste que votre libraire Duchêne ait mis le titre de Genève à votre ode, à votre lettre et à ma réponse. Il semblerait que j'ai eu le ridicule de faire moi-même imprimer ma lettre. Vous savez que quand la main droite fait quelque bonne œuvre, il ne faut pas qu'elle le dise à la main gauche. Je vous

supplie très-instamment de faire ôter ce titre de Genève. Votre ode doit être imprimée hautement à Paris, c'est dans l'endroit où vous avez vaincu que vous devez chanter le *Te Deum*. On n'imprime que trop à Paris sous le titre de Genève. On croit que j'habite cette ville; on se trompe beaucoup; je ne dois d'ailleurs habiter que mes terres; elles sont en France, et le séjour doit m'en être d'autant plus agréable que le roi a daigné les gratifier des plus grands priviléges. Ma mauvaise santé m'a forcé de vivre dans le voisinage de M. Tronchin. Mon goût et mon âge me font aimer la campagne; et ma reconnaissance pour Sa Majesté, qui m'a comblé de bienfaits, me rend encore plus chère cette campagne, dans laquelle j'aurai le plaisir de parler de vous à la petite-fille du grand Corneille.

Comptez, Monsieur, que j'ose me croire au rang de vos amis, indépendamment de la formule du très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

LETTRE VII.

DE M. DE VOLTAIRE A M. CORNEILLE.

Au château de Ferney en Bourgogne, 25 décembre 1760.

Mademoiselle votre fille, Monsieur, me paraît digne de son nom par ses sentimens. Ma nièce, madame Denis, en prend soin comme de sa fille. Nous lui trouvons de très-bonnes qualités et point de défauts ; c'est une grande consolation pour moi, dans ma vieillesse, de pouvoir un peu contribuer à son éducation; nous ne négligerons rien. Elle remplit tous ses devoirs de chrétienne ; elle témoigne la plus forte envie d'apprendre tout ce qui convient au nom qu'elle porte. Tous ceux qui la voyent en sont très-satisfaits ; elle est gaie et décente, douce, laborieuse; on ne peut être mieux née. Je vous félicite, Monsieur, de l'avoir pour fille, et je vous remercie de me l'avoir donnée. Je suis persuadé qu'un jour tous ceux qui lui sont attachés par le sang, ou qui s'intéressent à sa famille, verront que, si elle méritait un meilleur sort, elle n'aura pas à se plaindre de celui qu'elle aura eu dans ma maison. D'autres auraient pu lui procurer une destinée plus brillante; mais

personne n'aurait eu plus d'attention pour elle, plus de respect pour son nom, et plus de considération pour sa personne. Ma nièce se joint à moi, Monsieur, pour vous assurer de nos sentimens et de nos soins.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens que je vous dois,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE A M. LE BRUN.

Au château de Ferney, pays de Gex,
2 janvier 1760.

Vous m'avez accoutumé, Monsieur, à oser joindre mon nom à celui de Corneille; mais ce n'est que quand il s'agit de sa petite-fille. Nous espérons beaucoup d'elle, ma nièce et moi. Nous prenons soin de toutes les parties de son éducation, jusqu'à ce qu'il nous arrive un maître digne de l'instruire. Elle apprend l'orthographe; nous la faisons écrire; vous voyez qu'elle forme bien ses lettres *, et que ses lignes ne sont point en diago-

* En tête de cette lettre était écrit ce peu de lignes de la main de mademoiselle Corneille : « J'ai trop éprouvé vos bontés, Monsieur, pour que je ne vous témoigne pas ma reconnaissance au commencement de l'année, et toutes les années de ma vie. Je vous supplie, Monsieur, d'ajouter à toutes vos bontés, celle de vouloir bien présenter mes remercîmens à M. Titon, à mademoiselle Villegenon, à M. du Mollard, et à tous ceux qui ont bien voulu s'intéresser à mon sort ».

CORNEILLE.

nale comme celles de quelques-unes de nos parisiennes. Elle lit avec nous à des heures réglées; et nous ne lui laissons jamais ignorer la signification des mots. Après la lecture, nous parlons de ce qu'elle a lu; et nous lui apprenons ainsi, insensiblement, un peu d'Histoire. Tout celà se fait gaîment et sans la moindre apparence de leçon. J'espère que l'ombre du grand Corneille ne sera pas mécontente. Vous avez si bien fait parler cette ombre, Monsieur, que je vous dois compte de tous ces petits détails. Si mademoiselle Corneille remercie M. Titon et tous ceux qui ont pris intérêt à elle, souffrez que je les remercie aussi. J'espère que je leur devrai une des grandes consolations de ma vieillesse, celle d'avoir contribué à l'éducation de la cousine de Chimène, de Cornélie et de Camille. Il faut que je vous dise encore qu'elle remplit exactement tous les devoirs de la religion, et que nos curés et nos évêques sont très-contents de la manière dont on se gouverne dans mes terres. Les Bertier, les Guion, les Chaumeix en seront peut-être fâchés; mais je ne peux qu'y faire. Les philosophes servent Dieu et le Roi, quoi que ces Messieurs en disent. Nous ne sommes, à la vérité, ni Jansénistes, ni Molinistes, ni Frondeurs. Nous nous contentons d'être Français et Catholiques tout uniment : cela doit paraître bien horrible à l'auteur des Nouvelles Ec-

clésiastiques. Quant à ce malheureux Fréron, dont vous daignez me parler, ce n'est qu'un brigand que la justice a mis au For-l'Évêque, et un Marsias, qu'Apollon doit écorcher. Je vois assez, par vos vers et par votre prose, combien vous devez mépriser tous ces gredins, qui sont l'opprobre de la littérature. Je vous estime autant que je les dédaigne. Votre distinction, entre le vrai public et le vulgaire, est bien d'un homme qui mérite les suffrages du public. Daignez y joindre le mien, et compter sur la plus sincère estime, j'ose dire sur l'amitié de votre obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

LETTRE IX.

A M. DE VOLTAIRE.

Monsieur Corneille est aussi pénétré qu'il doit l'être, Monsieur, des attentions dont vous l'honorez. Il dînait chez moi le jour même que j'ai reçu vos lettres; nous avons bu en chorus à la santé du bienfaiteur de Cornélie. J'ai différé ma réponse de quelques jours, dans l'espérance d'y joindre incessamment les deux brochures qu'on imprime; mais nos correspondans nous servent ici moins promptement que les vôtres; et les imprimeurs ne finissent point. Enfin, il est bien vrai que l'Ane littéraire (titre qui vous a plu et qui fait lui seul une très-bonne plaisanterie sur l'Année Littéraire), a passé, en dépit des incertitudes de M. de Mal***, parce qu'il s'est heureusement trouvé que le Censeur qui l'avait dans ses mains étoit de mes amis depuis long-temps. Il ne savait pas que mon frère en fût l'auteur. A l'aide de cette connaissance, ce qui paraissait trop vif d'abord pour un ouvrage périodique, a passé, avec les corrections les plus légères. Il sera assez plaisant de voir ce maroufle fustigé

tous les quinze jours à la face du public. Notre anonyme ne le quittera pas qu'il ne l'ait barbouillé de ridicules. *Ridiculum acri, etc.* Équité, bon goût, lumière et plaisanteries, telles devraient être les qualités (trop rares) de ces bagatelles, pour qu'elles fussent utiles et saillantes.

Pour moi, dès que je l'aurai affublé de la *Wasprie*, où, entre mille autres réfutations, j'en insère une contre ses quatre lignes diffamatoires *, je quitterai une escrime qui me semble trop inégale. J'ai voulu prouver une fois que ce misérable n'avance tant d'inepties calomnieuses, que parce qu'il se flatte qu'on ne daignera pas le confondre. Je l'abandonnerai pour jamais à son mauvais sort, à l'indignation, à la risée publique, au tourment de faire et de relire ses feuilles, et surtout au supplice vengeur d'entendre louer sans cesse les ouvrages d'un homme qui m'a inspiré, à tant d'égards, l'estime la plus tendre. Je me croirais heureux de vous exprimer de plus près tous les sentimens dont je suis pénétré. Que ne puis-je rouler mon tonneau jusqu'à vous! mais il n'est pas aussi libre que celui de Diogène, et malheureusement il est attaché au palais de la grandeur. Si jamais, cependant, je pouvais disposer de deux ou trois semaines; je les consacrerais au bonheur de vous voir et d'aller embrasser Cornélie et son

* Voyez la lettre de Voltaire en réponse à celle-ci.

généreux père. Jouissez, Monsieur, des délices de votre campagne. Respirez sur les bords du lac de Genève la nature et la liberté ; l'âge n'a rien qui en émousse la puissance ; on renaît sans cesse avec elle.

Fortunate Senex ! hîc inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

C'est-là que vous vous êtes dit qu'on est heureux de cultiver en paix les arts d'Apollon, loin des Marsias et des Midas; qu'il est doux de lire Virgile et Homère, en foulant à ses pieds les Bavius et les Zoïles, et de se nourrir d'ambroisie, quand l'Envie mange ses couleuvres.

A propos de couleuvre, j'ai reçu les onze exemplaires des Anecdotes * contre le serpent Fréron. Quelque fortes qu'elles soient, il faut avouer que l'horreur que ce coquin inspire ici à tous les honnêtes gens leur en fait encore plus soupçonner qu'on n'en pouvait dire; et, cependant, que n'a-t-on point dit? Je suis bien fâché que dans ce petit *Fréroniana* on ait oublié d'insérer un fait aussi plaisant que véritable. C'est la tabatière d'or *mystifiée* à Piron (c'est leur terme). Étant à souper avec notre Métromane, qui faisait voir cette ta-

* Pamphlet injurieux et violent qui parut alors contre Fréron, et dont La Harpe était l'auteur, comme on le verra bientôt. (*Note de l'Éditeur.*)

batière, F*** la lui demanda pour l'admirer à loisir et prendre une prise de tabac. Piron dit : A votre service; et par mégarde notre F*** la mit dans sa poche. L'autre, qui cependant buvait, ne s'aperçut de la *mystification* qu'étant de retour chez lui, etc. etc. Je sais le fait de Bret même, qui s'étoit intéressé à la faire rendre à Piron ; mais elle avait déjà passé dans les mains d'un très-honnête Juif. C'est à ce propos que Piron dit assez plaisamment : Quoi! parce que je dirai à un homme que je suis son très-humble serviteur, il sera donc en droit de m'envoyer sur l'heure *un habit de sa livrée!* Au reste, le voleur n'aura rien perdu pour attendre ; et l'anecdote sera placée dans la Wasprie d'une manière d'autant plus sanglante, qu'elle est déguisée, et que je prie le sieur Fréron de l'insérer dans ses feuilles, sous prétexte qu'il aime beaucoup les petits contes, et qu'autant vaut-il qu'il rapporte ceux qui sont tout faits, que ceux qu'il invente maladroitement.

Pour la rétractation, sur laquelle j'ai conféré avec M. d'Argental, outre que cela viendrait bien tard, après quatre mois, et que nous ne sommes pas sûrs que M. de Malesherbes s'y prête d'aussi bonne grâce que le voudraient des gens qui n'aiment point à être refusés, c'est que cette petite satisfaction, excellente dans le premier instant, et désormais inutile, ferait croire à un calom-

niateur polisson, qu'on attache une importance suprême à ce qu'il dit, et que surtout elle aurait mis M. de M***, dans le cas d'interrompre l'Ane littéraire et la Wasprie, qui ne sont accordés qu'à la vengeance trop due, que nous saurons prendre par nous-mêmes. Elle sera bien plus cruelle pour l'infâme qui en est l'objet. Je puis vous assurer d'avance qu'il y est traité avec le plus souverain mépris, et que peut-être sera-t-on étonné que quelque chose d'aussi mordant ait passé, en dépit des lâches calomnies du Chiffonnier littéraire.

Si par hasard vous aviez, Monsieur, quelques traits sur ce misérable, à faire passer dans la *Diatribe périodique*, vous ne doutez pas qu'elle ne soit vôtre; car mon frère est de moitié dans tous mes sentimens. Peut-être ne serait-il pas inutile qu'elle se vendît chez les libraires de Genève, où parviennent les feuilles de F***. Ne serait-il pas heureux de venger à la fois le bon goût, qu'il offense, et de réduire ce coquin à la mendicité *, en attendant qu'il aille aux galères?

Je me suis acquitté, auprès de ces Dames et de M. du Tillet, des politesses dont vous m'aviez chargé. J'ai eu le plaisir de dîner avec M. Cramer, et de lui porter votre santé et celle de votre fille.

* Cela est bien dur, mais lisez les lettres suivantes. (*Note de l'Éditeur.*)

J'ai eu la satisfaction de m'entretenir de vous, et d'applaudir encore à la noblesse de vos procédés. Le bonheur vous est bien dû, puisque vous le mettez à faire des heureux. Faites-moi la grâce de croire, Monsieur, que personne ne vous est dévoué avec des sentimens plus tendres, plus respectueux, plus inviolables, que votre, etc.

LE BRUN.

J'ai su que d'Arnaud, croupier assidu et famélique de F***, avait fait avec lui l'article diffamatoire, et qu'il a eu l'impudence de parler contre votre bienfait dans plusieurs maisons.

LETTRE X.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Ferney, pays de Gex en Bourgogne, par Genève, 30 janvier 1761.

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, d'être aussi en colère contre vous que je me sens pour vous d'estime et d'amitié. Vous auriez bien dû m'envoyer plutôt la lettre insolente de ce coquin de Fréron, depuis la page 145 jusqu'à la page 164. Je n'insisterai point ici sur les mauvaises critiques qu'il fait de votre ode. Parmi ses censures de mauvaise foi, il y en a quelques-unes qui pourraient éblouir; et, si vous réimprimez votre ode, je vous demande en grâce de consulter quelque ami d'un goût sévère, et surtout de ménager l'impatience des lecteurs français, qui, d'ordinaire, ne peut souffrir dans une ode que quinze ou vingt strophes tout au plus. Le sujet est si beau, et il y a dans votre ode des morceaux si touchans, que vous vous êtes vous-même imposé la nécessité de rendre votre ouvrage parfait. Un des grands moyens de le perfectionner, est de l'accourcir, et de sacrifier quelques expressions

auxquelles l'oreille française n'est pas accoutumée. Je n'ai jamais fait un ouvrage de longue haleine, sans consulter mes amis. M. d'Argental m'a fait corriger plus de deux cents vers dans Tancrède, et m'en a fait retrancher plus de cent; et la pièce est encore très-loin de mériter les bontés dont il l'a honorée.

Croyez-moi, Monsieur; il faut que nos ouvrages appartiennent à nos amis et à nous.

Vir bonus ac prudens versus reprehendet inertes,
Culpabit duros.... etc.

Je me sens vivement intéressé à votre gloire, et je crois qu'il vous sera très-aisé de rendre toute votre ode digne de votre génie, de la noblesse d'âme qui vous l'a inspirée, et du sujet intéressant qui en est l'objet.

Vous me pardonnerez sans doute la liberté que je prends; les soins que nous avons pris tous deux du grand nom de Corneille, doivent nous lier à jamais. Je regarde jusqu'à présent comme un bienfait l'honneur et le plaisir que vous avez procuré à ma vieillesse; mademoiselle Corneille paraît mériter de plus tous les soins que vous avez pris d'elle. Ma nièce l'élève et la traite comme sa fille; mais, plus le nom de Corneille est respectable, et plus vos soins, ceux de M. Titon, et ceux de ma nièce, ont l'approbation de tous les

honnêtes gens, plus l'outrage que Fréron ose faire à cette Demoiselle, et à vos bontés, est punissable.

M. le Chancelier et M. de Malesherbes peuvent lui permettre de dire son avis à tort et à travers sur des vers et de la prose; mais ils ne doivent certainement pas souffrir qu'il insulte personnellement madame Denis, mademoiselle Corneille et vous-même, Monsieur, qui nous avez procuré l'honneur que nous avons. Le nom de Lamoignon est respectable; mais celui de Corneille l'est aussi; et, sans compter deux cents ans de noblesse, qui sont dans la famille des Corneilles, la France doit aimer assez ce nom pour demander le châtiment du coquin qui ose insulter la seule personne qui le porte.

Madame Denis est née Demoiselle, et est veuve d'un gentilhomme mort au service du roi : elle est estimée et considérée; toute sa famille est dans la magistrature et dans le service. Ces mots de Fréron, *mademoiselle Corneille va tomber entre bonnes mains*, méritent le carcan.

Le sieur l'Écluse, qui n'avait certainement que faire à tout cela, se trouve insulté dans la même page; il est vrai qu'étant jeune il monta sur le théâtre; mais il y a plus de vingt-cinq ans qu'il exerce avec honneur la profession de chirurgien-dentiste. Il est faux qu'il loge chez moi; il y est

venu, il y a un an, pour avoir soin des dents de ma nièce. Je le traite, dit-il, comme mon frère, et il insinue que je ne fais nulle différence entre une Demoiselle de condition du nom de Corneille, et un acteur de la Foire. J'ai reçu M. de l'Écluse avec amitié, et avec la distinction que mérite un chirurgien habile, et un homme très-estimable tel que lui. Il y a d'ailleurs quatre mois entiers qu'il n'est plus chez moi, et qu'il exerce sa profession à Genève, où il est très-honorablement accueilli. J'enverrai, s'il le faut, les témoignages des syndics de Genève, qui certifieront tout ce que j'ai l'honneur de vous dire.

Le résultat de la lettre insolente de Fréron est que vous m'avez envoyé une fille de qualité, pour être élevée par un danseur de corde. C'est outrager aussi M. Titon, mademoiselle de Villegenon, Madame votre femme, et tous ceux qui se sont intéressés à l'éducation de mademoiselle Corneille. Je ne doute pas que si vous présentez les choses sous ce point de vue à monseigneur le prince de Conti, il ne trouve que Fréron mérite punition. On devrait en parler aux ministres, et je crois même que c'est une affaire du ressort du lieutenant-criminel; jamais rien n'a été plus marqué au coin du libelle diffamatoire, que ses quatre lignes de la page 164. Vous pourriez, Monsieur, engager son père à signer un pouvoir à un pro-

cureur. Ma nièce, M. de l'Ecluse et moi, nous pourrions intervenir au procès; je vous supplie, Monsieur, de m'instruire au plutôt de ce que vous aurez fait, et de me dire ce qu'on me conseille de faire. Nous allons, d'ailleurs envoyer nos plaintes à M. le Chancelier. Voici copie de la lettre de madame Denis.

Je vous présente mes respects.

VOLTAIRE.

N. B. Il faut mettre la page 164 entre les mains de mon procureur, nommé Pinon du Coudrai, rue de Bièvre, et attaquer Fréron à la Tournelle; c'est le droit de la noblesse.

LETTRE XI.

DE MADAME DENIS A M. LE CHANCELIER.

Ferney, 30 janvier 1761.

Je me joins au cri de la nation contre un homme qui la déshonore. Un nommé Fréron insulte toutes les familles : il m'outrage personnellement, moi, mademoiselle Corneille, alliée à tout ce qu'il y a de plus grand en France, et portant un nom plus respectable que ses alliances. Je suis la veuve d'un gentilhomme mort au service du roi ; je prends soin de la vieillesse de mon oncle, qui a l'honneur d'être connu de vous. J'ai recueilli chez moi la petite-nièce du grand Corneille, et je me suis fait un honneur de présider à son éducation. Ce n'est pas au nommé Fréron, dont on tolère les impertinentes feuilles sur des points de littérature, à oser entrer dans le secret des familles, à insulter la noblesse, et à noircir publiquement, de couleurs abominables, une bonne action qu'il est fait pour ignorer. Sa page 164 est un libelle diffamatoire ; nous en demandons justice, moi, mademoiselle Cor-

neille, mon oncle et un autre citoyen, tous également outragés.

Si cette insolence n'était pas réprimée, il n'y aurait plus de familles en sûreté.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 janvier 1761.

Il est, Monsieur, de la plus grande importance de venger le nom de Corneille et le public. Voici le certificat de madame Denis, et la procuration du sieur l'Écluse. Ce chirurgien a droit de demander justice d'un outrage qui peut le décréditer dans l'exercice de sa profession. Je paierai bien volontiers tous les frais du procès. Cet infâme Fréron n'est pas digne de sentir vos beaux vers, qu'il sente la force de votre prose, et le bras de la justice. Le bon homme Corneille, conduit par vous, écrasera le monstre.

Je vous embrasse avec la plus tendre amitié et la plus parfaite estime,

VOLTAIRE.

N. B. A cette lettre étaient joints le certificat de madame Denis et la procuration signée *l'Écluse du Tilloy*, donnant pouvoir de poursuivre, en son nom, réparation, dommages et intérêts. (*Note de l'Éditeur.*)

LETTRE XIII.

DU MÊME.

2 février 1761.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous écrire encore au sujet de mademoiselle Corneille ; vous ne laisserez point votre bonne œuvre imparfaite, et après l'avoir sauvée de la pauvreté, vous la sauverez du déshonneur; j'écris à M. Dumolard en conformité.

Vous avez dû recevoir le certificat de madame Denis, voici celui du résident de France. J'ai eu l'honneur de vous envoyer la procuration du sieur l'Écluse du Tilloy, pour se joindre à la plainte de M. Corneille. Le sieur l'Écluse n'est point celui qui a monté sur le théâtre de la foire, je le crois son cousin; il est seigneur de la terre du Tilloy en Gâtinois.

Je vous réitère, Monsieur, qu'il ne s'agit que d'une procuration de M. Corneille; que l'affaire ne fera nulle difficulté, que Fréron sera condamné à une peine infamante, et à de gros dédommagemens. Je suis bien sûr que vous saisirez une occasion aussi favorable, et que M. d'Argen-

tal vous aidera de tout son pouvoir ; ce n'est point au parlement qu'il faut s'adresser, comme je le croyois, mais au lieutenant criminel, dont le nommé Fréron est naturellement le gibier.

Je vous réitère encore, Monsieur, que j'ai été indispensablement obligé d'envoyer un petit avertissement, pour faire savoir que votre libraire a eu tort de mettre l'édition de vos lettres et des miennes sous le nom de Genève. C'est une chose très-importante pour moi ; il ne faut pas qu'on croie dans le public que je fasse imprimer à Genève aucune brochure ; en effet, on n'en imprime aucune dans cette ville, dont je suis éloigné de deux lieues, et il est nécessaire qu'on le sache, vous en sentez toutes les conséquences.

Je vous ai rendu, Monsieur, toute la justice que je vous dois dans cet avertissement, et je me suis livré à tout ce que mon goût et mon cœur m'ont dicté. Je confie à votre amitié et à votre prudence, la copie de la lettre que j'écris à ce sujet. Soyez persuadé, Monsieur, que je vous suis attaché comme le père de mademoiselle Corneille doit vous l'être.

Je présente mes respects à madame Le Brun.

VOLTAIRE.

LETTRE XIV.

DU MEME.

A Ferney, 6 février.

Mon cher correspondant saura que le lieutenant de police envoya ordre à ce nommé Fréron, il y a un mois, de venir chez lui, et qu'il lui lava sa tête d'âne au sujet de mademoiselle Corneille. C'est à madame Sauvigni que nous en avons l'obligation. Je croyais que M. Le Brun en était instruit.

J'attends l'*Ane littéraire* avec bien de l'impatience.

Les Anecdotes sur Fréron sont du sieur La Harpe, jadis son associé, et friponné par lui; Tiriot m'a envoyé ces Anecdotes écrites de la main de La Harpe.

Voici quelques exemplaires qui me restent. On m'assure que tous les faits sont vrais.

Le Darnaud, dont vous me parlez, Monsieur, a été nourri et pensionné par moi, à Paris, pendant trois ans. C'était l'abbé Moussinot, chanoine de Saint-Méri, qui payoit la rente-pension que je lui faisais. Je le fis aller à la cour du roi de

Prusse; dès-lors il devint ingrat; cela est dans la règle.

Je suis fâché que l'avocat de mademoiselle Clairon ait fait un plat livre, plus fâché qu'on l'ait brûlé, et plus fâché encore que notre siècle soit si ridicule.

Mille tendres amitiés.

VOLTAIRE.

LETTRE XV.

DU MÊME.

Au château de Ferney, 15 février 1761.

IL y a long-temps, Monsieur, que je ne suis surpris de rien, mais je suis affligé qu'on traite si légèrement l'honneur d'une famille si respectable. Si un gentilhomme en *ac*, arrivé de Gascogne, voyoit sa fille insultée dans les feuilles de Fréron; si l'on disait d'elle qu'elle est élevée par un bateleur de l'Opéra, il en demanderait vengeance et l'obtiendrait. L'honneur d'une famille n'a rien de commun avec de mauvaises critiques littéraires. Le déni de justice, dont on nous menace en cette occasion, n'est qu'une suite de l'indigne mépris que la nation a toujours fait des belles-lettres qui font sa gloire. Que Fréron dise de la fille d'un conseiller au Châtelet, ce qu'il a dit de mademoiselle Corneille, il sera mis au cachot, sur ma parole; mais il aura outragé la descendante du grand Corneille impunément, parce que l'impertinence française ne considère ici que la parente d'un auteur élevée par un auteur. Telle est, Mon-

sieur, la manière de penser, orgueilleuse et basse à la fois, des légers citoyens de Paris.

C'est une chose honteuse que M. de Malesherbes soutienne ce monstre de Fréron, et que le Journal des Savans ne soit payé que du produit des feuilles scandaleuses d'un homme couvert d'opprobre. Mais vous m'ouvrez une voie que je crois qu'il faut tenter, c'est celle de M. le comte de Saint-Florentin : il hait Fréron, il protège beaucoup l'Écluse ; vous avez en main, Monsieur, le certificat de madame Denis, celui du résident de France à Genève, la procuration de l'Écluse même ; ne pourriez-vous pas faire adresser toutes ces pièces à M. de Saint-Florentin, avec une lettre de M. Corneille, qui lui représenterait l'outrage fait à lui et à sa fille, les mots : *de belle éducation au sortir du couvent!* etc. mots qui seuls sont capables d'empêcher cette demoiselle de se marier?

Une lettre forte et touchante, telle que vous savez les écrire, ferait peut-être quelque effet ; il est certain que si cette démarche est sans succès, elle n'est pas dangereuse ; il est donc clair qu'on la doit faire.

Le pis-aller après cela, Monsieur, serait de livrer ce coquin à l'indignation du public en démontrant sa calomnie. L'Écluse est un homme de cinquante ans, très-raisonnable, et qui a de l'es-

prit; mais nous sommes éloignés de lui confier l'éducation de mademoiselle Corneille. Je vous répète, Monsieur, que nous avons pour elle les soins et les égards que nous aurions pour une Montmorency, que nous y mettons notre gloire; non-seulement mademoiselle Corneille est devenue notre fille, mais nous la respectons. Et une preuve de nos attentions, c'est qu'elle ne sait rien de l'indigne outrage que le dernier des hommes a osé lui faire.

Je ne vous écris point de ma main, parce que j'ai un peu de goutte.

J'ajoute seulement, Monsieur, que si M. de Saint-Florentin ne punit pas le coquin, si vous dédaignez de lui donner cent coups de bâton en présence de M. Corneille le père, ce sera toujours au moins une petite consolation de démontrer dans tous les journaux qu'il n'est qu'un lâche calomniateur.

Je vois bien qui sont les gens dont vous me parlez, qui se donnent le petit plaisir de faire aboyer ce misérable; mais les jésuites ont très-grand tort avec moi, il ne tenait qu'à eux de faire taire leur frère Bertier, les rieurs ne sont pas pour eux, et je fais pis que de me moquer d'eux, puisque je viens de les chasser d'un domaine qu'ils avaient usurpé sur des orphelins; c'est toujours quelque chose d'avoir fait une telle bles-

sure à une des têtes de l'hydre. Puissent les fanatiques et les hypocrites être écrasés ! Mais quand on ne peut les exterminer, il faut vivre loin d'eux. Cependant il est dur d'être en même temps loin de vous.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

LETTRE XVI.

DU MÊME.

Au château de Ferney, 19 février 1761.

Plus j'y fais réflexion, plus je suis sûr, Monsieur, que nous ne trouverons personne à Paris qui prenne intérêt à mademoiselle Corneille, et à son nom ; vous ne trouverez que ceux qui ont été outragés par Fréron, assez justes pour le poursuivre ; les autres en rient. Dites à un de vos amis qu'on vient de faire un libelle contre vous, la première idée qui lui viendra, sera de vous demander où il se vend, et s'il est bien salé.

Je pense que ce qu'il y aurait de plus honnête, de plus doux et de plus modéré à faire, ce serait d'assommer de coups de bâton le nommé Fréron, à la porte de M. Corneille. Le second parti, est celui que j'ai eu l'honneur de vous proposer, c'est que vous vouliez bien dicter une requête à M. Corneille pour le lieutenant criminel. N'est-il pas en droit d'attendre quelque attention pour son nom ? n'est-il pas en droit de dire qu'il demande réparation de l'insulte faite à sa fille et à lui ? On lui reproche dans des lignes diffama-

toires, d'avoir fait sortir sa fille du couvent pour la faire élever par un bateleur de la foire. Il est faux que ce l'Écluse ait été bateleur; il est depuis vingt ans chirurgien du roi de Pologne. Il est faux qu'elle soit élevée par lui; il est faux qu'il soit dans la maison où le calomniateur suppose qu'il est; il est faux que le sieur l'Écluse soit même venu dans cette maison depuis plus de cinq mois. Mademoiselle Corneille est dans la maison la plus honnête et la plus réglée, auprès d'un vieillard presque septuagénaire, qui lui a assuré tout d'un coup de quoi être à l'abri de l'indigence le reste de sa vie; elle est auprès d'une dame de cinquante ans, qui lui tient lieu de mère, et qui ne la perd pas un instant de vue. Un homme très-estimable, qui a servi de précepteur à madame la marquise de Tessé, veut bien à présent lui donner des leçons; elle mérite tous les soins qu'on prend d'elle; son cœur paraît digne de l'esprit de son grand-oncle, et je vous assure qu'on ne peut avoir une conduite plus noble et plus décente que la sienne.

Voilà, Monsieur, l'éducation de bâteleur qu'on lui donne. Le père du grand Corneille était noble, mademoiselle Corneille a près de deux cents ans de noblesse; elle est alliée aux plus grandes maisons du royaume, et on la laisse outrager impunément dans des lignes diffamatoires d'un

Fréron ; et des gens ont la bêtise de m'écrire que je dois mépriser les petits traits que Fréron a la bonté de me décocher, comme si c'était moi dont il s'agit dans cette affaire, comme si j'étais une jeune demoiselle à marier !

Ah ! Monsieur, croyez que dans nos affaires les hommes nous conseillent fort mal, parce qu'ils ne se mettent jamais à notre place ; il ne faut prendre de conseils que de soi-même et des circonstances où l'on se trouve.

Il n'est point du tout hors d'apparence, qu'il se présente bientôt un parti pour mademoiselle Corneille ; et je peux vous assurer que les feuilles de Fréron, qu'on lit dans les provinces, lui feront grand tort, et pourront empêcher son établissement. Je ne vous avance rien ici, Monsieur, sans de très-justes raisons. Voyez donc s'il n'est pas convenable, que le père, qui nous a confié sa fille repousse hautement les traits qui la déshonorent ?

Il est indubitable que le lieutenant de police fera comparaître le coquin, et cette scène produira une relation de vous, qu'on pourra mettre dans tous les papiers publics ; elle sera vraie ; elle sera forte et touchante, parce que vous l'aurez faite ; elle convaincra Fréron de calomnie, et décréditera ses indignes feuilles, indignement soutenues par M. de Malesherbes.

Pardonnez, Monsieur, si je dicte toutes mes lettres; mon état est bien languissant, mais je me sens encore de la chaleur dans le cœur; et surtout pour vous, à qui je dois les sentimens de la plus tendre estime.

De tout mon cœur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

LETTRE XVII.

DU MÊME.

Aux Délices, 26 mars 1761.

Je confie, Monsieur, à votre probité, à votre zèle et à votre prudence, qu'un gentilhomme d'auprès de Gex, nommé M. de Crassi, capitaine au régiment des Deux-Ponts, nous a demandé mademoiselle Corneille en mariage pour un gentilhomme de ses parens.

Celui qui avait cette alliance en vue demandait une fille noble, bien élevée, et dont les mœurs convinssent à la simplicité d'un pays qui tient beaucoup de la Suisse. Le hasard a fait que la feuille de Fréron, dans laquelle mademoiselle Corneille est déshonorée, a été lue par ce gentilhomme; il y a lu : *Que le père de la Demoiselle est une espèce de petit commis de la poste de deux sous, à cinquante livres par mois de gages, et que sa fille a quitté son couvent pour venir recevoir chez moi son éducation d'un bateleur de la foire.* Cette insulte a fait beaucoup de bruit à Genève où les feuilles du nommé Fréron sont lues. On a les yeux sur notre maison. Le scandale a circulé

dans toute la province. Le gentilhomme, qui se proposait pour mademoiselle Corneille, a été très-refroidi, et il est vraisemblable que cet établissement n'aura pas lieu. Enfin, mademoiselle Corneille a été instruite des lignes diffamatoires de Fréron. Jugez de son état et de son affliction. Elle a pris le parti d'envoyer un mémoire de dix ou douze lignes à M. le comte de Saint-Florentin, à M. Séguier, avocat général, et à M. le lieutenant de police. Nous lui avons conseillé cette démarche. Ce mémoire est aussi simple que court; et pour peu qu'il y ait encore de justice et d'honneur chez les hommes, la plainte de mademoiselle Corneille doit faire une grande impression. Nous savons bien que M. de Séguier ne se mêlera pas directement de cette affaire, mais étant informé qu'il est personnellement outré contre ce monstre de Fréron, nous avons cru qu'il était bon de lui adresser un mémoire. Nous pensons, madame Denis et moi, que si vous voulez bien, Monsieur, appuyer les justes plaintes d'une demoiselle qui porte le nom de Corneille, qui vous a déjà tant d'obligations, et qui se trouve publiquement déshonorée par un scélérat, enfin qui est sur le point de perdre un établissement avantageux, vous réussirez infailliblement en représentant à M. de Saint-Florentin et à M. de Sartine, déjà instruits de l'atro-

cité du nommé Fréron, l'impudence avec laquelle il diffame en six lignes une famille entière, le tort irréparable qu'il fait à une demoiselle d'un nom respectable; vous engagerez aisément M. Séguier à protéger cette victime que Fréron immole à sa méchanceté. Je le répète, Monsieur, si on avait fait cet outrage à la fille d'un procureur, l'auteur de l'insulte serait puni. Vous communiquerez sans doute ma lettre à M. du Tillet, qui doit ressentir plus vivement que personne l'affront et le tort faits à mademoiselle Corneille. Il me semble que vous pouvez parler fortement à M. de Saint-Florentin, et à M. de Sartine. J'ose même présumer que monseigneur le prince de Conti accordera sa protection à la vertu et à la noblesse insultées; je ne sais par quelle méprise on a pu confondre la diffamation de cette demoiselle avec des critiques de vers. Il s'agit ici de l'honneur. Nous attendons tout de vous, et de l'auguste maison où vous êtes.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

LETTRE XVIII.

DU MÊME.

Au château de Ferney, 6 avril 1761.

Voici, Monsieur, une seconde édition du mémoire que M. Tiriot m'avait fait tenir. La première était trop pleine de fautes. Si vous voulez encore des exemplaires, vous n'avez qu'à parler. Il n'est que trop vrai que le libelle diffamatoire de ce coquin de Fréron a eu les suites désagréables, que j'ai confiées à votre discrétion. Je me suis fait un devoir de vous donner part de tout ce qui regarde mademoiselle Corneille. C'est à vous que je dois l'honneur de l'élever. Encore une fois, je ne peux m'imaginer que M. de Malesherbes refuse ce qu'on lui demande. Il ne s'agit que d'un désaveu nécessaire; ce désaveu, à la vérité, décréditera les feuilles de Fréron; mais M. de Malesherbes partagerait lui-même l'infamie de Fréron, s'il hésitait à rendre cette légère justice. En cas qu'il soit assez mal conseillé pour ne pas faire ce qu'on lui propose et ce qu'il doit, il peut savoir qu'il met les offensés en droit de se plain-

dre de lui-même, que le nom de Corneille vaut bien le sien, et qu'il se trouvera des âmes assez généreuses pour venger l'honneur de mademoiselle Corneille de l'opprobre qu'un protecteur de Fréron ose jeter sur elle. Le nom de Fréron est sans doute celui du dernier des hommes, mais celui de son protecteur serait à coup sûr l'avant-dernier.

Vous aurez sans doute, Monsieur, la gloire de terminer cette affaire; je n'y suis pour rien personnellement; je pouvais avoir chez moi l'Ecluse sans avoir à rendre compte à personne; mais il n'est pas permis d'imprimer que mademoiselle Corneille est élevée par l'Ecluse, par un acteur de l'opéra-comique. Mon indignation contre ceux qui tolèrent cette insolence, subsiste toujours dans toute sa force. Mademoiselle Corneille vivante vaut mieux sans doute qu'un Baqueville mort, et mort fou. Cependant on a mis Fréron au For-l'Évêque, pour avoir raillé ce fou, qui n'était plus; et on le laisse impuni quand il outrage indignement mademoiselle Corneille; vous voyez, Monsieur, que ni le temps ni l'injustice des hommes n'affaiblissent mes sentimens. Je trouve dans votre caractère la même constance; c'est une nouvelle raison qui m'attache à vous. Elle se joint à tant d'autres, que je me sens pour vous la plus sincère amitié; elle

supplée au bonheur qui me manque de vous avoir vu, etc.

VOLTAIRE.

Permettez que je vous adresse cette petite lettre pour M. Corneille, et ayez la bonté de présenter mes respects à M. Titon et aux dames qui sont chez lui.

LETTRE XIX.

DU MÊME.

Mai.

Madame Denis, mademoiselle Corneille, et moi, Monsieur, nous sommes infiniment sensibles à votre souvenir. Mademoiselle Corneille est plus aimable que jamais ; tout le monde aime son caractère gai, doux et égal : elle joue très-joliment la comédie. Sa petite fortune est déjà en bon train. Elle a environ quinze cents livres de rentes. Dans les rentes viagères que le Roi vient de créer, les souscriptions lui feront un fonds considérable. Vous verrez qu'elle finira par tenir une bonne maison.

Je suis fâché de ne pas voir le nom de monseigneur le prince de Conti dans la liste de ses souscripteurs.

Voici ce qu'on m'écrit de Marseille. L'abbé de la Coste est mort à Toulon, et laisse une place vacante. On ajoute :

> La Coste est mort. Il vaque dans Toulon,
> Par cette perte, un emploi d'importance.

Le Bénéfice exige résidence ;
Et tout Paris vient d'y nommer Fréron.

Permettez que je vous embrasse sans cérémonie.

VOLTAIRE.

LETTRE XX.

DU MÊME.

Au château de Ferney, par Genève, 28 juin 1761.

Si vous faites justice, Monsieur, de l'Ane qui étourdit à force de braire, n'oubliez pas l'Ane qui rue ; vous vengerez sans doute le sang du grand Corneille de l'insolence calomnieuse avec laquelle il a voulu flétrir son éducation. Ce sera le sujet d'une feuille, et ce sujet, manié par vous d'une manière intéressante, peut rendre ce malheureux exécrable à ceux qui le protégent. Il n'a, en effet, que trop de protecteurs ; et c'est assez qu'il soit méchant pour qu'il en ait. Il faut espérer qu'en faisant connaître ses infamies comme ses ridicules, vous lui ôterez le peu de vogue qu'il avait, et qui déshonorait la nation.

J'ose espérer que cette nation sera assez touchée de la véritable gloire, pour contribuer à l'édition du grand Corneille, et à l'avantage des seuls héritiers de son nom. C'est vous, Monsieur, qui avez le premier ouvert cette carrière ; vous en aurez l'honneur. Je ne doute pas que le nom de Conti et de la Marche ne se trouve à la tête

de l'entreprise. S'il arrivait que cette idée ne réussît point, j'avoue qu'il faudrait compter la France pour la dernière des nations; mais je veux écarter une crainte si honteuse, et je veux croire que le grand Corneille a appris à mes compatriotes à penser noblement.

Je vous supplie de vouloir bien toujours m'écrire sous un contre-seing, attendu la multiplicité des lettres que Corneille et Fréron exigeront.

Mille respects à toute la maison du Tillet. Je crois qu'on y approuvera mon entreprise.

VOLTAIRE.

LETTRE XXI.

DU MÊME.

11 juillet.

Il y a des choses bien bonnes et bien vraies dans les trois brochures que j'ai reçues *. J'aurais peut-être voulu qu'on y marquât moins un intérêt personnel. Le grand art de cette guerre est de ne paraître jamais défendre son terrain, et de ravager seulement celui de son ennemi, de l'accabler gaîment; mais, après tout, je ne suis pas fâché de voir relever des critiques très-injustes d'une ode dont j'ai admiré les beautés, et à laquelle je dois, non-seulement mademoiselle Corneille, mais l'honneur de commenter à présent le grand homme auquel elle appartient.

Les oreilles d'âne sont attachées pour jamais au chef de ce malheureux Fréron. On a prouvé ses âneries, et il y a dans les trois brochures un grand mélange d'agréable et d'utile.

Je ne savais pas que ce Baculard fût un croupier de Fréron. J'ai eu soin, autrefois, de ce Ba-

* C'était sans doute *la Wasprie*, et les deux premiers numéros de l'*Ane littéraire*. (Note de l'Éditeur.)

culard, qu'on appelait Darnaud, comme j'ai soin de mademoiselle Corneille. J'ai été payé d'une ingratitude dont je crois le cœur de mademoiselle Corneille incapable. . . . . :

Adieu, Monsieur. Je me flatte que le nom de monseigneur le prince de Conti décorera la liste de ceux qui souscrivent pour la gloire du grand Corneille, et pour l'avantage de sa famille. Je serai toute ma vie pénétré d'estime et d'attachement pour vous.

VOLTAIRE.

N. B. Sur l'adresse de cette lettre sont écrits ces mots : *M. d'Amilaville est venu pour avoir l'honneur de voir M. Le Brun, et lui remettre cette lettre.* (Note de l'Éditeur.)

LETTRE XXII.

DU MÊME.

20 août *.

Je suis affligé, Monsieur, pour monseigneur le prince de Conti et pour vous, qu'il soit le seul de tous les princes qui refuse de voir son nom parmi ceux qui favorisent le sang du grand Corneille. Je serais encore plus fâché, si ce refus était la suite de la malheureuse querelle avec l'infâme Fréron. Vous m'aviez écrit que je pouvais compter sur S. A. S., il est dur d'être détrompé. L'ouvrage mérite par lui-même la protection de tous ceux qui sont à la tête de la nation; mademoiselle Corneille la mérite encore plus. Je saurai bien venir à bout de cette entreprise honorable sans le secours de personne; mais j'aurais voulu, pour l'honneur de mon pays, être plus encouragé, d'autant plus que c'est presque le seul honneur qui nous reste. L'infamie, dont les Frérons et

* Et non pas *auguste*, comme on l'imprime ordinairement, et comme on voit que Voltaire ne l'écrivait pas toujours, car cette lettre est de sa main. (*Note de l'Éditeur.*)

quelques autres couvrent la littérature, exige que tout concoure à relever ce qu'ils déshonorent. Secondez-moi, au nom des Horaces et de Cinna.

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur,

VOLTAIRE.

LETTRE XXIII.

DU MÊME.

Ferney, 16 avril 1762.

Je fais mon compliment à Tirtée *, et je me flatte que sa trompette héroïque animera les courages.

On vous a trompé, Monsieur, si l'on vous a dit que la rente que j'ai mise sur la tête de mademoiselle Corneille est pour son père, ou bien vous avez mis monsieur Corneille pour Mademoiselle dans votre lettre. Elle a beaucoup de talens et un très-aimable caractère. J'en suis tous les jours plus content, et je ne fais que mon devoir, en m'occupant de sa fortune et de la gloire de son oncle. J'aurais souhaité que le nom de M. le prince de Conti eût honoré la liste de ceux qui ont souscrit pour l'oncle et pour la nièce.

Agréez, Monsieur, mes sincères remercîmens de votre ode. Les suffrages du public, et les aboiemens de Fréron, contribueront également à votre gloire.

Vous ne doutez pas des sentimens de votre obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

* Sur son *Ode aux Français*. Voy. t. 1, p. 155. (*L'Édit.*)

LETTRE XXIV.

DU MÊME.

A Ferney, 26 janvier 1763.

Puisque à la réception de ma lettre, Monsieur, vous ne m'avez pas envoyé un parent de Racine pour épouser mademoiselle Corneille, nous avons pris un jeune cornette de dragons de vingt-trois ans, d'une très-jolie figure, de mœurs charmantes, bon gentilhomme, mon voisin, possédant à ma porte environ dix mille livres de rentes en terres. J'arrange ses affaires, je donne une dot honnête, je garde chez moi les mariés. Il est juste que vous ayez la première nouvelle de cet arrangement ; puisque c'est à vous que je dois mademoiselle Corneille. Il faut que votre nom soit au bas du contrat. Envoyez-moi un ordre par lequel vous me commettrez pour signer en votre nom.

Je ne sais pas où mesdemoiselles Félis et de Villegenon demeurent. Je leur dois la même attention ; je vous supplie de leur faire rendre mes lettres, et de vouloir bien envoyer le paquet contenant leur réponse et la vôtre, à monsieur d'Amilaville, premier commis du vingtième, quai

Saint-Bernard. Je quitte la plume pour la donner à une main plus agréable que la mienne.

De mademoiselle Corneille.

Vous êtes, Monsieur, le premier auteur de mon bonheur; il m'en est plus précieux. Je me joins à M. de Voltaire pour vous dire que je serai toute ma vie, avec la plus sensible reconnaissance,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

CORNEILLE.

Je présente mes obéissances à madame votre femme, que je n'oublierai jamais.

Je ne sais où prendre M. du Molard; si vous le voyez, Monsieur, je vous prie de vouloir bien l'assurer de mes sentimens pour lui. Soyez, surtout persuadé de ce que je vous ai voué bien sincèrement.

Il est plaisant que le nom de notre mari soit Dupuy, tandis qu'on donne le mariage de M. Dupuy, à la comédie. Cela est d'un bon augure : on

dit que la pièce est très-jolie. Notre Dupuy l'est aussi.

Avouez, Monsieur, que mademoiselle Corneille a eu une étoile bien singulière, si tant est qu'on ait une étoile.

De tout mon cœur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

Mes respects à madame Le Brun.

LETTRE XXV.

DE M. DE BUFFON.

Au Jardin du Roi, ce 1 décembre 1760.

Je vous remercie, Monsieur, de la belle Ode que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je l'ai lue avec un extrême plaisir, et j'y ai trouvé plusieurs traits qui supposent un beau génie et une âme tout aussi belle. Dans votre lettre, Monsieur, vous avez mis, entre le génie et le bel esprit, une distinction bien forte ; mais qui n'en est pas moins juste ni moins heureusement appliquée. Si elle déplaît à quelques *beaux*, elle plaira à tous les *bons* esprits.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup d'estime et de considération,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BUFFON.

LETTRE XXVI.

DU MÊME.

Au Jardin du Roi, ce 17 janvier 1763.

Vous renouvelez, Monsieur, si souvent mes plaisirs, qu'il faut que vous me permettiez de vous en marquer quelquefois toute ma reconnaissance. J'ai été enchanté de votre Ode sur la paix. Il y a, surtout, trois strophes qui sont de la plus grande beauté; partout des traits de génie, et les sentimens de l'âme la plus honnête; de la hauteur d'idées, du nerf dans l'expression, de la couleur dans les images, et du mouvement dans le style. Votre derniere pièce, quoique dans un autre goût, m'a paru charmante, par le bon sel et la plaisanterie fine, aussi bien que par la justesse et la vérité de votre critique. Continuez, Monsieur, à cultiver vos grands talens, et vous serez bientôt hors de portée à tous les traits de l'envie. En m'occupant de vous, Monsieur, j'oubliais de vous parler de moi, et de vous remercier de la place que vous m'avez donnée dans votre dernier écrit; assurément je ne la prends pas si haut, et je serais fort fâché que le voisi-

nage de mon nom, comme celui de ma personne, pût indisposer ou gêner quelqu'un. Nos grands hommes sont trop délicats, et malheureusement les petits ont la vie si dure, qu'on les écorche sans les faire souffrir.

Je suis, Monsieur, avec un respectueux attachement, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BUFFON.

LETTRE XXVII.

A M. DE BUFFON.

Ce 26 de l'an 1778.

Monsieur,

Je viens d'apprendre que notre cher abbé a quelque chose à me communiquer de votre part. Jugez si je suis flatté d'être dans la mémoire et dans le cœur de la personne que j'estime et respecte le plus, et que j'aime en proportion de mon estime. En attendant que je satisfasse mon impatience, je m'empresse de vous faire hommage de mon Ode imprimée, sur le passage des Alpes, et présentée au prince de Conti ces jours derniers.

Ce tribut assez noble, rendu sans espoir d'intérêt aux mânes du père, fait ici la sensation la plus flatteuse pour moi. Le suffrage dont vous l'aviez déjà honoré, Monsieur, valait à mes yeux l'opinion publique. Vous y trouverez ces vers, ajoutés depuis ma lecture, et qui ne sont pas sans objet dans ce moment-ci.

Il sait que l'auguste naissance
Peut voir, par l'infâme licence,

Sa splendeur, ses droits avilis;
Il sait que l'amour et l'ivresse,
Vainqueurs du héros de la Grèce,
Ont embrasé Persépolis.

Fuis donc, ô volupté fatale!
Fuis; que ses destins glorieux,
Loin de Cléopâtre et d'Omphale,
Suivent leurs cours victorieux, etc. etc.

Si la poésie est le langage des Dieux, son plus digne emploi est de donner des leçons à ceux qui s'appellent les enfans des Dieux. Je joins à l'ode une épître que je viens d'adresser, au sujet de cette ode même, au premier président, ami, comme on sait, du prince mort, et dans les circonstances les plus singulières.

Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso.

Je marche sur des cendres dangereuses; mais j'y marche avec cette fermeté qui impose aux lâches cabales, et fait rougir l'injuste puissance. Je partage, pour ainsi dire, le prince en deux, pour sauver sa partie héroïque de la contagion du reste. Je sais que le premier président a pris le tout en très-bonne part. En écrivant cette épître, je me flattais pareillement qu'elle serait conforme à votre manière de sentir et de penser. Je desire que vous y trouviez mieux que des vers,

c'est-à-dire, cette énergie de sentimens et cette verve de l'âme qui fait oublier aux lecteurs la mesure et la rime.

L'esprit fait les rimeurs; l'âme fait les poètes.
Phosphore d'un moment, l'un s'exhale en bluettes,
Et l'œil reste glacé par ses froides lueurs;
L'autre, foyer brûlant, enflâme tous les cœurs.
Si des feux d'Apollon l'âme n'est point saisie,
Pourquoi mettre, en rimant, la raison dans les fers?
L'art forma de sang-froid, sans l'aveu du génie,
Les Delilles, les Saints-Lamberts.
Buffon, je l'avouërai, j'aime assez peu les vers;
Mais j'adore la poésie.

Oui, Monsieur, c'est elle que j'admire dans une foule de morceaux vraiment sublimes de votre Histoire naturelle. C'est par elle que je voudrais rendre un peu durable l'ouvrage le plus cher à mon cœur, celui que je vous ai adressé. J'aime mieux chanter un ami qu'un héros, et, pour tout dire, je préfère le héros de la physique à celui des Alpes.

Puisque nous sommes encore dans un mois où il est d'usage de former des vœux, permettez-moi de vous souhaiter les années de Fontenelle. C'est la moindre chose que doive la nature à celui qui l'a peinte si dignement.

Je suis, avec tous les sentimens de l'amitié la plus respectueuse et la plus tendre, etc.

LE BRUN.

P. S. Si vous connaissiez, Monsieur, quelques entours du président d'Aligre, tels, par exemple, que madame de la Tour, sa sœur, ou tel autre, ce serait bien le moment de lui faire parler en faveur de ma cause, *et du ton qu'il faut*. Jamais papier timbré fût-il fait pour les Muses? Le complot est dévoilé; le succès décisif ne tient qu'à une voix puissante employée à propos, et mon bonheur m'en deviendrait plus cher si je vous le devais.

Je ne doute pas même que, si sa sœur lui marquait l'intérêt vif que vous voulez bien y prendre, il ne fût très-sensible au plaisir de vous obliger.

LETTRE XXVIII.

DE MADAME NECKER.

Janvier 1778.

Monsieur de Buffon m'avait fait partager, Monsieur, sa reconnaissance et son admiration pour la belle Ode où vous peignez, d'un ton aussi élevé que le sujet, les travaux de ce peintre de la Nature, et cette maladie d'un seul homme, qui alarma l'Europe entière. J'ai vu le sublime vieillard verser beaucoup de larmes sur des mânes adorés, que vous aviez fait revivre dans vos vers; et ces larmes sont un triomphe bien digne de vous, Monsieur; le monument que vous avez élevé à la mémoire de M. le prince de Conti, doit confirmer l'opinion déjà établie de votre supériorité dans un genre très-difficile, genre qui peut effrayer le génie même; mais il est beau de courir une carrière qui fixe les regards des admirateurs et des critiques.

Je vous remercie, Monsieur, de m'avoir mise à portée de vous rendre hommage, et de vous offrir l'assurance des sentimens très-distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissante servante,

G. NECKER.

LETTRE XXIX.

A MADAME NECKER.

Ce 13 février 1778.

MADAME,

JUGEZ de mes regrets et de mon désespoir : votre lettre, si précieuse pour moi à tous égards, vient, par la fatalité la plus singulière, de ne m'être remise par les facteurs qu'après vingt-six jours, chargée de renvois et de fausses adresses. J'ai couru à l'instant même au Temple, où je ne demeure plus, pour découvrir la source de l'erreur. Le suisse de M. le comte d'Artois, accoutumé à me renvoyer mes lettres, m'a dit n'avoir eu absolument aucune connaissance de celle-ci, dont il eût certainement remarqué le contre-seing.

Combien je serais inconsolable de l'avoir perdue ! pouvais-je être trop impatient, Madame, de vous témoigner ma vive et respectueuse reconnaissance pour tant de bontés que je dois à cette indulgence, caractère de toutes les belles âmes, et surtout à votre tendre amitié pour M. de Buffon ? Votre lettre m'a fait connaître, Madame, une

manière de sentir et de penser aussi élevée que délicate, et qui peint mieux votre âme que ne l'aurait pu faire le peintre même de la nature. Tout y respire un amour éclairé des arts, qui m'intimide, même en daignant m'encourager; mais qui me rend orgueilleux pour mon siècle.

Oui, Madame, quoi que disent nos frondeurs, je ne désespère plus d'un siècle où il existe encore des âmes telles que la vôtre, et celle de M. Necker. Ce qui est plus beau que toutes nos poésies, c'est cet encouragement, plein d'enthousiasme, que vous donnez au génie, et qui seul le ferait éclore; c'est cette lettre au brave homme, que M. Necker semble avoir écrite avec l'âme d'Henri IV; c'est cette clairvoyance soutenue de fermeté, ce désintéressement si rare, cet amour du bien et des arts, qui en fera, malgré les jaloux, le digne rival du ministre qu'il a si noblement célébré.....

Colbert aima les arts, hélas! prêts à s'éteindre,
Si votre illustre époux ne les ranimait pas;
De Colbert il suivra les pas;
Qui sut l'approfondir a, seul, droit de l'atteindre.
Mais tandis qu'on le voit réprimer les abus
Par sa courageuse industrie,
Et, pour l'honneur de ma patrie,
Prêter ses yeux perçans à l'aveugle Plutus;
Vous, qui semez des roses sur sa vie,
O de Buffon illustre et digne amie!
Vous, dont il m'a vanté l'âme et les agrémens

Si chers à sa docte Uranie,
Vous qui, d'un trait de feu, peignez avec génie
L'Ode et ses fiers ravissemens,
Que vous inspirez bien les Nymphes de Mémoire!
Qu'il est beau de tenir le flambeau de la gloire,
Et d'en éclairer leurs amans!
Du Parnasse français réparez les disgrâces;
Rappelez ses beaux jours; ressuscitez ses fleurs;
Pour rendre la vie aux neuf Sœurs,
Il ne faut qu'un souris des Grâces.

Telle est, Madame, la juste espérance que vous me faites concevoir. Peut-être devrai-je moi-même à vos encouragemens une gloire qui m'en deviendra plus chère. Souffrez que j'implore de vous, au nom du sublime vieillard que vous aimez, la grâce la plus flatteuse pour moi, celle de vous faire ma cour. Ce bonheur, dont M. de Buffon m'a fait sentir tout le prix, est le seul qui puisse me dédommager d'avoir été privé si long-temps de la lettre la plus précieuse.

Je suis avec un profond respect,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE BRUN.

LETTRE XXX.

A M. DE BUFFON.

Février 1778.

Monsieur,

Comme c'est à vous seul que je dois certainement la lettre la plus flatteuse qu'un homme de lettres puisse jamais recevoir, et dont madame Necker, votre illustre amie, vient de m'honorer; c'est à vous, surtout, que je dois faire part de toute la reconnaissance dont je suis pénétré. Je vous envoie ci-joint la copie de cette lettre, si précieuse pour moi, et ma réponse, dans laquelle j'aurais bien voulu, Monsieur, m'exprimer d'une manière qui pût être agréable à vos deux amis. Mais, à parler vrai, Monsieur, il n'y a que vous qui puissiez dignement remercier madame Necker; permettez-moi de vous en supplier. Elle n'a considéré en moi qu'un homme à qui votre gloire est bien chère, et que vous daignez aimer un peu; et quelque flatteurs que soient ses éloges, je sens trop que l'ouvrage qui vous est adressé n'est vraiment recommandable que par celui

qu'il célèbre, et qui a fixé, non-seulement l'admiration, mais encore l'estime et les cœurs de toute l'Europe; c'est un double avantage qui se réunit bien rarement, et que nul homme fameux ne partage aujourd'hui avec vous. Aux lectures très-multipliées qu'on me prie de faire, beaucoup de personnes de la première distinction, ont donné des larmes aux mânes qui vous sont si chers, et au moment où, comme le dit si bien madame Necker, la maladie d'un seul homme alarma l'Europe entière. Et ces larmes attestaient l'intérêt si rare et si pur qui ne s'accorde qu'au vrai génie, rendu plus sublime encore par la vertu. On m'a conseillé, Monsieur, et c'était des mères! de placer un mot sur M. votre fils, dans la bouche de madame de Buffon. Je l'ai fait, en changeant avantageusement quatre vers de son discours, ce qui ajoute beaucoup au pathétique. J'aurai l'honneur, Monsieur, de vous envoyer ce changement par le premier ordinaire, avec ma réponse à une lettre bien flatteuse pour moi, et que notre cher abbé m'a fait voir. Je vous supplie de présenter mes hommages à M. le prince de Gonzague, et de lui dire combien je suis flatté que mon ode ait eu l'avantage de lui plaire.

Je suis, avec l'attachement le plus respectueux et le plus tendre, etc.

LE BRUN.

LETTRE XXXI.

DE M. DE BUFFON.

Montbard, ce 6 février 1778.

Je vous remercie, Monsieur, de la charmante lettre que vous venez de m'écrire, et dont je vous renvoie le brouillon que j'ai respecté, n'ayant pas regardé les ratures. Je n'avais nul doute que vous ne fussiez accueilli et même recherché par madame Necker; elle aime les grands talens, et les estime au-delà même de ce qu'ils valent dans les personnes vertueuses; vous ne pouvez donc manquer de lui plaire à tous égards, en vous montrant tel que vous êtes, et lui parlant toujours vrai. Vous devez avoir reçu, Monsieur, une lettre de moi la semaine dernière, mais je suis toujours enchanté de chaque occasion qui se présente de vous assurer des sentimens de toute mon estime, de ma reconnaissance et de ceux du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

BUFFON.

LETTRE XXXII.

DU MÊME.

Montbard, ce 3 mars 1778.

Il n'était guère possible, Monsieur, de faire une réponse plus convenable, plus agréable que celle que vous avez faite à madame Necker, et je suis persuadé qu'elle en aura été très-flattée, et qu'elle vous recevra avec empressement lorsque vous vous présenterez ; seulement j'entends dire que depuis quelques jours elle n'a vu personne, parce que Mademoiselle sa fille est malade. Les vers que vous lui avez adressés dans votre lettre sont de bon goût et dignes de vous; je ne doute pas que votre Ode ne vous fasse encore plus d'honneur que celle sur M. le prince de Conti, quoique celle-ci ait été reçue avec applaudissement par tous les connaisseurs. L'arrivée de M. de Voltaire va faire qu'on s'occupera et qu'on parlera plus de poésie que jamais; ce serait une raison de publier cette magnifique Ode plutôt que vous ne le comptiez, Monsieur; je parle ici beaucoup plus pour votre gloire que pour la mienne; cependant j'avoue que dans un ouvrage, d'une aussi

grande sublimité, on gagne toujours en différant; l'idée de rappeler le nom du fils dans la bouche de la mère, ne peut que faire un très-grand effet, et comme j'ai commencé à vous parler avec toute liberté, je crois que votre amitié me pardonnera lorsque je lui dirai que je supprimerais la strophe qui commence par : *Là, cédant la richesse*, etc. elle n'est pas de la beauté des autres. On a aussi trouvé que la narration de la maladie était trop longue, et si l'on pouvait en effet des quatre strophes, dont la première commence par : *L'une au souffle brûlant*, etc. n'en faire que deux, ce bel ouvrage serait également nerveux partout. Je voudrais de tout mon cœur trouver une occasion de vous en marquer ma reconnaissance, et vous ne pouvez pas me faire de plus grand plaisir que de me la procurer; mais je ne connais point le premier président et très-peu d'autres personnes du parlement, et je ne sais si je pourrai vous être utile dans votre procès.

J'ai l'honneur d'être avec toute estime et tout attachement,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le comte DE BUFFON.

LETTRE XXXIII.

A M. DE BUFFON.

Ce 30 avril 1778.

MONSIEUR,

Si je n'eusse point très-désagréablement payé le tribut aux malignes influences de la saison, j'aurais eu l'honneur de vous faire part un peu plutôt de la lecture de mon Ode à madame Necker, et du succès qu'elle a eu. Vous en jugerez, Monsieur, par cette phrase d'une lettre que M. Thomas, qui m'a paru votre sincère admirateur, m'a écrite depuis cette lecture, à laquelle il assistait seul : *Votre ode à M. de Buffon a dû produire le même effet. Ce* PHILOSOPHE-POÈTE *a dû y retrouver son pinceau. De tous les genres de poésie c'est l'ode sûrement qui a le plus de droit de lui plaire, parce qu'elle a plus de rapport avec l'élévation de ses idées et la hauteur de son style ; vous avez conservé ou rendu à ce genre toute sa dignité. Dans notre langue, si raisonnable, nous avons beaucoup de stances, et bien peu d'odes. Celle-ci a véritablement une marche antique, et*

l'idée qui la termine est tout à fait heureuse. Elle repose l'imagination en lui offrant des beautés d'un autre genre, et des images pleines de douceur, de sensibilité et de grâces. »

Votre illustre amie m'a comblé d'éloges avec toutes les grâces qui lui sont naturelles; elle m'a dit et répété, ainsi que M. Thomas, qu'elle ne voyait absolument rien ni à ajouter ni à retrancher, qu'il falloit laisser l'ouvrage dans l'état où je venais de le leur lire, et que cette pièce était certainement mon chef-d'œuvre. Alors je lui en ai remis une copie manuscrite, et telle qu'elle doit être imprimée. Elle est convenue que le moment favorable pour la faire paraître avec éclat, sera l'instant même où vous allez rendre publiques vos *Époques de la Nature*, ouvrage certainement sublime, à en juger par les deux *Vues* admirables que nous connaissons. Alors on sentira mieux tout le prix de mon apostrophe au Génie et de *Tel éclatait Buffon*, etc. L'art et la nouveauté du plan de cette ode n'ont point échappé à M. Thomas. Il s'est bien aperçu qu'il était distribué en trois parties à peu près égales, qui, formant trois modes différens, y jetaient des contrastes et une variété étonnante. En effet, les sept ou huit premières strophes, où je peins le Génie et vos systèmes, sont dans le genre sublime, et forment une scène qui se passe dans le

ciel. Les sept ou huit strophes, où je peins l'envie et son complot, et le voyage des monstres se passent aux enfers, et sont d'un genre terrible et lugubre; et le reste, c'est-à-dire, le discours de madame de Buffon à la Parque, votre convalescence, la joie qu'elle inspire, etc. est dans le genre pathétique et tendre; c'est peut-être le premier ouvrage où ces trois genres, si contrastans, ont été mêlés et réunis d'une manière aussi neuve, à ce qu'on prétend, et de là viennent la terreur et les larmes qu'elle a souvent excitées aux différentes lectures.

Vous trouverez ci-joint, Monsieur, l'élégie adressée à madame la comtesse du Pujet. J'ai cru que vous liriez sans peine un petit ouvrage qui a fait ici quelque plaisir, et où j'ai dû rendre un nouvel hommage à la mémoire de madame de Buffon, puisque c'est à son discours que madame du Pujet s'est évanouie.

Je ne dois point non plus vous laisser ignorer, qu'ayant été voir ces jours derniers au Jardin du Roi la statue vraiment animée du héros de mon Ode, je n'ai pu lire sans quelque regret, ainsi que le public, l'inscription qui est au bas, sur un papier flottant, et dont on ne peut louer que le zèle. Plusieurs dames et gens de lettres m'excitèrent à vous venger de ces malheureux vers, si indignes du héros et de la statue qui est pleine

de feu et de vie. Je m'en défendis d'abord, en convenant que l'inscription présente était froide et nulle; que le seul hémistiche passable était pris de la Henriade :

La toile est animée *et le marbre respire.*

Qu'il était maladroit de piller M. de Voltaire pour louer M. de Buffon; qu'au reste rien n'était plus difficile peut-être qu'une inscription en vers français, parce qu'il faut qu'elle soit vive, précise, et pour ainsi dire un impromptu d'enthousiasme, qui d'un seul trait de feu donne la plus haute idée du héros. Telles sont les bonnes de l'anthologie et celles de Santeuil, le seul qui ait eu du génie dans ce genre. Mais il écrivait en latin. Vaincu par la persécution et par l'amour de votre gloire, voici, Monsieur, le distique que votre statue en effet vivante m'a inspiré :

Buffon vit dans ce marbre! A ces traits pleins de feu,
Vois-je de la Nature ou le Peintre ou le Dieu?

Le doute donne à la fois la grâce et la pudeur à l'éloge, qui, loin d'être alors excessif, se réduit à dire que le peintre de la nature est vraiment divin, épithète de tous temps consacrée au Génie. Ce distique a été reçu, applaudi, et retenu avec enthousiasme; notre cher abbé en

a été singulièrement frappé. Je desire, Monsieur, que cette inscription vous prouve au moins l'intérêt tendre que prend à votre gloire,

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur,

LE BRUN.

LETTRE XXXIV.

DE MADAME NECKER.

Mai 1778.

J'ai lu, Monsieur, avec un plaisir extrême l'aimable et belle lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et j'ai senti, pour la première fois depuis bien long-temps, que la louange avait de grands charmes; j'ai fait lire à M. Necker les vers délicieux que vous m'avez adressés, et je vous assure que je n'ai pas eu besoin d'approcher le *flambeau* pour *l'éclairer* sur le mérite de cette poésie si harmonieuse, si noble et si décente; c'est le véritable langage des Muses, qui sont toujours déesses quelque ton qu'elles prennent.

J'aurai beaucoup de plaisir, Monsieur, à vous remercier, et à m'entretenir avec vous d'un grand homme, dont l'amitié aime autant à parler que la renommée même; s'il vous convenait de passer chez moi dimanche à quatre heures et demie, je serais assurée de profiter de l'honneur que vous voulez me faire.

J'ai celui d'être avec des sentimens très-distingués, etc. C. NECKER.

LETTRE XXXV.

A M. DE BUFFON.

Mai 1778.

MONSIEUR,

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai reçu de madame Necker une nouvelle lettre, toute charmante, et telle que les Grâces en écriraient si elles avaient été instruites par les Muses. Je dois au moins vous en citer une phrase qui vous regarde personnellement; la voici : *J'aurai beaucoup de plaisir à m'entretenir avec vous d'un grand homme, dont l'amitié aime autant à parler que la renommée même.* J'ai donc eu la satisfaction, Monsieur, de m'entretenir avec madame Necker du grand homme qu'elle aime d'une tendresse vraiment filiale, ce sont ses termes. Sa conversation m'a paru égale au style de ses lettres, c'est-à-dire, enchanteresse et profonde. Le plaisir de l'entendre m'a changé en minute l'heure entière que j'ai eu l'honneur de passer avec elle. Personne ne sait mieux unir

Esprit d'homme et grâces de femme.

Ce vers du bon La Fontaine paraît n'avoir été fait que pour votre illustre amie. Elle m'a dit que vous lui aviez écrit, et je m'en suis aperçu à ses bontés.

Je ne saurais trop vous remercier, Monsieur, d'une connaissance aussi flatteuse à tous égards; je la cultiverai avec discrétion. Elle me deviendrait d'autant plus précieuse que j'aurais le bonheur de vous y voir à votre retour. Elle m'a parlé, avec la réserve des grâces, de ma liaison avec M. Clément, dont le nom fait peut-être ombrage dans son cercle; je lui ai dit qu'effectivement j'avais aimé et estimé, dans cet homme de lettres, une certaine droiture d'esprit assez rare, des idées saines qui eussent pu devenir utiles à la poésie; que je faisais cas de sa franchise et non de sa dureté; qu'il ne me consultait sur aucun de ses jugemens; et que j'étais bien loin d'approuver son style, dans ce qu'il pouvait avoir d'impoli et de malhonnête.

En effet, Monsieur, je suis la personne que M. Clément consulte le moins sur son journal, que même il ne m'envoie plus; genre d'ouvrage dont il sait que je fais peu de cas. Eh! comment pourrais-je être de l'avis de M. Clément qui, dans je ne sais quelle feuille, parlant, je ne sais pourquoi, d'histoire naturelle, dit à votre sujet, Monsieur, absolument le contraire de ce que *je pense et célèbre* dans mes faibles vers?

Il ne faudrait que cet exemple bien frappant, pour prouver à madame Necker combien nous avons, M. Clément et moi, *nos avis à part*; j'estimais en lui le défenseur de Boileau que j'aime éperduement; mais je n'entre ni dans ses préjugés, ni dans ses haines. J'aime le beau, et le vrai partout où il se trouve. Je ne suis d'aucune secte, et je les méprise toutes.

Je voudrais que votre judicieuse amie en fût bien persuadée, car les moindres ombrages font quelquefois obstacle aux liaisons naissantes; et j'aurais desiré cultiver la sienne.

Elle était fort curieuse de savoir comment M. de Voltaire avait pris mes vers sur son arrivée, et comment il avait pu me passer le vers où je lui dis très-impérativement :

Partage avec Buffon le Temple de Mémoire.

La vérité est que mon admiration et mon amitié pour vous, Monsieur, ont joui, à cet égard, du triomphe le plus complet. Voici comment s'est passée la scène, car mes vers et ma visite à M. de Voltaire ont fait quelque bruit. D'abord je ne lui avais point envoyé ces vers, de manière qu'il ne les a eus que par le journal de Paris. Voltaire en fut si enthousiasmé qu'il les lut trois fois à tout ce qui l'environnait. Je tiens le fait de M. de Villette; c'est la première chose qu'il m'a dite

lorsque j'entrai chez M. de Voltaire. Jugez, Monsieur, s'il pouvait arriver rien qui me flattât davantage, que d'avoir obligé M. de V. (dans ce premier moment de l'enthousiasme français qui semblait le regarder comme l'homme unique) de prononcer lui-même trois fois ce vers :

Partage avec Buffon le Temple de Mémoire.

D'ailleurs j'ai mis dans cette même pièce que je vous envoie : *Expiant tes succès*, termes que Voltaire a trouvés assez énergiques. Il y avait même deux vers que le journal a refusé d'insérer, comme pouvant choquer M. de Voltaire, et que j'ai rétablis à l'impression ; c'est :

De ton midi les brûlantes ardeurs
N'ont que trop élevé d'orages.

Informé, malgré cela, du très-bon effet que la pièce avait produit sur M. de Voltaire, je lui fis une visite cinq ou six jours après son arrivée. Il me reçut avec la distinction la plus honorable. J'eus une conférence particulière d'une grande heure, dans son cabinet. Il débuta par cette phrase : *Vous voyez, Monsieur, un pauvre vieillard de quatre-vingt-quatre ans, qui a fait quatre-vingt-dix mille sottises.* Je pensai être confondu de ce début qui paraissait avoir trait au conseil un peu sévère qui termine ma pièce :

Mais ne va point troubler ta joie et nos hommages.

Heureusement je lui répondis sur-le-champ, qu'il ne fallait que quatre ou cinq de ces sottises-là pour rendre un homme immortel. Il me dit que j'étais bien bon; il ajouta avec toute sorte de grâces que si la vieillesse ne l'avait point brouillé avec les Muses, il se serait fait un vrai plaisir de répondre à mes vers. Quelques momens après, en admirant sa santé qui me paraissait bien étonnante pour son âge, car il voit et il entend comme un jeune homme (quoiqu'il n'ait cessé depuis vingt ans de calomnier son ouïe et ses yeux). Je lui dis qu'il devait avoir en années, sur M. de Fontenelle, le même avantage qu'il avait eu en talens. Il me répondit : Vous êtes bien honnête; mais il y a une grande différence. *Fontenelle était heureux et sage, et je n'ai été ni l'un ni l'autre.*

Je vous avouerai, Monsieur, que ce ton, qu'il n'a point quitté au milieu de ses plus grandes politesses, m'a fait craindre en moi-même que, malgré mes éloges, le terrible *expiant tes succès*, et les conseils par lesquels je termine mon épître, n'ayent contristé le cœur de cet illustre vieillard, dont l'attendrissement paternel, pour la personne qu'il vient d'établir, m'a vraiment pénétré l'âme. Les larmes roulaient dans ses yeux en nous parlant de *belle et bonne*, c'est ainsi qu'il la nomme; et, en faisant opposition de ses grâces

naïves à celles de madame du Barri, qui venait de le quitter. Je suis donc sorti du cabinet de cet étonnant vieillard, me reprochant un peu d'avoir hasardé une leçon à un homme de quatre-vingt-quatre ans, et m'intéressant beaucoup plus à lui que lorsque j'y suis entré. Aussi lui ai-je envoyé une petite lettre et une autre vingtaine de vers, pour réparer la fin sévère et moralisante des premiers. J'y fais l'éloge de sa *belle et bonne*, en effet très-séduisante. Cependant, le ton de la première pièce a plu extrêmement au public, et peut-être a-t-il mieux servi M. de Voltaire, que tout le plat encens de sacristie dont il a été enfumé par la foule des rimailleurs.

Heureux et mille fois heureux celui qui a su aux talens sublimes joindre dans tous les temps la sagesse et la vertu! Il jouit d'une considération sans reproche et sans nuage. Pour mon bonheur, tout cela existe dans le peintre inimitable de la nature; et c'est lui seul qui jouit sans réserve de l'admiration mêlée de respect et de tendresse que lui a vouée, pour la vie,

Son très-humble et très-obéissant serviteur,

LE BRUN.

J'ai promis à madame Necker de lui donner

ouvrage qui peut-être vous coûtera des pleurs ; mais que je dois à la perte que j'ai faite, à la vôtre, à celle du public, aux lettres qui gémissent sur un nom si cher ; à l'amitié surtout, qui m'a seule inspiré le dessein de célébrer un événement si fameux et si déplorable. Vos conseils, vos leçons ont ouvert à ma jeunesse la pénible carrière de la littérature ; je ne croyais pas les faire servir un jour à un sujet qui vous intéressât si particulièrement. S'il était vrai, Monsieur, que les maux partagés en devinssent moins sensibles, que les vôtres devraient être diminués ! Mais je sais trop combien l'objet que vous pleurez mérite vos larmes, pour chercher à les interrompre. Permettez-moi seulement d'y joindre les miennes, et de vous assurer de la haute estime, et du sincère attachement avec lesquels je suis,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE BRUN.

LETTRE XXXVII.

D'HELVETIUS A LE BRUN,

Au sujet de l'Ode sur mademoiselle Corneille.

Paris, novembre 1760.

Monsieur,

Souffrez que je vous remercie avec transport du présent que vous m'avez fait. C'est avec ivresse que j'ai lu votre lettre et votre Ode à M. de Voltaire; les sentimens en sont nobles, les images riches; c'est ainsi que s'expriment une âme élevée et un esprit sublime. N'ayant point l'honneur d'être connu de vous, j'espère que vous voudrez bien recevoir mes remercîmens par écrit, et me permettre de vous assurer de l'attachement respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

HELVETIUS.

LETTRE XXXVIII.

DU PRÉSIDENT HÉNAULT,

Sur le même sujet.

Paris, 28 novembre 1760.

Je reçois avec bien de la reconnaissance, Monsieur, le beau présent dont vous m'honorez. Votre sécurité, en vous adressant à M. de Voltaire, est aussi noble que le consentement qu'il y a donné, et vous honore également l'un et l'autre. Vous étiez bien digne en effet, Monsieur, de traiter un sujet aussi intéressant. Vous exprimez à chaque vers les sentimens d'humanité qui vous animent, avec cet enthousiasme qui en est bien la preuve, et votre cœur est toujours secondé par votre génie et par votre talent. Il y a des vers admirables dans votre ode, et mademoiselle de Corneille ne vous doit pas moins par le portrait que vous en faites, que par les secours que vous lui procurez.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, plus que personne, Votre, etc.

HÉNAULT.

LETTRE XXXIX.

DE LE BRUN AU CÉLÈBRE ACTEUR LE KAIN.

A Paris, ce 26 novembre 1760.

Je suis bien persuadé, Monsieur, que vous lirez avec quelque plaisir un ouvrage qui intéresse à la fois le grand Corneille, M. de Voltaire et votre ami. Quelle sensation n'eût point faite cette ode où parle l'ombre de Corneille, si vous l'eussiez lue sur le théâtre, après Cinna ou les Horaces? Cet usage de lire en public et sur la scène des ouvrages nouveaux, existait chez les Grecs et les Latins. C'était une source de gloire et d'émulation; j'ai vu M. de Voltaire regretter qu'il soit aboli.

Vous m'avouerez que dans les circonstances présentes, où une pièce et l'action de M. de Voltaire commencent à émouvoir le public, cette lecture solennelle pouvait inspirer l'enthousiasme de la bienfaisance en faveur des descendans de notre héros tragique.

Je joins, Monsieur, quatre exemplaires au vôtre, pour mesdemoiselles Gaussin, Dumesnil et Clairon, et pour M. Grandval. Je vous prie de

les leur présenter de ma part, et de les assurer que c'est la moindre politesse que doive un adorateur du grand Corneille, à ceux qui ont si généreusement accueilli sa famille. C'est vous qui avez offert cette famille illustre, mais indigente, à la bienfaisance publique. Vous avez ouvert la route, et M. de Voltaire et moi n'avons fait que vous suivre. Vous avez fait voir que ceux qui font parler si dignement les héros, en respirent les sentimens.

Je suis, avec toute l'estime et l'amitié possible,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE BRUN.

LETTRE XL.

DE LE BRUN A M. DE CHASSIRON,

Secrétaire de l'Académie de la Rochelle, etc.

Ce 28 novembre 1760.

MONSIEUR,

J'AURAIS eu l'honneur de répondre plutôt à votre lettre obligeante, si je n'avais pas espéré d'un moment à l'autre y joindre l'ouvrage dont je vous envoie deux exemplaires, l'un pour vous, et l'autre que je vous prie d'offrir, comme un hommage littéraire, à notre Académie. Je desirerais qu'il fût digne de ses regards. J'espère du moins qu'elle applaudira au zèle qui m'animait pour la mémoire du grand Corneille, ainsi qu'à l'action généreuse de M. de Voltaire; trop heureux d'avoir pu servir à la fois la gloire de ces deux grands hommes. Cette aventure fait ici la plus vive sensation, non-seulement sur les gens de lettres, mais encore sur tous les vrais citoyens.

J'ignore, Monsieur, si le recueil de l'Académie est imprimé. J'aurais la plus grande impatience

d'y lire votre excellente dissertation sur la Comédie ancienne et moderne. J'en puis juger par le morceau que j'ai lu sur le Comique larmoyant.

La noblesse et l'élégance du style, une critique saillante et polie s'y joignent à la solidité des réflexions ; tout m'y paraît fondé sur les grands principes, sur la raison même et la nature.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Méfions-nous de l'architecture moderne; toute brillante qu'elle est, ses fondemens sont ruineux : ils ne semblent point faits pour résister au temps. Eh ! ne les voyons-nous pas s'écrouler chaque jour sous la main qui les construit? Oui, Monsieur, j'avoue sans rougir que je suis tout aussi gothique que vous; je tiens au vieux goût de nos bons ayeux ; et je préfère hautement le vrai comique des Aristophane, des Plaute, des Térence, et surtout des Molière, aux romans dialogués, aux dolentes rapsodies, au comique élégiaque des larmoyans Nivelle, à ce genre hermaphrodite dont on ne peut fixer la nature, et qui n'est qu'un monstre introduit au Parnasse.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LE BRUN.

LETTRE XLI.

DE DE BELLOY * A LE BRUN.

A Pétersbourg, le 25 avril (6 mai) 1760.

Vous êtes un ingrat, mon cher ami; je n'ajoute pas, *vous le fûtes toujours;* car je mentirais : j'ai eu trop de preuves de votre amitié. Elle se néglige furieusement aujourd'hui. Je veux bien croire que vous réconciliez l'Hymen avec l'Amour; mais ces deux divinités ne sympathisent-elles pas de tous temps avec l'Amitié? En vérité, je vous ai connu bien paresseux; mais jamais pour écrire à vos amis. Je me persuade que quelques accidens ont égaré vos lettres; car j'ai reçu depuis plus d'un mois des réponses à celles que j'avais envoyées en même temps que ma dernière, et depuis deux mois à celles parties avec ma première. Je vous laisse le choix de l'excuse, pourvu que vous n'ayez plus besoin d'en chercher pour la suite. Au reste, si vous m'aviez écrit, n'oubliez pas de me marquer sur nouveaux frais tout

* C'est l'auteur du Siége de Calais, alors en Russie, à qui j'avais fait l'éloge de madame Le B***, et la peinture de mon bonheur. (*Note écrite de la main de Le Brun.*)

ce que vos lettres contenaient d'essentiel. Je vous crois heureux et content. Je m'en repose sur l'amour d'avoir fait un bon choix pour vous. Vous n'êtes pas de ces aveugles qui lui donnent le bandeau de leurs propres yeux. Il est toujours très-clairvoyant dans une âme éclairée. Hélas! mon cher ami, qu'on est fortuné d'être tranquille dans ses foyers auprès de ce qu'on aime! Qu'on est heureux d'aimer et de trouver autour de soi des objets dignes de l'être! C'est bien jeûner d'amour que d'être réduit au plaisir. Je pensais à vous, je vous enviais, lorsque je fis avant-hier ces petits vers, ouvrage du cœur et non du génie.

Folâtre volupté, déesse d'Épicure,
J'ai donc quitté pour toi le tendre sentiment!
Pourquoi vous séparer, enfans de la nature!
Vous y perdez également.
Toi pourtant plus que lui. Du moins son charme dure;
Le tien s'éclipse en un moment.
Tu caresses nos sens, il enchante notre âme;
Tu n'es qu'une étincelle, Amour est une flâme.
Hélas! dans tes dégoûts il peut me ranimer;
Je suis las de plaisirs, et j'ai besoin d'aimer.

Vous ne sentez pas ce besoin là; vous n'êtes pas privé de ce qui pourrait le soulager. Plaignez-moi; avec toutes les envies du monde, je ne puis rien trouver qui attache, qui occupe même mon cœur une seule minute. Quel vuide dans notre

existence; quel néant dans notre être, quand nous ne vivons que pour un moment de volupté, et que l'ennui s'empare, avec le dégoût, de tout le reste de notre temps! On se console quelquefois en se souvenant de ses amis; mais, un instant après, on pleure de s'en voir séparé. Aussi je maudis cent fois par jour ceux qui m'ont fait quitter Paris. Autrefois, la dissipation m'étourdissait; aujourd'hui, avec plus d'occasions de m'y livrer, elle m'est insipide, au point que je la fuis avec une sorte d'horreur. Quand pourrai-je vous revoir, et me délasser avec vous des travaux de l'esprit, par les plaisirs du cœur? Vous me direz à cela, travaillez : cela est bien aisé à dire. L'esprit est nonchalant, et ne produit rien quand il ne prévoit pas de délassemens agréables au bout de ses peines. Je travaille aussi, mais presque sans guide, ou du moins en regrettant des guides plus éclairés. Je m'aperçois que le style plaintif de cette lettre vous paraîtra bien éloigné de celui de mon petit conte. N'oubliez pas de m'en redire votre avis. Je vous en enverrais un nouveau aujourd'hui, si le paquet qui renferme cette lettre n'était déjà bien gros.

Je crois Titus sous presse. J'ai prié M. Gaillard de vous en remettre un exemplaire ou plus, si vous le voulez. Je crois vous avoir donné son adresse, rue Poupée, près la rue Haute-Feuille.

Je ne vous répéterai rien sur les changemens que j'y ai faits; car, si vous n'aviez pas encore reçu ma dernière lettre, elle deviendrait inutile aujourd'hui.

Adieu, mon cher ami, faites agréer mes respects à Madame votre épouse. Que ne vous êtes-vous marié un mois plutôt ! je ne serais pas réduit à lui parler en inconnu. Je ne vous parle pas de M. Buirette, j'ai de ses nouvelles d'ailleurs; marquez-moi cependant ce que vous en pourrez savoir, et vous m'obligerez. C'est ce dévot, ce cocu de F*** qui l'a presque forcé à sa dernière démarche. En vérité ces Jansénistes sont de vrais diables; et celui-ci est *des plus haut-encornés.* Adieu, encore une fois; je vous aime de tout mon cœur, et vous embrasse de même.

DORMONT DE BELLOY.

LETTRE XLII.

DU MÊME AU MÊME.

Pétersbourg, ce 18 février (1 mars) 1761.

J'AI lu votre Ode, Monsieur et cher ami, avec transport; je dirais presque avec tout l'enthousiasme dont elle est remplie. J'ai reconnu partout cette fierté de pinceau, cette audace lyrique, l'âme de tous vos vers. Je vous avouerai franchement qu'elle mérite trop son succès, pour que je ne sois pas surpris qu'elle l'ait obtenu. Je vous l'ai déjà dit, on n'a jamais pris plus mal son temps que vous pour s'aviser d'être sublime. Peut-être cet événement deviendra-t-il l'époque du retour du goût. J'aime à m'en flatter. Les éloges brillans que M. de Voltaire, et tout le grand banc de la littérature, donnent à votre génie, feront ouvrir les yeux au public. On est déjà étonné de se sentir échauffer, ravir, emporter hors de soi; et, quand on réfléchira sur les ressorts par lesquels vous y parvenez, on reconnaîtra le prix de cette touche vigoureuse, de ces traits mâles et hardis, de cette harmonie soutenue à laquelle on avait substitué la mollesse, la fadeur et la séche-

resse écorchante. Courage, mon cher Le Brun, deux ou trois odes de cette force (et j'en attends bien d'autres de votre lyre), remettront le sublime à la mode. J'ai vu le temps où l'on le pardonnait à peine à M. de Voltaire, comme un goût de la vieille cour de Louis XIV, sous le règne duquel il est né. Mais que vous, qui n'avez vu adorer en naissant que cette bagatelle enluminée de fard, recrépie de vernis, enguenillée de pretintailles, vous ayez eu le courage de déserter ses drapeaux pour courir au grand et au simple; en vérité, il a fallu du bonheur pour réussir. Rousseau vous aura bien de l'obligation; ses odes restaient oubliées dans les bibliothèques des beaux-esprits, aussi peu lues que celles de ce grec Pindare. Vous allez leur redonner le pas sur ses épigrammes. On verra que notre langue et notre nation sont faites pour le lyrique, malgré tout ce qu'en disent ceux qui ne savent que rimailler des tragédies en prose. Nous touchions au moment de n'avoir plus de poésie. L'ode, qui en est le vrai champ, était négligée, proscrite, et même regardée comme un genre ridicule, par ce gros public et ce beau monde qui se laisse entraîner, sans réfléchir, au torrent de la mode. Effectivement, rien n'était plus fou que de donner le style pindarique à nos héroïnes de théâtre, ou plutôt de le défigurer pour le mettre dans leurs

bouches; de hérisser le naïf sentiment d'un amas de métaphores déplacées, qui ne paraissaient souvent trop hardies, que parce qu'elles ne l'étaient point assez; qu'on croyait outrées, parce qu'elles étaient tronquées, et qu'elles n'étaient ni amenées, ni suivies. C'est ce ridicule abus de la poésie qui retombait sur elle; et les vrais poètes étaient proscrits par le dégoût qu'inspiraient ceux qui voulaient les contrefaire. Je n'ai point fait d'odes, et n'en ferai jamais dans le genre pindarique; mais je n'en lirai jamais de bonnes sans enthousiasme, et je gémirai sur ces petits beaux-esprits qui croyent que toute la poésie consiste à rimer quelques syllabes géométriquement compassées.

Venons à l'objet particulier de votre ouvrage. On peut dire que le sublime n'a jamais été employé plus à propos que pour le sang de Corneille. Sa petite nièce devait être un objet bien intéressant pour les gens de lettres, et pour ceux qui les aiment. L'action de M. de Voltaire ne m'a pas étonné. Je n'ai jamais cru ce qu'on publiait de sa prétendue avarice. Les secours qu'il a donnés à vingt jeunes gens, dont il avait mal connu le cœur et l'esprit, déposaient trop hautement contre ces petites calomnies de la racaille littéraire. Mais, en vérité, il m'inspire encore plus de haine pour M. de Fontenelle, que d'admira-

tion pour lui. Je n'ai jamais aimé les ouvrages de ce petit-maître du Parnasse; le plus bel esprit de la France, j'en conviens, mais le corrupteur du goût, et le fléau du génie. Il a connu et porté au plus haut point la délicatesse de la galanterie; il ne s'est jamais douté de celle du sentiment. En vérité, sa conduite ne dément pas plus le sang de Corneille, que cet oubli perpétuel du sublime, qui caractérise tous ses écrits.

Adieu, mon cher ami, mais adieu pour peu de temps, en comparaison de celui que j'ai passé loin de vous. J'espère, avant quatre mois, vous embrasser, vous consulter, faire renaître ces beaux jours que nous passions ensemble, *sans nous apercevoir* que la nuit venait nous les ravir.

Adieu, encore une fois; je ne finis plus quand je cause avec vous.

DORMONT DE BELLOY.

LETTRE XLIII.

A DE BELLOY, EN RUSSIE.

Ce 30 août 1761.

Il est donc bien vrai, mon cher ami, qu'enfin de vastes mers cessent de nous séparer. J'eusse dit de bon cœur, à cette mer qui vous a peu favorisé, ce qu'Horace adressait au vaisseau de son cher Virgile :

Reddas incolumen precor
Et serves animæ dimidium meæ.

Je sais que l'âme n'a point de limite, et que la vivacité des sentimens franchit l'espace des lieux les plus reculés; mais il est bien cruel, pour deux cœurs unis dès la jeunesse par l'amitié, l'estime et le goût des arts, d'habiter pour ainsi dire les deux bouts de l'Univers; tant d'imbéciles qui se détestent sont fatalement obligés de vivre ensemble et de se voir sans cesse, pourquoi les vrais amis ne jouissent-ils pas du même privilége? Je compte, mon cher ami, que vous allez revenir pour toujours, et que mes vœux et mes lettres n'iront plus se glacer sur les bords de la mer

Baltique. Je gémissais autant que vous, peut-être, de voir un amant des Muses invoquer la flâme du génie dans les glaçons du Nord, et promener Melpomène en traîneau. Un air plus tempéré, un climat plus doux, sont, je crois, plus favorables aux gens de lettres; mais je ne sais pas si la basse envie, l'impudence effrénée et la crasse ignorance des Zoïles ne leur seraient point en effet plus contraires que le voisinage même des Lapons.

J'ose croire, pour l'honneur de la Russie, qu'elle n'est point infectée de misérables Wasps. Tous ces frélons littéraires sont à mon gré la dernière espèce de tous les insectes; et je me flatte que ces chenilles venimeuses mourront bientôt de leur propre venin sur leurs feuilles immondes. Je ne croirais pas avoir rendu un léger service à la littérature française, que d'avoir contribué à leur extinction.

Vous vous doutez bien, mon cher ami, que c'est à l'aide du sarcasme et de l'ironie socratique, que j'ai fait lire douze cents exemplaires d'une brochure absolument littéraire, et qui, en développant les vrais principes de notre art, trop et trop peu connus, contrarie sans cesse ce gros public, si ignare et si décisif. La Wasprie a eu la plus grande vogue; en dépit des passages grecs et latins, nos jolies femmes l'ont dévorée. Elles ont senti cependant que j'annulais leur prétendue

souveraineté sur les ouvrages d'esprit, et que je les forçais de n'en point juger, non d'après le caprice et la mode, mais d'après ces règles premières, dont la nature est la source immortelle.

Croyez, mon cher ami, que votre suffrage m'est plus cher qu'aucun de ceux dont on a bien voulu m'honorer ici; et, quelqu'heureuse révolution que ma brochure ait faite en faveur du goût, peut-être, qu'avec vos conseils, je l'eusse vengé plus efficacement encore; c'est parce que votre lettre m'a paru parfaitement écrite et pleine du goût le plus pur, c'est parce qu'elle expose ces grands principes en faveur desquels je combattais, que j'ai pris sur moi de la faire imprimer.

J'oubliais de vous dire qu'un je ne sais quel abbé de La Porte, qu'un Fréron même dédaigne, est venu rompre une lance contre moi, en faveur du *beau cul de Manon*. Il assure au public que c'est une très-belle chose à voir, et que M. Darnaud de Baculard est un grand homme, parce qu'il est son ami; qu'enfin douter que M. de Baculard et le cul qu'il chante soient également incomparables, c'est être libelliste et criminel au premier chef. Il ajoute qu'au reste il n'entrera point dans les discussions littéraires, parce que cela le mènerait *trop loin*. Voilà à peu près ce que l'abbé de La Porte a fait imprimer, et ce que per-

sonne n'a lu, excepté moi, parce que personne ne lit l'abbé de La Porte. Cependant le petit homme n'avait point à se plaindre. Vous avez vu avec quels égards je l'ai traité. N'ai-je point dit que, s'il n'avait ni esprit, ni goût, ni intelligence quelconque en éloquence et en poésie, au moins était-il poli, honnête et décent? Croiriez-vous que cet éloge si flatteur l'a plus désolé que Fréron même n'a pu l'être de la Wasprie entière? Il a fait, en société avec le *grand Bacul*, un petit libelle contre moi, pour me prouver que j'avais fait un libelle. Le public les a rebernés, et j'ai fait rendre au petit La Porte (le Zoïlet) cette épigramme honnête:

Quelle rumeur! que de sots en furie!
Quel trouble émeut les fanges d'Hélicon!
Wasp s'égosille, et La Porte s'écrie:
C'est un *libelle* horrible, affreux, impie,
Fait contre nous *en faveur d'Apollon.*
Eh! qu'a donc fait l'auteur de la Wasprie?
Ce qu'il a fait! une œuvre du démon,
Qui ne doit pas demeurer impunie.
Jusqu'où l'auteur pousse la calomnie!
Il m'a nommé *décent, honnête* et *bon.*

Croiriez-vous que des quatre bernés dans la Wasprie, c'est peut-être le benêt Darnaud sur qui le ridicule est le mieux resté? On convient que je l'ai rendu le Cotin du siècle; ce qu'il y a de plaisant, c'est que personne ne se doutait qu'il

fit des vers aussi ridicules : on ne lisait point Darnaud, et Fréron le louait ; c'est ainsi que ce Bacular Scudéri était parvenu tacitement au douzième échelon de la renommée, lorsque je l'ai replongé dans la fange. Il faut bien de temps en temps nettoyer le Parnasse. Courage, mon cher ami, cultivez Apollon, et conservez cette fierté noble et ce goût vigoureux qui distinguait les Racine, les Boileau, les Rousseau, des Cotin, des Pradon, des Gacon. Je n'aspire qu'au moment de vous embrasser et de vous présenter à madame Le Brun, qui se connaît en vrais amis. J'oubliais de vous dire que c'est mon frère Granville qui a fait l'Ane littéraire, journal qu'il poursuit sous ce titre, *le Goût vengé*. La feuille qui va paraître est excellente ; je vous prie de l'annoncer où vous êtes, et de lui ménager des souscripteurs.

LE BRUN.

LETTRE XLIV.

DE L'ABBÉ MANGENOT *.

15 mars 1761.

MON CHER VOISIN,

JE n'estime votre voisinage que parce qu'il nous met à portée, vous de corriger mes amusemens, moi d'admirer vos productions; aussi brûlé-je de vous voir, sitôt que j'ai quelque chose à vous communiquer. Voici une épigramme que l'indignation m'a suggérée contre le brutal Fréron, c'est à-dire, contre le proxénète de la Muse de Vadé.

Le dieu du goût, piqué contre un hebdomadaire,
Conduit par la famine au bosquet d'Hélicon,
Dit un jour à Momus : J'ai condamné Fréron
Pour avoir excusé les vers d'un polisson,
Et dénigré d'Aquin, Le Brun, même Voltaire.

J'ai l'honneur d'être, avec une parfaite considération, Votre, etc. L'ABBÉ MANGENOT.

* Poète aimable qui a laissé peu d'ouvrages. Sa pièce la plus connue est une Églogue qui commence par ce vers :

Au déclin d'un beau jour, une jeune bergère, etc.

LETTRE XLV.

A M. DE CHASSIRON,

Secrétaire de l'Académie de la Rochelle.

1763.

MONSIEUR,

Je peux donc jouir enfin du plaisir de répondre à votre dernière lettre. Elle fut rendue chez moi dans un moment de trouble causé par une rechute fort dangereuse, que madame Le Brun éprouva après une fièvre maligne, dont elle a pensé mourir. Je ne pus savoir autre chose de sa femme-de-chambre qui la reçut dans mon absence, et la jeta parmi d'autres papiers, sinon qu'elle avait cru voir le timbre de *la Rochelle*. Je n'entrerais pas, avec tout autre, dans ce léger détail, mais je craindrais trop qu'on me soupçonnât, je ne dis pas d'oubli, mais même de paresse, à l'égard d'une personne dont j'estime infiniment l'esprit et le cœur.

Ce que vous me marquez, Monsieur, de la trame sourde de la Société vis-à-vis de moi, ne m'étonne nullement; mais ce qui vous étonnera

peut-être, c'est que je la dois au service assez éclatant que j'ai rendu à la nièce du grand Corneille. Si vous connaissiez moins les hommes, vous seriez étonné de la foule d'ennemis que m'a faits dans le temps cet acte de bienfaisance. Il est vrai que la haine des sots et l'envie des méchans est presque un nouveau suffrage à ajouter à ceux des gens illustres et honnêtes que j'eus le bonheur de me concilier. C'est la Société * qui alors déchaîna contre moi son frère aboyeur (le misérable Fréron), qui s'en est trouvé assez mal depuis. Le pauvre diable est ici dans le discrédit le plus général, surtout depuis la chute des *bons Pères*. Pour moi, je n'en veux ni au père M. ni, etc.; car il est flatteur d'avoir pour ses ennemis ceux de sa patrie et de son roi.

Je suis très-sensible à la réception que l'on a faite aux deux morceaux que j'avais eu l'honneur de vous envoyer. J'aime Tibulle de prédilection, et j'avoue, qu'après Virgile, je ne connais aucun poète latin qui ait tourné un vers avec autant de naturel et de grâce. Si vous l'aimez autant que moi, je me ferai un plaisir de vous envoyer la traduction de sa deuxième élégie : *Adde merum vinoque novos compesce dolores.* C'est une de ses plus charmantes.

* On voit clairement ici que c'est de la société des Jésuites qu'il s'agit. (*Note de l'Éditeur.*)

J'ai relu avec un nouveau plaisir votre excellente dissertation sur la Comédie antique et moderne, dans le nouveau recueil dont l'Académie a bien voulu me faire présent. Je vous supplie de remercier tous ces messieurs de ma part, et de vouloir bien les assurer que je ne suis pas un de ceux qui s'intéressent le moins à la rapidité de ses progrès. Elle a plus d'un membre qui valent mieux certainement que MM. Trublet, Moncrif, etc. Je pense que vous ne connaissez rien de plus ennuyeux que les prétendus recueils de notre Académie de Paris. Permettez-moi de me réjouir avec vous de la désertion de ces messieurs, puisqu'ils pouvaient ralentir entre nous un commerce qui m'est aussi utile que flatteur. Les gens de goût sont si rares, que j'irais les chercher au bout du monde; c'est à ce titre que je vous prie d'être bien persuadé de la haute estime et de l'attachement respectueux avec lequel je suis,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE BRUN.

P. S. Je me charge de faire insérer par M. de La Place, quand il vous plaira, la lettre que vous

voulez bien m'adresser, en réponse au sentiment de M. Marmontel. Il n'a pas assez distingué le pathétique du larmoyant. Le premier convient à la comédie, mais le second en doit être exclu. Je vous invite fort à soutenir un sentiment qui est celui de tous les gens de goût, et qui certainement sera développé avec autant de politesse que d'esprit. J'attendais cette lettre avec le plus grand empressement, et je suis désolé qu'un malheureux hasard m'en ait privé si long-temps. Un journal intitulé *la Renommée littéraire*, a fait avec beaucoup de goût un relevé de la poétique de Marmontel, et je me rappelle qu'il est absolument de votre avis.

Je vous envoie deux odes que peut-être vous ne connaissez pas. Je vous prie de m'en dire votre sentiment avec la franchise de l'amitié. Celle aux Français était fort délicate à traiter. M. de Voltaire daigna, à ce sujet, m'honorer du beau nom de Tyrthée; mais je crois, entre nous, qu'en des circonstances si malheureuses, l'éloquence de Tyrthée eût produit peu d'effet. Pour la deuxième, le sujet en était fort aride. Qu'est-ce, pour la poésie, qu'une Paix qui n'est point précédée par des victoires? Il m'a fallu prendre une route nouvelle : vous en jugerez.

LETTRE XLVI.

A M. ***,

Auteur du Journal de ***.

Vous m'avez engagé, mon cher ami, à vous envoyer, pour vos feuilles du mois de janvier, quelque chose de saillant. Je ne puis, je crois, mieux faire, que de vous communiquer promptement mon épître intitulée *le Coup de pate, ou l'anti-Minette.* C'est une réponse très-juste et très-nécessaire à la très-injuste, très-odieuse et très-inutile attaque de M. Colardeau et de sa Minette. Ce M. Col*** a dit, à qui l'a voulu entendre, que c'était *une personne du Temple* qu'il avait désignée dans le commencement de son épître; car, ses amis même, ne savaient à quel propos il avait prodigué les injures les plus atroces, les mots de *naturel infâme*, de *complots*, de *cabales*, de *ligues*, de *langues envenimées*, de *pédans insipides*, de *sales rapsodies*, de *fiel*, de *noir venin*, d'*imbécile*, d'*impudent*, de *sucs impurs*, de *bile maudite*, de *basse effronterie*, de *poisons*; enfin de *crime*. *Quoi! votre humeur ose aller jusqu'au crime!*

Voilà, mon cher ami, tout ce que vous ignoriez; car je sais trop que vous eussiez châtié avec éclat et comme elle le méritait, la noire insolence de *Minette*. Vous vous doutiez encore moins que ce langage des Halles, ces gentillesses poissardes, fussent employées contre quelqu'un qui n'a jamais écrit contre ce même Col***; mais qui a dit ce que tout homme de goût a dû dire, que jamais *Jason* n'avait puni la *Crète*, que jamais il n'avait enlevé la toison en Crète, parce qu'elle n'était pas en Crète, mais bien à Colchos. Relever des bévues et des solécismes, ce n'est pas là certainement des crimes; sinon Boileau en a commis d'horribles envers Cotin et Pradon; car ces messieurs, ainsi que M. Colardeau, lui en donnaient souvent matière; et l'on sait que Pradon, le devancier de M. Colardeau, transporta aussi très-plaisamment une ville d'*Asie* en *Europe*. Il est vrai que ce Monsieur cria aussi au crime, à l'attentat, et fit plus d'un libelle pour mieux prouver que Boileau était coupable de ce que lui Pradon était un poète ignorant.

Malheureusement pour son successeur (M. Colardeau), je crois avoir fait son portrait en deux vers, lorsque j'ai dit que ce Monsieur

> Croit aux jaloux qu'il ne fit jamais naître,
> Crie aux méchans pour le plaisir de l'être.

Vous m'avouerez, mon cher ami, qu'il est très-

maladroit au sieur Colardeau d'être l'agresseur, d'avoir tort, et de l'avoir en vers odieusement plats; car, les injures et les noirceurs à part, vous ne trouvez aucun esprit, aucun sel; *non est in tam magno corpore mica salis*. Le devoir de tout homme de goût, c'est d'applaudir aux bons écrits, et de reprendre les mauvais. Le devoir d'un homme d'esprit qui a fait une bévue, reprise justement, c'est de la corriger avec une docilité reconnaissante. Quand on craint de sentir la *férule*, il faut ne plus faire des fautes d'*écolier*, et ne point donner de vers où les pieds ne sont pas, comme celui de *ses fou-ets vengeurs*, *etc.* Il faut ne pas transporter *la Crète dans Colchos*, ne pas prendre *Thésée* pour *Jason*, et ne pas faire rimer tran*quille* et fa*mille*. Vous conviendrez que jamais Despréaux n'eut à reprendre des bévues aussi lourdes, même dans les *Scuderi*. C'était des soleils au prix des nôtres.

Vous êtes à présent, mon cher ami, au fait de l'indigne procédé de Col***. Je vous dis que je sais, de science certaine, qu'il s'est vanté que c'était moi qu'il avait en vue; et que par les termes de sots et de cotterie, il avait entendu tout ce que j'ai d'amis vraiment littérateurs, M. de Belloy, M. de Mehegan, et vous, dont il connaît l'amitié pour moi.

Ma devise est : Je n'attaque jamais personne;

mais j'ai griffes et dents pour me bien défendre contre tout sot injuste qui viendra m'attaquer. J'aime la paix, mais j'adopte le *me remorsurum petis* de notre ami Horace. Encore ne faut-il pas se laisser manger bénignement la laine sur le dos par de petits insectes bien insolens. Je devais une vengeance au *goût*, à la *justice*, à *mes amis* et à *moi-même*.

Je vous embrasse, et suis tout à vous.

LE BRUN.

Vous pouvez communiquer ma lettre, et vous en servir même dans le journal, etc.

LETTRE XLVII.

A M. PALISSOT.

A Paris, ce 7 mars 1764.

S'il est vrai que l'armée de la sottise se prépare à faire le siége d'Argenteuil, il faudra bien, Monsieur, vous envoyer quelques grosses pièces d'artillerie, et nous irons nous-mêmes vous défendre sous les auspices d'Apollon. Raillerie à part, croyez-vous les sots si redoutables? que vous importent tous les vains bruits d'une populace d'auteurs qui se rendront, en se plaignant, encore plus ridicules : ce sont les derniers cris de l'hydre. J'étais à peu près sûr de n'avoir pas ri d'une sottise; et le succès de la Dunciade me le confirme. Tout ce que je connais de gens d'esprit et de goût me paraît penser comme moi. Le public, qui n'aime point à bâiller, ne peut que rire beaucoup de tout ceci; mais Fréron, par qui l'on bâille en France; mais Baculard, Dorat, Colardeau, etc. et l'imperceptible Blin, n'en riront pas d'aussi bon cœur. Et cela vous étonne!

Rassurez-vous, disait Racine à Boileau très-alarmé du tumulte qu'excitait sa Satire contre

les Femmes, vous avez attaqué un corps très-nombreux et *qui n'est que langues*, l'orage passera.

Votre préface est on ne peut pas plus ingénieuse. Il est impossible après l'avoir lue, de ne pas devenir, sous peine d'être ridicule, le partisan de la Dunciade. Je suis bien fâché de n'en avoir qu'une. On me l'arrache, et je la recommande sur le bon ton. Je prends un assez bon tour pour mettre le public dans notre parti. C'est de répandre que les véritables juges des ouvrages, ce ne sont pas les auteurs mêmes (j'entends les mauvais que vous avez si plaisamment bernés), mais cette partie du public composée de gens aimables dont l'âme sensible aime le vrai dans tous les genres, et qui, sans faire de livres, ont plus d'esprit et de goût que ceux qui en font *invitâ Minervâ.* Voilà ce que je me tue de dire, et vous ne sauriez croire combien cette insinuation adroite fait de prosélytes.

M. votre frère m'a fait l'honneur de me venir voir un moment à Paris. Il craignait, d'après les alarmes de Sivri, que l'ouvrage ne fût supprimé. Il faut bien qu'il n'en soit rien, puisque la Dunciade court dans toutes les mains. A dire vrai, c'était la seule chose qui fût à craindre, et non les criailleries de la sottise, toujours très-honorables pour quiconque les excite. J'ignore pourquoi je n'ai pas vu Sivri, que j'attendais avec

impatience le mardi soir pour lui parler de tout cela. Ce que vous avez mis sur lui est très-bien, et dans son véritable jour. En général, toutes vos notes sont ce qu'elles doivent être. Rien de plus adroit que celle qui regarde Voltaire. Soyez bien sûr qu'il ne sera pas contre vous; vous l'avez enchaîné par des louanges qui le rendraient absurde, s'il écrivait contre la Dunciade; mais ne soyez pas moins sûr qu'au fond du cœur il sera très-jaloux du succès du poëme, et très-piqué de ce que vous avez saisi un projet qui lui aura passé plus d'une fois par la tête.

Je le connais assez pour savoir qu'une lettre de ma part ne ferait pas sur lui l'effet que vous en attendez; elle réveillerait son envie, ou lui ferait soupçonner qu'on le craint, ce qui serait jouer le plus maladroit de tous les rôles. Restez-en, je vous en conjure, à l'ouvrage même, qui lui en impose, et à la lettre de politesse dont vous aurez sans doute accompagné votre envoi.

Bonsoir, mon cher Pope; il est minuit sonné. Dormez en paix; laissez aux Baculards le trouble et les douleurs.

LE BRUN.

LETTRE XLVIII.

A M. ***.

Je m'embarrasse fort peu, Monsieur, du petit blasphémateur *Harpus*, et je l'envoie poétiquement où Neptune envoya les fils boursoufflés d'Éole, quand il leur dit, *quos ego!*... Mythologie à part, l'auteur de Timoléon et du Mercure est un homme dont la haine ou l'amitié me sont à peu près indifférentes. C'est par une pitié honnête que j'ai autrefois pris sa défense, lorsque son ami Fréron, dont il fut le compère, à ce que m'a écrit Voltaire, le traînait dans la fange, et l'appelait poète Lilliputien et Bébé du Parnasse. Il faut qu'il ait oublié la lettre qu'il m'a écrite en remercîment, lettre où, par l'inconséquence la plus étrange, M. de La Harpe, en me remerciant de l'avoir vengé de Fréron, me faisait l'éloge de l'esprit, du cœur, et des procédés *généreux* du même Fréron, m'assurant même qu'il venait de *verser des larmes* en lisant une lettre de M. Fréron; et m'ajoutait qu'en dernier lieu, les extraits que M. Fréron venait de faire du roman de Rousseau, du Père de famille de Diderot, et des Contes

moraux de Marmontel, étaient pleins de goût et de *modération*. Vous saurez cependant, Monsieur, que c'était à la fin du même extrait des Contes moraux, qu'il y avait ce mot, bêtement injurieux, contre Marmontel : « M. M*** n'est bon qu'à faire de petits contes, à papillonner, *frétillonner* », allusion au commerce de M. M*** et de mademoiselle Clairon. Voilà donc ce que M. de La Harpe appelait du goût et de la modération. Mais, que diriez-vous si c'était La Harpe lui-même qui eût fait ces trois critiques qu'il vante, contre MM. Rousseau, Diderot et Marmontel? Voilà pourtant ce qu'on assure. Quel odieux détour! quel brigandage infâme! Et notez ceci, qui n'est pas moins étrange, c'est que dans le même instant que M. de La Harpe m'assurait que les actions de bienséance et de sensibilité de M. Fréron l'empêcheraient d'être jamais son ennemi, M. de Voltaire m'apprenait, par trois lettres consécutives, que M. de La Harpe était l'auteur du plus infâme libelle contre ce même Fréron *, libelle si odieux qu'on y trouve même cette phrase : Fréron a été l'*agent* et le *patient*. J'ai montré à beaucoup de gens, et à M. Clément en dernier lieu, le nom de La Harpe

* Il est intitulé, *Anecdotes sur Fréron, écrites par un homme de lettres à un magistrat qui voulait être instruit des mœurs de cet homme*. C'est un petit pamphlet de quinze pages d'impression. J'en possède un exemplaire avec le titre de *seconde*

en toutes lettres, de l'écriture même de M. de Voltaire *.

Je n'estime que l'honneur, le génie et la vertu; si la littérature en écartait, je l'aurais en horreur.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LE BRUN.

édition. On y lit, en effet, cette phrase, page 2 : « Je me » souviens d'avoir entendu dire à Fréron, au café de Viseux, » rue Mazarine, en présence de quatre ou cinq personnes, » après un dîner où il avait beaucoup bu, qu'étant Jésuite, il » avait été l'*agent* et le *patient*. Comme je ne veux dire que ce » que je sais bien certainement, je ne rapporterai pas tout ce » qu'on m'a raconté de ses friponneries, vols et sacriléges, » lorsqu'il portait l'habit de Jésuite. » On y trouve encore ceci : « Il revint à Paris, et *je sais* que pour vivre il s'était » associé avec des fripons au jeu; qu'ils avaient des dés pipés, » et qu'une nuit ils gagnèrent quarante louis au procureur » Laujon, dans la rue des Cordeliers; » et plusieurs autres gentillesses de cette espèce. (*Note de l'Éditeur.*)

* *Voyez* ci-dessus, lettre XIV, page 39.

LETTRE XLIX.

DE M. PALISSOT.

A Argenteuil, ce 6 janvier 1768.

Je vous envoie, mon cher Le Brun, votre Antiquité dévoilée, qui avait été très-mal brochée ainsi que la mienne. Il y avait beaucoup de transpositions. J'ai remis tout en ordre, en collationnant l'exemplaire; mais il y a quelques feuillets détachés, et il est bon que vous le sachiez, pour en prévenir votre relieur.

Vous pouvez garder les dissertations sur Élie et sur Énoch, et ce sera, mon cher ami, 3 liv. 10 s. que vous aurez à compte sur l'exemplaire de Cicéron que je vous demande. Si vous n'en trouvez pas un de Lambin, prenez un Henri Étienne: la petite différence du prix ne m'arrêtera pas. Si vous rencontriez, dans quelques-unes de vos savantes promenades, un *Corpus poetarum latinorum*, qui fût bien conditionné, je vous prierais aussi de m'en faire l'emplette.

Sivri m'a fait dire par sa femme que, si j'allais à Paris, je ne manquasse pas d'aller vous voir, parce que vous aviez quelque chose d'intéressant

à me communiquer. Je serais assurément bien tenté d'aller à Paris, quand je ne devrais passer que deux heures au Temple; mais la rigueur de la saison et quelques affaires, me retiendront à la campagne peut-être pendant tout le mois; ainsi, mon cher Le Brun, je vous prie de m'écrire ce que vous vous proposiez de me dire, et de ne pas faire languir ma curiosité, surtout si c'est quelque chose qui vous intéresse.

Bien des respects à madame Le Brun. Je n'ai point de vœu à faire, ni pour elle, ni pour vous: je n'en ferais qu'un seul pour moi; ce serait de vous voir souvent l'un et l'autre. J'espère que quelque bonne fortune pourra nous rapprocher, comme je le desire. Ne m'oubliez pas auprès de l'aimable Comte; et en attendant que j'aie l'honneur d'aller faire ma cour à madame la Comtesse, je vous prie de l'entretenir dans les sentimens favorables que vous lui avez enfin inspirés pour moi. Nous vous embrassons tous de tout notre cœur.

PALISSOT.

LETTRE L.

A M. PALISSOT.

Ce mardi soir, janvier 1768.

Grand merci, mon cher Palissot, de l'Antiquité dévoilée que vous me faites le plaisir de m'envoyer. Le commissionnaire qui me l'apporte me trouve au coin du feu, affublé d'un rhume épouvantable. Madame Le Brun, qui est bien sensible à votre souvenir, est au même instant retenue dans son lit pour la même cause : elle crache même un peu de sang. Vous voyez que voilà un jour de l'an un peu en déroute. Je n'oublierai pas votre Cicéron, de Lambin ou d'Étienne. Sans doute j'avais mille choses à vous dire ; mais que j'aime mieux confier à votre oreille qu'au papier. Hier, j'ai dîné et soupé avec madame de Brancas; nous sommes restés seuls l'après-dîner. Je lui ai beaucoup parlé de vous; et je puis vous assurer qu'elle attend, avec l'impatience la plus flatteuse, le plaisir de vous voir. Vous dire que je suis brouillé avec la maison Turpin par un quiproquo risible, ce n'est peut-être pas vous étonner infiniment. Que ce petit mystère soit entre nous. Je

vous ai annoncé que j'aurais bien des choses à vous détailler à ce sujet. Tout cela est pour notre entrevue à Paris. Madame de Brancas est d'un caractère charmant, et bien au-dessus de toutes ces petites misères.

Adieu, mon cher Palissot, je vous attends avec impatience, et vous embrasse de tout mon cœur.

LE BRUN.

LETTRE LI.

DU MÊME.

A Paris, ce 24 janvier 1768.

Sans doute, mon cher Palissot, le radotage a ses agrémens, surtout quand on en use avec une radoteuse charmante; et voilà le bonheur dont vous jouissez. J'irai donc radoter avec vous, et je ne croirai pas m'éloigner de la Nature, en m'approchant d'Argenteuil. J'ai cru d'abord qu'il me serait impossible de partager les plaisirs de votre agréable carnaval. Vous savez qu'on est fort distrait dans ce temps de frivolité; cependant, le desir de vous voir, de jouer le rôle de Valère, qui est divin pour le sentiment, et celui de l'Antiquaire, qui est d'une excellente plaisanterie, tout cela était bien capable de me faire accepter la proposition de ces demoiselles, dont je suis le très-humble serviteur. Le comte de Brancas, à qui j'ai lu votre lettre, m'a déterminé. Il a la plus grande envie de me voir jouer : il m'a proposé de me mener et de me ramener. Il est pour vous de la plus belle amitié du monde. La comtesse vous desire toujours avec le plus grand

empressement. Je serai toujours sûr de réussir quand je serai votre conciliateur auprès de l'esprit, des grâces et du sentiment; mais je suis de glace pour tout ce qui n'est point cela. Vous m'entendez à demi-mot.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse, et suis tout à vous.

LE BRUN.

Mes hommages à madame Fauconnier, à la charmante mère Bobi, et à ces demoiselles, s'il vous plaît. Madame Le Brun se porte un peu mieux; elle est bien sensible à votre souvenir.

LETTRE LII.

A MADAME ***.

Ce dimanche, à l'Ile-Adam.

Avouez-le, Madame, mon indolence épistolaire est trop connue, trop accréditée depuis qu'elle court le monde, pour que j'aie besoin d'appuyer ses droits. Voudriez-vous troubler une possession si voluptueuse? Riez tant qu'il vous plaira, il me serait plus facile que vous ne pensez de justifier ma paresse, surtout à vos yeux. Si je voulais faire votre éloge, belle dame, je vous en apprendrais le motif. Je vous dirais que c'est un amour-propre assez bien entendu, que je déguise sous ce nom. Il faut écrire comme madame de Bernardoni, ou jeter ses lettres au feu; c'est le parti que je prends. Je doute que cette poste vous remette les miennes. Badinage à part, je vous crois trop juste, Madame, pour ne point séparer les torts de l'esprit et ceux du cœur; vous ne confondez point, sans doute, mon silence avec l'oubli.

Que de l'Antiquité le fabuleux grimoire
Nous vante un fleuve dont les eaux

Dépouillaient les mortels même de leur mémoire,
Seul bien qui les suivît au-delà des tombeaux ;
Grâce à vous, je ne saurais croire
A ce rêve des vieux cerveaux.
De la Grèce qui le fit naître
Ce conte nous est parvenu ;
Mais le fleuve d'Oubli n'eût point été connu,
Si la Grèce eût pu vous connaître.

Quoi ! des vers ! une lettre en forme ! je ne me connais plus. Je croirai désormais aux miracles, et surtout aux vôtres. Si le cœur s'écrivait, et que mon amitié ne fût qu'à votre adresse, croyez, Madame, que tous les instans de ma vie seraient consacrés à vous écrire. Mais le commerce de l'esprit est si rarement celui du cœur ! j'ai toujours remarqué qu'il entre quelque faste dans la lettre la plus simple, et que la naïveté du sentiment s'évapore à travers les phrases et le style. Vous savez que celui du cœur est si concis, qu'il est tout dans ce mot, je vous aime. Je ne vois pas que les amans et les amis ayent rien trouvé de plus expressif, depuis qu'ils écrivent et qu'ils parlent.

Eh bien ! ne me voilà-t-il pas encore devenu, sans m'en apercevoir, l'apologiste de ma chère paresse ! Je vous l'abandonne pour la dernière fois.

Les vers que vous avez bien voulu me transcrire

ne sont que spirituels. Le morceau qui regarde l'histoire et les croisades est plus que médiocre. M. de Senac a dix-neuf ans pour excuse, si c'en est une. Le père peut être un Esculape; mais je doute que le fils descende d'Apollon en droite ligne. Vos éloges me raillent assez agréablement. Je sais ce que j'en dois croire; et je m'en vengerais bien si je vous connaissais quelqu'endroit faible. Je suis entièrement de votre avis sur la lettre de M. de Voltaire; elle est délicate, ingénieuse, et me l'eût paru davantage, si vous ne l'eussiez point accompagnée de la vôtre. Voilà, belle dame, une de ces petites malices que je ne vous passerais pas si j'étais Voltaire. Je ne suis que votre ami; c'est un titre que j'ambitionne mille fois plus, et que je ne perdrai jamais si vous l'accordez aux sentimens d'estime, de vénération et de respect avec lesquels je me ferai gloire d'être, au moins un ou deux siècles,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE BRUN.

Je baise les pieds à mademoiselle de Chauv***, puisqu'on a perdu la mode de baiser les mains.

Si la nouvelle que j'introduis vient à se passer, je.... Quoi que vous disiez de ma part à M. de B***, j'en penserai encore davantage; voilà le seul cas où je défie votre éloquence. Mille complimens à tout votre univers.

LETTRE LIII.

A LA MÊME.

Songe, vision, ou ce que l'on voudra.

Le croiriez-vous, Madame? à peine loin d'un lieu que peuplent les Grâces, j'arrivais dans mon asile, hélas ! trop désert; un murmure plus doux que celui de l'onde et du zéphir vint frapper mon oreille, et m'attira vers le trône de Morphée. Jugez quelle fut ma surprise, d'apercevoir sur mon lit une colombe aux yeux doux et brillans, au bec de rose, aux ailes argentées, pareille à celle qu'a peinte la rivale de Sapho !

Divine colombe ! m'écriai-je (car tu ne peux appartenir qu'aux Dieux), d'où viens-tu ? que veux-tu? comment, du sein de Vénus, daignes-tu venir te reposer sur le lit d'un simple mortel? Je viens, me dit-elle, des rives d'Amathonte; et je veux te dérober, s'il est possible, à la vengeance des Grâces, en te prévenant de leur colère. C'est avec la plus vive indignation qu'elles ont entendu ce vers fatal qui t'est échappé :

Deux fois l'Amour y compte les trois Grâces *.

* Vers de la pièce intitulée *les six Grâces*, insérée parmi les

Et ce n'était pas nous! ajoutaient-elles avec un sourire amer. Crois-moi; apaise au plutôt leur courroux. Hélas! je connais trop cette famille adorable et colère. Nymphe autrefois, n'ai-je pas été moi-même la victime d'une vengeance de l'Amour? Vénus, que je servais, Vénus, même, n'a pu m'en préserver. Quoi! tu serais cette fidèle et malheureuse Péristère! Oui, c'est moi, répondit-elle avec un profond soupir; oui, c'est à moi que Vénus dut la gloire de triompher de l'amour. Il avait gagé trois plumes de ses ailes contre une boucle des cheveux de Vénus, qu'il aurait cueilli plus de fleurs que sa mère, avant qu'une seule fille du Temps, une heure fugitive, eût achevé sa course. L'Amour, aussi rapide qu'elle, effleurait l'émail des prairies. Qu'il a d'attrait et de puissance! Les fleurs s'empressaient de naître pour lui plaire; les fleurs semblaient voler au-devant de ses mains. Déjà il se croyait sûr de la victoire. Je tremblai pour ma Déesse. En secret, j'aidai Vénus. L'Amour perdit, et détacha en soupirant trois plumes de ses ailes. Depuis, ayant su ma ruse, le cruel me changea en colombe. Ne crois pas ses sœurs moins vives, ni moins terribles dans leurs vengeances.

poésies diverses, tome 3, page 403. On voit que cette lettre fut écrite à l'occasion de la même pièce. (*Note de l'Éditeur.*)

Ah! m'écriai-je, que ne te dois-je pas, bienfaisante Colombe! Puisse l'Amour ne plus trouver de roses pour sa couronne! Puisse-t-il voir expirer les cygnes qui traînent son char! Puisse Vénus ne donner qu'à toi ses baisers les plus tendres, et te nourrir toujours de sa plus douce ambroisie! mais daigne satisfaire ma curiosité. Rien de ce que perd l'Amour, rien de ce que gagne Vénus, ne peut être indifférent. Que sont devenues ces trois plumes fameuses? Personne, dit Péristère, ne le sait mieux que moi. Toutes trois, fidèles à leur origine, n'ont pu servir qu'à tracer l'Amour. Vénus me commanda de porter la première à l'amoureuse Sapho. Elle en écrivit ces Odes brûlantes qui enflâmaient le cœur des jeunes Lesbiennes. Elle embrasa des feux de l'Amour et Mytilène, et la Grèce et l'Univers. La sensible Deshoulière eut la seconde. Moins vive, et plus bergère que poète, elle écrivit plus à ses moutons qu'à ses amans. Elle peignit avec mollesse cette douce mélancolie, jouissance d'une âme calme et tendre. Enfin, par l'ordre de Vénus même, je portai, il y a quelque temps, la troisième à une jeune mortelle aussi aimable, aussi spirituelle que modeste. Elle a cette plume et s'efforce d'en douter. Avec quelle grâce elle a déjà tracé les vœux ardens de Lycoris, implorant du Destin un fils, semblable à son cher Hylas; et les ten-

dres regrets de Cloé pour un Alexis trop infidèle! Le plus doux sentiment anime ses écrits. La plus riante imagination les colore. Son âme brille et parle dans ses yeux; mais le timide silence glace ses lèvres. Sensible, délicate, ingénue, qui saura la connaître, ne l'oubliera jamais! *** est son nom parmi les mortels; mais le Parnasse et les Dieux la nomment Amynte. Tous la connaissent; elle seule s'ignore.

Oui, Muse et Grâce tour à tour,
Amynte est faite pour la Gloire;
Amynte est faite pour l'Amour;
Mais il lui manque de le croire.

Rends-la, s'il t'est possible, crédule à ce qu'elle vaut. Elle seule peut te sauver du courroux des Grâces. Les Dieux ne refusent rien à sa lyre. Elle est bienfaisante; implore son secours. Supplie-la d'adresser, en ta faveur, un hymne aux Grâces irritées. Cet hymne deviendra célèbre : il sera doux, pour son âme sensible, d'obtenir ton pardon; et je crois qu'il t'en deviendra plus cher. A ces mots, qu'elle murmurait d'un ton plus tendre, l'aimable Colombe me jeta un doux regard, déploya ses ailes parfumées; et, plus légère que les Zéphyrs, s'envola vers Amathonte. Une odeur céleste embaumait mon asile; une partie de son discours resta dans ma mémoire, et l'autre dans

mon cœur; et le souvenir d'Amynte put seul me consoler du départ de la Colombe.

Que ne vous devrai-je pas, Madame, si vous voulez bien me faire connaître d'Amynte, et me réconcilier avec les Grâces par son entremise. Quoi qu'il arrive, je ne me croirai jamais entièrement brouillé avec elles, tant que je ne le serai pas avec vous.

C'est avec ces sentimens que je suis, en attendant la réponse d'Amynte ou la vôtre,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE BRUN.

LETTRE LIV.

A M. DE LA PLACE.

Monsieur,

Je viens d'apprendre, à l'instant même, une anecdote littéraire très-plaisante. Partisan de Boileau comme vous l'êtes, malgré l'honneur et les lauriers qu'on gagne à décrier ce grand homme, cette anecdote ne peut qu'intéresser votre Journal, dont le public avoue la justice et l'impartialité.

Quand Boileau donna sa neuvième Satire, ce chef-d'œuvre de goût et d'ironie, où Cotin est si justement et si plaisamment berné, témoin ces vers :

> Et qui saurait, sans moi, que *Cotin* a prêché?
> La satire ne sert qu'à rendre un *fat* illustre.....
> *Cotin* à ses sermons traînant toute la terre,
> Fend des flots d'auditeurs pour aller à sa chaire.....
> Avant lui, Juvénal avait dit en latin
> Qu'on est assis à l'aise aux sermons de *Cotin*.....
> Soit qu'enfin votre livre aille au gré de vos vœux

Faire siffler *Cotin* chez nos derniers neveux.....
Mais pour *Cotin* et moi, qui rimons au hasard.....
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
Fit justice, en son temps, des *Cotins* d'Italie.....
Qui méprise *Cotin* n'estime point son roi,
Et n'a, selon *Cotin*, ni dieu, ni foi, ni loi.

Ce Cotin jeta les hauts-cris, souleva toutes les fanges de la basse littérature, intéressa pour lui un certain nombre de plats auteurs, aussi délaissés que lui, et protesta hautement qu'Apollon se trouvait offensé dans la personne de M. *Cotin*. Comme le pâtissier *Mignot*, jadis distributeur à la mode de ses petits ouvrages, était mort, et que cet accident lui avait intercepté une des routes de sa réputation, il s'avisa, pour mieux prouver que la Satire de Boileau était un libelle, d'écrire lui-même un petit libelle en forme de billet circulaire; et, au lieu de le distribuer en enveloppes de pâtisserie, il l'inséra, avec non moins de malice et de gloire, dans le Mercure galant, qui, dès-lors, était un livre très-fameux.

C'est là, c'est dans ce billet si ridicule, qu'il soutenait avec beaucoup de grâce, qu'à moins d'être calomniateur et libelliste, on ne pouvait, en conscience, trouver ses vers *méchans* et *détestables;* et cependant, tourmenté lui-même des reproches de sa conscience, il les trouva tels apparemment, puisqu'il s'avisa (l'adresse est

inouie) de nier *publiquement* trois volumes de ses vers, que lui-même avait donnés très-*incognito* sous son nom, avec une belle épître, signée *Cotin*.

Ah! Monsieur! trois volumes de plats vers reniés! quel sacrifice au Dieu du Goût! mais qu'il dut coûter à M. Cotin; et que c'était jouer à Despréaux un tour cruel et sanglant!

Ce qu'il y a de très-singulier, c'est qu'on m'apprend que monsieur *D'arnaud de Baculard* vient de tenir vis-à-vis de moi la même conduite que M. Cotin, son devancier, a tenue vis-à-vis de Boileau. Certainement ce rapport me fait beaucoup d'honneur; mais permettez-moi d'avouer ici, avec toute l'humilité possible, que je suis autant au-dessous de Boileau, que M. Baculard est lui-même au-dessous de M. Cotin.

En effet, ce dernier a fait de méchans vers; mais non pas les lamentables jérémiades; mais non pas un poëme épique dans le goût des Jérémiades. Il n'eût pas donné une préface à Quinte-Curce : il savait, dit-on, par cœur, Homère et Platon; et l'on doit lui savoir gré de ce madrigal, le plus délicat, peut-être, et le plus Catullien que nous ayons dans la poésie française.

Iris s'est rendue à ma foi;
Qu'eût-elle fait pour sa défense?

Nous n'étions que nous trois, elle, l'Amour et moi;
Et l'Amour fut d'intelligence.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE BRUN.

LETTRE LV.

A DE BELLOY.

1765.

J'ai reçu, Monsieur, le don de votre ouvrage avec d'autant plus de plaisir, que je le regarde comme un gage d'amitié. Mon cœur me répondait du vôtre. Je ne vous ai point fait l'injure de vous croire moins généreux que moi. Ne parlons plus d'erreurs qui ne furent point les nôtres.

Tout homme y peut tomber sans devenir coupable ;
Il l'est, si sa fierté refuse d'en sortir.

Laissez frémir l'envie ; pour moi je ne connais que celle d'applaudir à une gloire qui m'est chère. Je vous félicite bien sincèrement et des bontés du roi, et de la reconnaissance honorable de la ville de Calais, et des applaudissemens du public. J'ai lu et relu avec avidité le Siége de Calais. On ne pouvait manier avec plus d'adresse un sujet fort beau, sans doute, mais extrêmement difficile. Le drame marche et se développe avec simplicité, avec noblesse, avec chaleur. J'y trouve beaucoup de vérité ou de vraisemblance dans les

caractères, beaucoup de pathétique dans l'action, des momens bien saisis, des situations neuves, de grandes attitudes, des tableaux frappans, des scènes déchirantes, et surtout des sentimens admirables. Socrate faisait accoucher les esprits; vous avez su, pour ainsi dire, faire accoucher le cœur de toute une nation; vous l'avez rendue à l'honneur, qu'elle adore. Voilà le vrai mérite de votre tragédie; mais elle n'a pas d'aussi belles vignettes que le Régulus, de M. D***.

Selon moi, l'invention du rôle d'Aliénor est un coup de génie, et vous avez dû vous débarrasser, dès le premier acte du comte de Vienne, dont la présence eût obscurci les véritables héros de votre pièce. Le caractère du comte d'Harcourt est vraiment tragique; il a ce flux et ce reflux de passions, si nécessaire au théâtre.

Parmi des vers fort brillans, il en est un qui l'est moins, et dont je serais jaloux, si l'amitié permettait de l'être; c'est celui-ci :

Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel !

imitation la plus heureuse de ce beau vers de Virgile :

Non ignara mali, miseris *succurrere disco.*

Je trouve même que le vôtre a quelque chose

d'un sentiment plus délicat. Vous avez aussi rendu, dans un autre sens, le fameux

Si non errasset, fecerat illa minus.

Il eût été moins grand s'il eût vécu sans crime.

Que j'aime ces quatre vers!

Malheur aux nations qui, cédant à l'orage,
Laissent par les revers avilir leur courage;
N'osent braver le sort qui vient les opprimer,
Et, pour dernier affront, cessent de s'estimer!

Cela est bien exprimé, parce que cela est bien senti; le cœur est la source des beaux vers. Je vous renverrais, Monsieur, votre pièce en détail, si je vous marquais ici tout ce qui m'a fait plaisir. Vous pouvez dire, comme Saint-Pierre lui-même, en changeant peu de chose.

J'ai desiré, pour prix de mon *ouvrage*,
Le bien de mon pays, sa gloire et son suffrage.

Et vous l'avez obtenu. Ne doutez pas cependant que vos meilleurs vers, et ce qu'on appelle expressions hardies et généreuses, ne soient la pâture de quelques plats rimeurs, des critiques froids et pointilleux, et des misérables parodistes. *Facile est verbum ardens reprehendere.*

Permettrez-vous maintenant à l'amitié de vous offrir quelques doutes fort légers? Ne vous est-il

resté aucun scrupule sur ces expressions : et nos rangs *écrasés par ses feux, etc.*; nos soins *retiennent sa chaleur*. *Chaleur*, sans épithète, et surtout unie avec *retienne*, a-t-il un sens assez noble, assez déterminé ?

Et du brave Mauni *repoussant les bannières* ;

Ce dernier mot, quoique nécessaire à la rime, ne serait-il pas un peu faible dans cette circonstance. Dirait-on bien, *repousser des drapeaux* pour *repousser des assauts ?* Voici deux autres vers dont la tournure me fait quelque peine :

Ce choix fait, vers son roi, tout Calais se rendra,
Sans regretter les murs qu'un jour il reverra.

Il y a peut-être un peu de louche dans celui-ci :

Un regard sur moi-même obscurcit ma raison.

Quelle admirable scène, que celle où Harcourt veut souffrir au supplice pour le jeune Aurèle ! c'est là qu'il lui dit :

Allez, et renonçant à des *vertus stériles, etc.*

Cela est dit devant Saint-Pierre. Comment seraient-elles *stériles* dans le fils, puisqu'elles ne le sont pas dans le père ? Et peut-on dire que les vertus d'un de ces six bourgeois, victimes de la

patrie, soient stériles en aucun sens ? Peut-être me trompé-je? Je sens bien qu'Harcourt doit dire quelque chose d'approchant; mais peut-être de moins marqué.

Vous avez dû peindre l'invention de l'artillerie, puisqu'elle est du siècle de vos héros; mais je ne sais pas, si en faisant ces deux vers, qui au reste sont très-bons,

> Monument infernal d'un *siècle d'ignorance*,
> Où l'art de se détruire est la seule science.

je ne sais pas, dis-je, si cette réflexion sur ce *siècle d'ignorance*, excellente dans la bouche de tout philosophe qui lui est postérieur, est aussi convenable dans celle de Saint-Pierre. Il ne devait pas se douter que les Français auraient un jour des siècles plus savans.

Il est bien difficile que le héros ne parle pas quelquefois comme l'auteur. Ce sont de petites méprises, dont aucun de nos grands hommes n'est peut-être exempt.

Votre épître dédicatoire est noble, et votre préface aussi bien écrite que bien raisonnée. Vous y développez une chose dont nous nous étions entretenus quelquefois; c'est l'incroyable et ridicule ignorance de la plupart de nos poètes sur l'histoire de leur pays, et des nations modernes. J'adore les anciens; mais j'ai toujours cru que

nous devions moins emprunter d'eux les sujets mêmes, que la manière de les traiter. Je vous encourage fort à donner vos observations sur la poésie dramatique. Je me réserve à vous parler plus au long, la première fois que j'aurai le plaisir de vous voir, sur le genre de tragédies qui excitent l'admiration, genre de Corneille dans quelques pièces, et que vous paraissez mettre au premier rang. Je vous communiquerai à ce sujet et mes faibles réflexions, et un passage de Boileau, qui peut-être vous sera échappé, et où il combat formellement ce même genre. Vous êtes fait pour être à peu près du sentiment de ce grand homme, qui, lui-même, n'en avait pas d'autre sur l'art dramatique, que Racine son illustre ami. Vous pensez bien que, si je vous estimais moins, je vous parlerais avec moins de franchise. Vous savez, comme moi, que le malheur des princes, des belles et des grands poètes, c'est de n'avoir que des adulateurs ou des envieux. . . . . . .

Madame Le Brun vous a regretté, et vous reverra avec le plaisir qu'on sent à revoir un tendre ami revenu d'un long voyage. . . . .

Le Ciel fit pour s'aimer les cœurs qui se ressemblent.

Je vous embrasse, et vous prie de me croire, avec tous les sentimens de notre ancienne amitié,

Votre, etc. LE BRUN.

LETTRE LVI.

A M. PALISSOT.

Je crois, mon cher Palissot, que vous ne serez point fâché d'avoir certaine épître sur les Bouffons. Le pauvre M. Gôort, qui est, au reste, un excellent paillasse de société, me l'a inspirée pour la vengeance du goût et de la fine plaisanterie. Frapper les sots, c'est venger le bon sens. Ce ridicule du bon ton devenait trop à la mode. Il y a dans Paris une vingtaine de bouffons banals très-connus, qui, à l'aide du jargon de la démence, font les délices de nos aimables fous.

Notre siècle est fertile en sots admirateurs;
Il en est chez le *Duc*, il en est chez le *Prince*.

Moi, qui ne suis ni prince ni duc, je vous jure que j'aime mieux le ton et les saillies des La Fare et des Chaulieu, que celles de Bruscambille et de Gôort. J'abhorre toutes les plaisanteries qui surprennent le rire, et vous laissent humilié d'avoir ri. Je sais bon gré à l'inflexible Boileau d'avoir dit :

En vain par sa grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire et divertit nos yeux.

Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre ;
Prenez-le tête-à-tête, ôtez-lui son théâtre,
Ce n'est plus qu'un cœur vil, un coquin ténébreux ;
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.

Rien de plus énergique. J'ai cru devoir m'armer de traits moins sanglans : je n'ai choisi dans le carquois de Momus que des flèches légères.

Le comte de Brancas est enchanté de l'Épître ; il la croit nécessaire contre la tourbe de nos trivelins de princes, tels que les, etc. etc. etc. Le comte de B*** enrage, et dit que des vers ne concluent rien. La bombe a fait un peu de ravage dans les rangs de ces messieurs. Cette satire (car c'en est une) a pris on ne peut pas mieux ; et j'en suis, je vous l'avouerai, on ne peut pas plus surpris, vu le ton du jour et l'imbécillité régnante. A qui Horace pourrait-il dire à présent :

At nostri proavi plautinos et numeros et
Laudavere sales : nimirum patienter *utrumque*,
Ne dicam stulte, *mirati, si modo ego et vos*
Scimus inurbanum lepido *seponere dicto*.

Adieu, mon cher Monsieur ; je vous embrasse de tout mon cœur. Propagez l'Épître autant que vous le pourrez ; ce sont des plaisanteries que j'ai travaillées légèrement, mais sévèrement. La pièce est fondée sur le plus vrai et le plus joli vers de Catulle.

LE BRUN.

P. S. Vous savez, ou vous ne savez pas, que ce même Gôort a eu jadis un assez gros intérêt dans les fourrages, pour avoir fait assez bien le bouffon étant à l'armée. Vous l'apprendrez par cette épigramme-ci :

Gôort, ce fin balourd, ce célèbre bouffon,
A jadis dans nos camps joué son personnage;
Il en fut bien payé; car il avait, dit-on,
***Part entière* dans le fourrage.**

Mes hommages et mes respects à vos dames.

LE BRUN.

LETTRE LVII.

DE M. PALISSOT.

Vous êtes le premier homme du monde pour les revanches, mon cher Le Brun; votre Épître est charmante. Molière vous envierait ces deux vers qui sont du genre de la bonne comédie :

> Je plains le malheureux qui s'est mis dans la tête
> De plaire aux gens d'esprit à force d'être bête.

Les Grâces vous ont dicté ceux où vous dites qu'elles et d'Egmont *n'ont pas besoin de fard;* et lorsque vous décrivez les soupers charmans des La Fare et des Chaulieu, on jurerait que vous avez été un des convives. Vous avez fixé invariablement les lois de la bonne plaisanterie, en disant :

> L'adresse est de choisir le trait qu'on doit lancer;
> Qu'il effleure en volant et pique sans blesser.

Je ne suis pas tout-à-fait si content des quatre vers qui suivent *. Pardon si je vous dis ce que

* M. Le Brun changea non-seulement ces quatre vers; mais il enrichit cette épître d'une foule de traits nouveaux, qui en ont fait un de ses meilleurs ouvrages. (*Note de M. Palissot.*)

je pense avec cette franchise. Votre pièce est trop agréable pour y laisser des négligences, et je vous aime trop pour vous les dissimuler.

. . . .

Sur soixante-dix vers, en voilà, comme vous voyez, cinq ou six que je vous condamnerais à remettre sur le métier, et votre Épître serait sans tache. L'épigramme que vous y joignez m'a paru très-plaisante, et je ne saurais trop vous féliciter de la bataille que vous avez perdue, puisqu'elle a donné lieu à une revanche d'éternelle mémoire. Les triomphes des mauvais plaisans ne durent qu'un jour : les vôtres sont pour l'immortalité. Mais, permettez-moi de vous dire que, si vous eussiez voulu, vous n'eussiez pas moins fait votre charmante Épître, et nous aurions eu plus de plaisir chez M. le comte de B***. Je vous avais averti de bonne foi de la trame que je croyais ourdie contre nous deux. Vous étiez du secret, monsieur le fripon; vous saviez (et vous m'en aviez fait un mystère) que le piége n'était tendu que pour moi, et c'est sur vous que ce perfide appareil est retombé : convenez que vous le méritiez bien. Comparez votre conduite à la mienne, mon cher Le Brun, et voyez qui de nous deux s'est le plus respecté. Était-ce donc à nous de servir de jouets à la frivolité d'un Grand, qui se serait cru, de la meilleure foi du monde, très-

supérieur à nous, par le succès de sa mauvaise plaisanterie? Si vous aviez eu la même délicatesse que moi, vous auriez vu tous ces persiffleurs bien décontenancés. De sacrificateurs ils seraient devenus victimes; nous aurions ri, et, qui plus est, nous les aurions forcés de rire eux-mêmes, quoique immolés et battus.

Croyez-moi, mon ami, ce n'est qu'en se prêtant un appui mutuel que les gens de lettres peuvent et doivent donner le ton chez les gens du monde. Rien de plus aisé que de nous battre quand on a l'adresse de nous diviser. Ne soyons jamais complices de l'ascendant que prendraient sur nous ces prétendus élégans qui ne doivent qu'à nous de n'être plus des barbares, et qui, sans nous, retomberaient bientôt dans leur barbarie.

Adieu, mon cher Le Brun. Je vous sais beaucoup de gré de l'éloge que vous avez fait de notre aimable Comtesse. Il faut qu'elle règne par le sentiment et par les grâces, et qu'elle aime les vrais gens de lettres, qui non-seulement sont toujours reconnaissans, mais qui sont les seuls que la reconnaissance immortalise. Je crains quelquefois pour elle la contagion de l'exemple; je crois que ce serait une des plus grandes pertes que pussent faire le bon goût et la belle nature. Je voudrais qu'elle et madame d'Egmont, que vous

chantez si bien, voulussent se mettre à la tête du parti que nous pourrions opposer à ces pédans de philosophie dont le règne a trop duré. Je voudrais que la nation leur fût redevable du retour de l'imagination et des grâces, sans lesquelles il n'y a point de salut en littérature. Si cette révolution tarde encore, si le sceptre que la vieille Geoffr.. a eu l'adresse d'usurper dans son bureau d'esprit, ne se change pas bien vite en marotte, enfin si on ne livre pas au ridicule le plus complet tous nos charlatans enorgueillis des suffrages du nord, je crois, mon ami, que c'en est fait de notre gloire, et qu'il ne nous restera plus qu'à pleurer comme Jérémie, et non pas comme Darnaud, sur les ruines de Jérusalem. Je vous embrasse.

PALISSOT.

LETTRE LVIII.

A M. PALISSOT.

Ce 27 septembre 1768.

J'ai fait votre cour, mon cher Palissot, aux deux comtesses, à qui j'ai lu l'endroit de votre lettre qui les regarde, et qui sont on ne peut pas plus sensibles à votre souvenir. Les deux comtes ne sont pas moins enchantés que moi de tous les embellissemens que vous comptez faire à votre poëme. Nous croyons avec vous que rien n'était plus nécessaire qu'un catalogue raisonné qui motivera, soit en bien, soit en mal, ce que vous n'aurez fait que dire rapidement dans vos vers. Vous vous rappelez combien Darnaud fut généralement honni dès que j'eus rassemblé trois petites pages de ses vers, présentés dans leur vrai jour, c'est-à-dire, dans le jour du ridicule; car vous savez que l'épître que j'ai nommée *au cul de Manon*, avait même des admirateurs. Les vers de ces messieurs, que vous détacherez avec adresse et justice, deviendront proverbes en ridicule, ainsi que

Ce cul divin, ce cul vainqueur,
Il a des autels dans mon cœur.

Le Robbé vous fournira des choses incroyables; demandez à Castillon son poëme en quatre chants, intitulé *mon Odyssée;* c'est là qu'il transforme son derrière *en mappemonde basanée;* c'est là que *ses genoux dans leur charnière lui semblaient être enchilosés;* c'est là qu'il dit encore :

Le bon père a mangé ma porte.

De manière que je me fis répéter trois fois cet admirable vers, croyant en effet que le bon père avait mangé sa porte. Presque tous les vers sont durs, barroques, disloqués, hideusement plats, et offrent des amphibologies pareilles. Vous ne choisirez pas sans doute avec moins d'art des exemples de la prose guindée ou précieuse de ces messieurs. Je me ressouviens d'avoir vu des néologismes impertinens, même dans les prétendus jolis contes de Marus. Que sera-ce des Sedaine, des, etc. ? Vous auriez bien dû, mon cher Monsieur, nous envoyer votre morceau sur les poésies-estampes, avec les vers sur la Geoffr.. Le comte Turpin m'a chargé de vous dire, avec une franchise un peu gauloise, que vous étiez la plus grande..... devinez, de ne vous pas être imaginé de venir ici passer quelques jours. On m'y retient jusqu'au 12 octobre. Nous avons été dîner plusieurs fois chez M. de Trudaine, qui est notre voisin, et qui méritait, par son caractère vrai,

noble et patriotique, d'être ministre sous Henri IV. On m'y a forcé de lire mon chant du Génie, et plusieurs morceaux du poëme sur la Nature, qui ont eu le plus grand succès, en dépit des petits vers mièvres et délicieux dont on surcharge les sophas jonquilles. Il y avait deux ministres de sa majesté, et j'ai osé lire le morceau sur la Liberté. Je me suis aperçu, mon cher ami, que la nature était encore au fond des cœurs, quelque soin qu'on prenne pour l'étouffer à jamais. Il est dans mes projets et dans mon cœur d'aller passer quelques jours à Argenteuil dans le courant d'octobre:

Je vous embrasse, et suis tout à vous.

LE BRUN.

LETTRE LIX.

AU MÊME.

Juillet 1767.

Je vais après-demain à la campagne pour un mois avec mesdames de Brancas et de Turpin. Je me ferais scrupule, mon cher Palissot, de partir sans vous dire un petit mot d'adieu, et sans vous envoyer par notre Mercure, madame Colas, le Tite-Live de Vigenère que je vous ai promis, 2 volumes *in-folio*, maroquin rouge, doré sur tranche; et, ce qui vaut mieux que tout cela, d'excellentes annotations d'un savoir profond, sûr et bien digéré, avec des planches qui facilitent aux yeux la connaissance des antiquités romaines. C'est un trésor précieux et nécessaire, où beaucoup de gens puisent sans s'en vanter, et que le docte Dacier estimait infiniment. Vous recevrez en même temps un Quintilien, de la belle édition de Vascosan, et un Virgile, avec les commentaires de Servius, imprimé chez Nivelle. C'est l'édition la plus estimée de ce très-ancien commentateur; car le même Virgile, grand papier, vaut quatre louis; celui-ci n'a coûté que six livres, mais vous

aurez un petit doigt de marge de moins. Peu vous importe sans doute, puisque vous n'êtes point bibliomane. Le Quintilien est de cinq livres; ils m'ont paru l'un et l'autre très-bon marché, vu la beauté et bonté des éditions. J'ai bien trouvé le Cicéron en deux volumes de Robert Étienne, mais on ne me l'a pas voulu céder à moins d'un louis, et deux jours après il n'y était plus. Je vous conseille de vous contenter du Lambin. Si je le trouve à mon retour, je vous en ferai part.

Adieu, Monsieur et cher ami; je vous embrasse de tout mon cœur. J'espère bien aller vendanger à Argenteuil, et porter la petite corbeille de madame Fauconnier, que je vous prie d'assurer de mes respects. En vérité, ce terme-là est bien froid pour une jolie femme; j'y ai regret.

LE BRUN.

Je ne serai à Soucarrière avec les Brancas que jusqu'à dimanche; nous en repartons tous pour Egligni, où sera mon adresse, chez M. le comte de Turpin.

LETTRE LX.

A M. LE COMTE DE BRANCAS.

A Paris, ce 1 août 1767.

Pourquoi faut-il, monsieur le Comte, que nos plaisirs soient presque toujours la source de nos regrets? Je vois qu'il est dangereux de se faire une société trop aimable; la privation en devient cruelle. Je ne saurais vous peindre combien Paris m'a semblé ennuyeux depuis votre départ. Il est si rare de trouver des âmes qui prêtent toujours un nouveau charme à l'amitié, qui pensent et s'expriment avec une certaine délicatesse. J'ai voulu me consoler avec Tibulle, votre rival en sentiment, mais lui-même s'écrie :

Ferreus est, eheu! quisquis in urbe manet!
Il faut un cœur d'airain pour habiter les villes !

C'est là qu'à force d'art, de préjugés et de décence, on s'est rendu le bonheur si difficile; mais on le respire avec l'air pur et libre de la campagne.

Ce rapide moment, qu'on appelle la vie,
Est si prompt à s'évanouir !

C'est presque le fixer que d'en savoir jouir ;
Mais rendons-nous heureux, sans irriter l'envie ;
Toujours l'éclat nuit au plaisir.
Couronner son printemps des roses de Cythère,
Joindre au trésor de la santé
Le premier des trésors, la douce liberté ;
Unir à l'ombre du mystère
La décence et la volupté ;
Goûter les arts sans vain système,
Donner à la Nature et son cœur et ses yeux,
Raisonner moins pour sentir mieux,
Jouir sans abuser, ne vouloir rien d'extrême,
Être utile aux humains, mais sans régner sur eux ;
Voir peu les rois, être roi de soi-même,
Préférer l'indigent timide et vertueux
Au crime orné du diadème.
Nuls flatteurs ; des amis, cœurs vrais et généreux,
Que notre bonheur rend heureux.
Aimer ! vivre sans cesse auprès de ce qu'on aime !
Trouver dans son épouse, amour, grâces, candeur ;
Si ce n'est point la suprême grandeur,
C'est du moins le bonheur suprême !

Et le vôtre, grâce à la compagne charmante que vous vous êtes donnée, et qui vous assure le bonheur partout où vous existerez avec elle. Daignez, M. le Comte, me rappeler à son souvenir, dont je connais tout le prix. Donnez-moi des nouvelles de deux santés qui me sont infiniment chères. Consolez-moi du moins par vos plaisirs, de ceux dont votre absence me prive. Je me fais

une image très-riante et très-pastorale de vos promenades à la fraîcheur des bois. C'est pourtant dommage de s'éveiller si matin pour n'aller boire que de l'eau. Je serais même en droit de bouder un peu votre nymphe de Forges, puisqu'elle me sépare si long-temps de vous.

Autour de l'urne salutaire
De ta Nayade, errante aux pieds de ce coteau,
Forges ! dans ton vallon champêtre et solitaire,
L'Aurore, en s'éveillant, ne voit que buveurs d'eau.
Cette orgie est sans doute un spectacle assez beau;
Bacchus n'ose en troubler l'aquatique mystère;
Chacun va tristement digérer son eau claire
A l'ombre de quelque berceau.
La tendresse y gémit sous un régime austère;
L'Amour craint d'y porter ses traits et son flambeau:
La Raison seule y tient son empire tranquille.
Galien n'y permet, à tout buveur docile,
Que des jeux languissans, des plaisirs purs et froids;
Vénus y souffle dans ses doigts,
Et se plaint fort qu'en cet asile,
Le sommeil est trop calme, et les lits trop étroits.

Peut-être, M. le Comte, en dépit de Galien, aurez-vous commis quelqu'heureuse et féconde imprudence; c'est un crime dont l'amour n'aura pas gémi. Quoi qu'il en soit, je desire fort que la nayade de Forges soit le fleuve d'oubli pour les maux, mais non pour l'amitié, qui est le plus

grand bien de la vie. Je me flatte que vous en accordez un peu à la vivacité des sentimens respectueux et tendres avec lesquels je suis pour toujours,

Monsieur le Comte,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE BRUN.

LETTRE LXI.

AU MÊME.

De Nauphles, ce 24.

Je vous prie de croire, M. le Comte, que si je n'étais pas mort ici d'une fluxion de poitrine, assurément je vous aurais donné plutôt de mes nouvelles. Si vous trouvez cette excuse assez bonne, vous me permettrez de vous donner la recette aussi prompte que charmante d'une mort tout-à-fait pastorale. Dansez, comme j'ai fait, depuis sept heures du soir jusqu'à neuf, sur un tapis de gazon plus brillant et plus verd que l'émeraude; respirez, en dansant, la délicieuse fraîcheur des bois et des prairies, tandis que la douce rosée s'élève et retombe sur la terre en perles liquides, et vous éprouverez comme moi que ce qui ferait en vers la plus jolie existence du monde, vous donne en prose un rhume abominable. Un amant des neuf Sœurs, des bois et des Dryades, pouvait-il, en conscience, ne pas donner dans ce piége? Voilà ce qui a pensé, M. le Comte, m'envoyer très-poétiquement rejoindre les mânes galans d'Ovide et de Tibulle sur les bords du Léthé. Quelle eût été votre surprise, si

vous eussiez reçu, par la petite poste de Vitri, une lettre de moi, datée des Champs-Élysées? car ni vous ni madame de Brancas, n'êtes point de ces personnes qu'on *oublie parce qu'on est mort.*

Dussé-je quelque jour passer l'affreuse barque,
Mon cœur, en dépit de la Parque,
Verra ton souvenir triompher du trépas.
Eh! le fleuve d'oubli peut-il rien sur une âme
Où l'amitié, d'un trait de flâme,
A gravé le nom de Brancas.
Et puis ces trois vieilles sorcières,
Ces éternelles filandières,
Par qui nos jours sont dévidés là-bas,
En vérité ne valent pas
Cette parfileuse adorable
Qui fixe dans Vitri les Grâces sur ses pas.
Cher Comte, ah! si jamais l'amitié favorable,
Aux Parques enlevait le fil de mes destins,
Pour le confier à ses mains,
Heureux de vivre alors et par elle, et pour elle,
Ne devant mon bonheur qu'à ses soins précieux;
Non, je n'envîrais point aux Dieux
L'éclat de leur gloire immortelle.

Le père et la mère de la nouvelle Psyché voudront-ils bien lui exprimer toute ma reconnaissance, pour les charmantes petites larmes dont elle a bien voulu accompagner nos adieux, et lui dire de ma part ces vers-ci :

Quoi, ma Psyché, quand à peine les cieux
Ont accordé deux printemps à tes charmes,

De l'amitié déjà les douces larmes
D'un tendre éclat font briller tes beaux yeux!
Je me doutais que, semblable à ta mère,
Dès le berceau tu saurais nous charmer;
Mais j'ignorais que pour être plus chère,
Tu sus déjà qu'il faut savoir aimer.

Je me flatte au moins que je suis le premier chansonnier de la Psyché de vingt-un mois; il y aurait du malheur, si quelqu'un m'avait gagné de vitesse.

J'écris tout ceci, M. le Comte, *currente calamo.* La poste est prête à partir; la fête a réussi au-delà de tout ce que je pouvais croire. Certain air a paru charmant, et bien fait pour les paroles. Le détail et les copies des couplets au prochain courrier.

LE BRUN.

LETTRE LXII.

AU MÊME.

Votre avis, M. le Comte, ne peut être meilleur. Je garderai donc les bords du Léthé pour ma dernière promenade.

Quel droit ces bords auraient-ils de me plaire ?
Je n'y verrais ni Psyché, ni sa mère,

ni vous, puisque le caprice du vers me force à ne le dire qu'en prose. Je n'y recevrais point de très-jolis billets datés de Vitri; je n'aurais plus l'espoir de m'égarer à l'ombre des forêts de poupon *.

Aux champs où le Léthé roule son onde obscure,
J'aurais regretté, je vous jure,
Ces bosquets de Vitri, ce fertile coteau
Où semblent croître à l'aventure
Mille Dryades au berceau,
Doux asile, où toujours quelque Zéphyr murmure,
En caressant quelque jeune arbrisseau;
Où l'Aurore s'éveille et plus fraîche et plus pure;

* Joli levrier de la comtesse de Brancas. Nous appellions en badinant les pépinières de Vitri les forêts de poupon.

Où l'œil est toujours égayé
Par le spectacle varié
De ces dédales de verdure,
Où se promène l'amitié
Dans les routes de la Nature.

Vous voyez, M. le Comte, que j'ai toujours Vitri et ses aimables habitans au bout de ma lorgnette; cependant je ne puis espérer de m'y rendre avant le 18 ou le 20. La fête de la maîtresse de céans arrive le 15 d'août, et vous savez que toute fête a ses entours. Celle de Victor était charmante par le mystère et l'à propos. Vous savez que les plaisirs les plus vifs sont ceux qui sont mêlés de surprise. Jugez de la sienne, lorsqu'à dix heures du soir, arrivant de Paris, il entra au son des instrumens au milieu de vingt portiques de verdure qui occupaient une enfilade de cent quarante pieds, illuminée de toutes parts. Vingt boutiques ornées avec un goût infini, remplissaient l'enfilade, d'un et d'autre côté; chacune avait sa marchande masquée et en habit de bal. Toutes firent un présent analogue à ce qu'elles étaient supposées vendre. Le bon Victor ne savait auquel entendre; les larmes lui vinrent aux yeux de surprise, de joie et de reconnaissance; et cependant la claquette lui apportait des lettres et des complimens de toutes parts. Un grand souper et un bal après, voilà au juste, M. le Comte, tout

le détail de la petite fête. Cet impromptu avait quelque chose d'amical, de champêtre et de magique, qui devait tout au goût et rien à la magnificence. Des fleurs en faisaient l'ornement; les cœurs en faisaient le prix. Mais il faut convenir que ces fêtes ne réussissent qu'autant qu'elles sont données par des amis, et non par des gens de l'art. Ce qu'on paye refroidit tout, et la magnificence éclipse l'amitié. Je conviendrai avec vous, qu'il est quelquefois difficile de trouver dans sa société un nombre d'acteurs suffisans. Si des amies de madame Brancas eussent représenté les nymphes de Flore dans notre ballet, il aurait eu sans doute plus de grâces et plus d'intérêt qu'avec des figurantes de l'opéra. Je pense absolument comme vous; ce serait perdre de l'argent pour gâter une idée assez agréable. J'ai les mêmes raisons pour croire que notre petit temple de l'Amitié et son allégorie ne réussiraient qu'imparfaitement. D'ailleurs l'emplacement est petit et peu favorable. L'ensemble de cette fête pourrait un jour s'exécuter à Soucarrière, entre amis, à loisir, et avec toute sa grâce; mais je persiste à croire que, pour les fêtes où le cœur est de quelque chose, il ne faut point d'acteurs étrangers : ils rendraient ridicules mille détails qui en font le charme. Un joli feu d'artifice n'aurait aucun de ces inconvéniens. Votre première idée de faire paraître le

buste du maréchal de Lowendal au milieu d'une espèce de gloire, serait à coup sûr ce qui flatterait le plus madame de Brancas. Sur le piédestal serait l'éloge du héros; et cet éloge, pour dire tout en un seul mot, *serait son nom.* Je donnerais à part *la querelle* des fleurs à celle qui mérite à bon droit l'immortelle.

Recevez, et offrez-lui mes plus tendres hommages.

LE BRUN.

LETTRE LXIII.

DE M. PALISSOT.

A Argenteuil, ce 30 décembre 1768.

Je m'étais flatté, mon cher Le Brun, que vous vous rappelleriez ma retraite, et que vous vous partageriez entre Rome et Tibur; mais vous aimez à observer de près les ridicules que je fronde de loin, et je vois bien que je ne dois plus espérer de vous voir qu'aux premiers beaux jours du printemps. Daignez du moins vous rappeler quelquefois un solitaire qui vous aime, et qui s'occupe de votre gloire; car je ne saurais faire le tableau du siècle du génie et du goût, sans travailler indirectement à votre réputation.

J'ai ajouté quarante articles à ceux que vous connaissez. Je n'ai pas voulu passer sous silence aucun des grands hommes du temps de Louis XIV, ni omettre un seul des grimauds du nôtre. Je crois que vous serez content de ces additions, et j'attends que vous le soyez pour l'être moi-même. J'ai corrigé les articles Quinault, Voltaire et La Motte; mais j'ai eu le plaisir de faire ceux de Bossuet, de Fenelon, de Bayle, de Pascal, de

Fontenelle, et beaucoup d'autres, que je serais bien jaloux de vous montrer.

Il est temps, mon cher ami, que ce code paraisse. Je ne sais si je m'abuse, mais je le crois propre à produire un très-grand effet. Le jeune F*** dit que la Dunciade était la coignée, mais que le Catalogue en est le manche, et je crois qu'il a raison. O mon ami! je ne hais tant les sots, que parce que je vous aime, et je m'en applaudis. Mais vous devenez un homme bien rare! Il me semble pourtant que nous avons passé quelquefois des momens bien agréables à faire ensemble de la bonne philosophie.

A propos du jeune F***, son existence m'inquiète et me tourmente. C'est un divin enfant. Vous, habitant des villes, ne lui trouverez-vous pas quelque ressource honnête et agréable? Si j'allais souvent, comme vous, au château du Coq, j'aurais déjà engagé le comte de Brancas à reléguer je ne sais quel bourdon triste qui l'environne, et à faire, en faveur du jeune F***, quelque belle action, que je serais bien jaloux de faire, si je m'appelais Brancas, et qui serait la plus belle action de sa vie. Je crains que cette gloire ne nous échappe à tous trois. Saisissez, mon ami, une heureuse occasion pour déployer votre éloquence. Souvenez-vous de mademoiselle Corneille; c'est votre combat de Marathon. Parlez

à la charmante Comtesse, qui fait le bien naïvement, et avec les mêmes grâces que La Fontaine faisait des fables. Faisons, en faveur d'un prodige, quelque chose de mémorable; pour nous mettre encore plus en droit de siffler les philosophes qui érigent de petites choses en merveilles.

Adieu, mon ami; domptez au moins votre paresse, pour m'assurer que vous m'aimez comme je vous aime.

PALISSOT.

LETTRE LXIV.

A M. PALISSOT.

Paris, ce 15 janvier 1769.

Ma paresse serait trop coupable, mon cher Palissot, si elle m'empêchait de répondre à une lettre pleine de grâces et d'amitié. Il n'en fallait pas moins, je vous jure, pour me consoler de tous les ennuis d'étiquette que ce triste mois nous ramène. Que vous êtes heureux de respirer l'air pur de Tivoli, et de goûter les charmes de l'étude au sein de la nature, tandis que dans ces momens de convulsions périodiques, l'ennui fait ses visites, l'indifférence caresse, et la haine embrasse! Tibulle avait bien raison de dire :

Il faut un cœur d'airain pour habiter les villes !

Ne doutez donc pas que je n'aille, dès que le printemps me le permettra, philosopher avec les Muses sur votre belle terrasse, ou dans ces allées où vos arbres *umbram hospitalem consociare amant.* L'amitié y donne rendez-vous à la nature.

Je suis très-impatient de voir les quarante articles ajoutés au Catalogue. Vous aurez fait l'his-

toire du Génie et de la Sottise, et ce sera l'ouvrage du Goût. Rien n'était plus nécessaire dans l'état misérable d'anarchie où est notre Parnasse. L'un soutient que c'est le comble de l'art de faire larmoyer dans une comédie, et que le bon Molière excite tout au plus une gaîté bourgeoise, qui fait pitié au bon ton; l'autre, que Jean Racine ne sait guère que faire pleurer, et qu'il n'a point connu, comme Lemière ou de Belloi, l'essence du tragique. Un autre, et c'est l'ami Voltaire, assure que tous les genres sont épuisés, etc. etc. que Pindare était un fou, Homère un bavard, Aristote un radoteur, etc.; mais que M. Did*** étincèle de génie, que M. Thomas regorge d'éloquence, et que M. Marm*** a fait, dans le goût de ses contes, une belle poétique à la mode, pleine de sens, et un beau roman, sans intérêt et sans raison, qui est le sublime de la morale. Trente autres soutiennent encore, comme bien savez, que tous ces grands hommes si vantés du beau siècle de Louis XIV, Pascal, Descartes, Bossuet, Fenelon, Racine, Despréaux, Molière, La Bruyère, Corneille, etc. n'étaient point capables d'écrire deux pages de l'Encyclopédie, telle qu'elle existe, pas même Pascal, l'article logique ou raison; Bossuet, l'article génie ou éloquence; Fenelon ou Fléchier, l'article élégance ou rhétorique; Racine ou Corneille, l'article tragédie; ni Molière, l'article

comédie, etc. etc. En effet, comment eussent-ils traité tous ces articles aussi bien que les auteurs d'Acajou, d'Egyptus et des Contes moraux, du petit chien Pompée, et des Bijoux indiscrets, etc. etc.? Si bien que dans tout ce charivari, le pauvre Apollon ne sait auquel entendre....

Chacun y parle haut,
Et c'est tout justement là cour du roi Petaut.

Le fleuve Permesse est si agité, si tourmenté de vents contraires, que l'écume et la fange est uniquement ce qui surnage. Oh! la bonne intention, que de vouloir *que chaque chose en son lieu soit remise!* Mais ne doutez pas que les mal intentionnés n'appellent ce calme même un nouvel orage qui va troubler tout l'horizon littéraire. Continuez cependant; car il est beau, il est courageux de faire d'avance l'office du temps et de la postérité. Grâces aux sots *titrés et protecteurs*, le génie qui n'en cherche pas, est presque toujours livré aux bêtes de ces messieurs; car chacun d'eux a sa ménagerie plus ou moins complète.

Mais tout s'embellit, dira-t-on, par les contrastes; Hypermnestre embellit Alzire; Pradon est à présent le fard de Racine; à la bonne heure, je lui pardonne fort toutes ses mauvaises tragédies, que je ne lirai pas; mais je redemande à lui,

à sa cabale, aux Bouillons, aux Nevers, je leur redemande avec douleur, avec indignation, tous les chefs-d'œuvre dont Racine eût enrichi notre théâtre, après l'inimitable Phèdre.

Quoi! la scène française est en proie à Pradon!

Et Racine vit! voilà l'horreur des cabales! voilà le crime de l'envie; elle ne peut rendre médiocre le génie qu'elle attaque, mais elle le dégoûte d'acheter la gloire aux dépens du bonheur.

J'en étais là de ma lettre il y a trois semaines, lorsqu'il me prit un bel enthousiasme contre la sottise et la fourberie, en faveur du génie et de la vérité. Je quittai aussitôt la prose pour les vers; et j'avais déjà fort avancé une espèce d'épître sur un ton vif, pressant, mais sérieux, quand il me vint une idée qui me sourit infiniment; c'était de quitter le ton grave pour l'ironie et l'enjouement : on gagne presque toujours à l'échange. Je crus qu'il serait plaisant d'adresser une épître louangeuse *à mon siècle brillant et raisonneur*, où tous les éloges seraient des critiques, et toutes les critiques des éloges; cela sauve l'amertume de la satire, et la fadeur du panégyrique; c'est une source de traits et de tours ingénieux. Je finis même par congédier en bonne forme ce dur et inflexible bon sens, qui m'empêcherait d'admirer tout ce qui fait crier au miracle, la mode et le

bon ton. C'est bien assez qu'il ait corrompu Horace, Virgile, Boileau, Racine, Molière et Rousseau; il pourrait, dis-je, nous gâter encore.

. . . .
Gardons-nous d'en être entichés ;
Adieu te dis, bon sens funeste.....
Génie et goût sont grands péchés.
. . . .
Dussent tes lois être estimables,
Ton règne n'est plus de saison :
Quand'il est tant de fous aimables,
Il n'est plus temps d'avoir raison *.

Il me semble qu'après une énumération bien complète de ces fous à la mode en tous genres, il était difficile de terminer avec adresse. Voici quatre vers sur ce pauvre bon sens, qui sont dans le cours de l'ouvrage, et qui ont fait un grand plaisir au comte de Br*** :

Le bon sens n'est pas du bon ton ;
Il est si roturier, si triste !
Il n'a pas su se faire un nom ;
Il n'est pas Encyclopédiste ! etc.

Je vous en dirais davantage, mais le papier me manque.

Je suis, etc. LE BRUN.

* Cette épître n'a jamais été achevée; elle n'était même qu'en projet, et l'on n'en a retrouvé aucun fragment. (*Note de l'Éditeur.*)

LETTRE LXV.

DE M. PALISSOT.

A Argenteuil, ce 17 février 1769.

Vous me donnez bien de l'impatience, mon cher Le Brun, de voir arriver le printemps, puisque c'est à cette saison que vous fixez votre pèlerinage à Argenteuil. Savez-vous, mon cher ami, que nous avons un besoin réel de nous retrouver ensemble? que les progrès étonnans de la sottise viennent de l'union des sots? Ces messieurs ressemblent à Titus; ils ne perdent, tout au plus, qu'un jour, et nous, nous en perdons un très-grand nombre. Faut-il être surpris qu'ils demeurent les maîtres d'un champ de bataille que nous leur abandonnons? Ils se reproduisent partout; ils ne laissent pas échapper la plus petite occasion de se faire valoir. Ils assiégent toutes les maisons; ils s'emparent de tous les genres de la littérature qu'ils profanent; et nous, mon ami, nous vivons isolés, et nous nous contentons de gémir ou de plaisanter dans nos retraites. Ce n'en est pas assez, mon cher Le Brun; il faut leur faire la

guerre, et les battre par leurs propres armes. Il faut opposer l'adresse à l'artifice, le bruit au bruit; et le peu de partisans qui peuvent rester au bon goût, enhardis par notre exemple, lèveront la tête, et du moins il y aura deux partis. Cette réflexion a pris tant d'empire sur moi, mon cher Le Brun, qu'enfin, à commencer de l'année prochaine, je suis fermement résolu d'aller passer les hivers à Paris. Je vous assure que le plaisir de vous y voir m'y détermine plus que tout autre motif. En attendant, je suis charmé de votre mouvement d'humeur contre le détestable goût du siècle. Vous êtes au point où je souhaitais que vous fussiez. Tout est réellement perdu, si nous ne venons pas à bout d'opposer autel à autel, et de nous rapprocher tous pour la cause commune. Votre projet d'épître m'enchante; mais vous êtes bien avare des dons que vous pouvez faire, puisque vous ne m'envoyez qu'une demi-douzaine de vers, qui me donnent le plus vif empressement de voir les autres. Réparez, je vous prie, le tort que vous me faites, et envoyez-moi au plutôt l'épître entière. Peut-être mériterais-je de lire vos vers avant le comte de B***. Ne vous y trompez pas, vous n'en ferez jamais un partisan du goût. Il est faible, pusillanime, flottant; en un mot, il n'a aucune énergie dans le caractère.

Ce ne sont pas là les protecteurs dont la bonne cause a besoin.

Je me fais un plaisir de vous montrer ma liste augmentée de plus de cinquante articles, et corrigée en entier. Vous serez plus content des articles Quinault et La Motte : je les ai absolument refondus. Vous serez surpris, ou plutôt vous ne le serez pas, de voir une demi-page de la lettre que vous venez de m'écrire à l'article Perrault. Je suis on ne peut pas plus glorieux de me rencontrer si précisément avec vous. Ce sont, en vérité, presque les mêmes termes. Que j'ai eu de plaisir à faire l'article Bayle et celui de Fontenelle ! J'ose croire, mon ami, qu'en effet j'aurai rendu quelque service au bon goût; mais pourquoi n'étiez-vous pas auprès de moi lorsque j'ai entrepris cet ouvrage? le tout en serait meilleur. Voilà l'inconvénient de vivre trop séparés les uns des autres.

Adieu, mon ami; hâtez, s'il est possible, le printemps. Mes respects à madame Le Brun.

PALISSOT.

Domptez quelquefois votre paresse en faveur d'un véritable ami. Cette paresse, cette douce incurie, est encore une source d'avantages pour nos ennemis. Ils ont pour eux l'union, l'activité,

le manége, l'ignorance, la hardiesse; ma foi, ils seront invincibles, si nous n'employons pas contre eux quelques-unes de leurs ressources. Le temps est venu où le génie et le goût ont besoin d'aide.

LETTRE LXVI.

A M. LE COMTE DE TURPIN.

A Marseille, des bords de la mer, ce 8 avril 1769.

N'ALLEZ pas croire, monsieur le Comte, que votre ami le voyageur ressemble au rat du bon La Fontaine :

> Sitôt qu'il fut hors de sa case,
> Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
> Voilà les Apennins et voici le Caucase :
> La moindre taupinée était mont à ses yeux.

Trève de raillerie, s'il vous plaît; il siérait bien, vraiment, de persiffler un apprenti cosmopolite qui, dans une route de deux cents lieues, a coudoyé familièrement vingt montagnes par jour, escaladé cent rochers en précipices, dont les échantillons pendent sur la tête fort agréablement, passé trente torrens à gué, traversé une fois l'Isère, deux fois le Rhône dans toute sa fureur, et la Durance, plus orageuse encore; enfin, qui a parcouru, plus rapidement que l'hyppogriphe d'Arioste, et l'Ile de France, et la Champagne, et la Bourgogne, et le Lyonnais, et le

Beaujolais, et le Languedoc, et le Comtat, et la Provence; qui a vu dans le lointain les hautes montagnes de l'Auvergne, de la Suisse, et les sommets des Pyrénées toujours couverts de neige! Vous voyez bien, M. le Comte, que je courrais encore, si la belle Amphitrite ne m'avait arrêté.

Mais j'ai fixé mes pas aux bornes de Neptune.

J'ai donc vu la mer, ou plutôt je n'ai fait que la revoir, car mon imagination me l'avait mille fois représentée, même plus imposante et plus vaste. L'homme a dans sa pensée le coup-d'œil de l'univers. Je m'en doutais un peu, j'en suis sûr à présent. En idée, tout est immense; dans le fait, tout est limité. On serait presque tenté de dire : Quoi! ce n'est que cela!

Cependant, il en faut convenir, j'ai parcouru, comme vous me l'aviez promis, d'assez beaux feuillets du livre de la Nature; toute cette côte du Rhône est admirable. Si j'étais Lucrèce, je vous enverrais une pompeuse description des superbes horreurs de cette longue chaîne de rochers, entrecoupée de rians paysages, que je vous peindrais si j'étais Horace. Si j'étais Anacréon, je vous chanterais deux ou trois odes charmantes sur les vins de Côte rôtie et de l'Ermitage, dont j'ai bu, comme un sot, sans la moindre lueur d'inspiration. Si j'étais Pétrone, je vous esquisserais

voluptueusement deux ou trois aventures bien croustilleuses qui ont égayé notre voyage; je regrette surtout de n'être point Virgile pour décrire, en belles géorgiques, ces riches plaines du Comtat, qui sont, pendant cinq ou six lieues, d'une beauté plus magique que tous les Tempés du monde. Mais comme je ne suis que moi, vous vous passerez, s'il vous plaît, M. le Comte, de toutes ces descriptions. Je ne sais rien, qu'admirer avec enthousiasme ce qui est excellent, et beaucoup aimer ceux qui veulent bien m'aimer un peu.

J'allais finir ici ma lettre; mais, en dépit de ma paresse, il me prend un remords. Je ne peux guère me dispenser honnêtement de vous dire deux mots de cette Provence si vantée, et que je desirais tant de voir. Si je voulais un peu mentir, comme mes confrères les voyageurs, j'en ferais une peinture délicieuse. C'était sans doute jadis le plus beau climat du monde; mais depuis huit jours que je l'habite, il pleut, il grêle, il gèle, il vente avec une constance admirable.

C'est le séjour d'Éole et non pas du Printemps.

De vingt personnes, il y en a dix-neuf et demie d'enrhumées. Chacun y tousse à la ronde, grâce au seigneur Mistral, qui expédie deux ou trois de ses cliens par jour. Croiriez-vous que, dans ce climat

si chaud, on a pris mes habits de printemps pour l'habillement d'un Zéphyr petit-maître qui voudrait insulter aux fourrures de l'hiver. On y porte le velours plein jusqu'au mois de juin : on dit pour raison, qu'il n'existe à Marseille d'autre saison que le froid hiver et l'aride été; mais pour notre doux printemps et notre féconde automne, ils n'y furent connus, de l'aveu général, que du temps des fables. Tout y est extrême; le vent n'y souffle point, il y mugit, il y tonne; le soleil n'y échauffe point, il y brûle. Il est vrai que, pour me consoler, chacun dit qu'apparemment quelque génie malfaisant aura donné un tour d'épaule à l'axe du monde. Au moyen de cette petite secousse, la Provence est tantôt sous la ligne, et tantôt sous la zone glaciale. Au reste, Marseille est si magnifique, qu'on n'y marche que sur des pointes de diamans. De peur de broyer une matière si précieuse, on se garde d'y permettre des voitures. On y est si prodigue, qu'on y jette tout par les fenêtres. Vous entendez une voix douce qui vous crie : *passarès*; et si le malheureux étranger s'imagine que c'est une invitation de regarder aux fenêtres, on vous le coiffe de ce que vous savez. Le commerce est si grand, qu'on y peut recevoir la peste des quatre parties du monde à la fois; cependant elle n'y passe qu'en contrebande.

Trois à quatre mille galériens, les fers aux pieds, et les mains dans vos poches, si vous n'y prenez garde, forment un spectacle enchanteur. Croiriez-vous que d'un grand nombre de galères qu'on avait dans le bon temps, cela est réduit à sept? en vérité tout dégénère. L'hôtel-de-ville est encore remarquable par un beau pont de vieilles planches qui passe industrieusement d'une fenêtre à l'autre, pour joindre, par leur second étage, deux bâtimens que la rue sépare, ce qui forme, dans ce monument public, un ensemble admirable. Les promenades seraient charmantes, si on en laissait faire; mais la place seule existe, et le bon plaisir de la cour n'est pas que messieurs les Provençaux se promènent. La nature même est assez de l'avis de sa majesté; car, par une prévoyance extrême, elle ne donne, au peu d'arbres de ce climat aride, que de petites feuilles très-étroites; mais on a la ressource du parasol pour se promener à l'aise sur de jolies montagnes pelées qui embrassent amoureusement le doux climat de la Provence.

Ce léger inconvénient est compensé par une foule d'aromates qui répandent une odeur de sacristie, à entêter vingt lieues à la ronde. La Provence n'est en effet qu'une gueuse parfumée. Il faut convenir encore que la plupart de ces beaux arbres qui ne donnent point d'ombre dans

l'été, conservent leur verdure pendant l'hiver, ce qui est très-utile, comme on sait. On se dédommage de tout cela par des promenades sur mer; ces parties sont délicieuses. Douze amis s'embarquent avec un excellent dîner; dix ou onze vomissent jusqu'au sang avant d'arriver au lieu du festin, et le douzième mange et boit, s'il peut, à la santé des autres, puis on s'en revient à la rosée du soir, lestes, contens, et surtout bien purgés. On recommence, si l'on veut, le lendemain; c'est une chaîne d'heureux jours.

Il y aurait de l'injustice à ne pas se ramentevoir ici une vieille madame Audibert, qui est en possession de faire, elle seule, les honneurs de toute la ville. Voulez-vous voir Marseille commerçante? allez sur le port. Voulez-vous voir Marseille jouante? allez chez madame Audibert. A tous venans beau jeu, c'est la devise de madame Audibert. Vous vous doutez bien que j'ai été au moins une fois chez madame Audibert. Au reste, nous avons été reçus, nous et notre secret, avec toute la considération possible, du maire, M. de Jarante, et de la ville. Nous courons de plaisirs en plaisirs, de festins en festins, d'indigestions en indigestions. Toutes les bastides sont à notre dévotion. La cordialité, la franchise, et certain caractère républicain, qui plaît beaucoup à qui vous savez, est ce qui frappe surtout dans cette ville. Cela, le

port et la mer; mais pour le reste, il n'y a que Paris. Faites-moi la grâce, M. le Comte, de me rappeler au souvenir de madame la Comtesse, de M. de Lowendal, et même de Psyché; j'ajouterais et de M. le marquis de Choiseul, s'il n'est point mort de l'ennui cruel que je lui ai causé.

J'ai l'honneur d'être, avec l'attachement le plus respectueux et le plus tendre,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE BRUN.

Mon adresse est chez M. Sieuve, rue Saint-Pons, près la place de Loinche, à Marseille.

LETTRE LXVII.

DE M. PALISSOT.

A Argenteuil, le 16 juillet 1769.

Les deux personnes de votre Trinité, mon cher Le Brun, me donnent le plus grand empressement de faire connaissance avec la troisième*. Que je m'applaudis de vous aimer, vous qui élevez à l'Amitié de si beaux temples, et qui me vengez en détail si heureusement de tous les sots qui me font l'honneur de me haïr! Continuez, mon cher Le Brun; votre Muse a tous les styles; elle m'enchante par sa variété. J'aime à vous voir tour à tour Pindare, Lucrèce, Virgile, Anacréon, Catulle, et je me dis avec orgueil que j'ai retrouvé tous ces grands hommes dans un de mes contemporains, dont j'ai l'avantage d'être l'ami.

Votre paon greffé sur un oison, est un portrait si fidèle, si plaisant, que, s'il n'était pas de vous,

* Ce sont les trois épîtres au comte de Brancas, qui terminent le premier livre des Épîtres, tome II de cette édition, pages 160 à 174. (*Note de l'Éditeur.*)

je crois que j'en aurais de la jalousie. Ah! mon ami, comme il embellirait la Dunciade! Mais à propos de la Dunciade, devinez à qui je viens de la lire ?... je vous le donne en dix mille... Allons, évertuez un peu votre imagination. Tout poète et devin que vous êtes, j'ai bien peur que vous ne réussissiez pas. Pour ne plus vous tenir en suspens, c'est à M. le comte de Lauraguais, qui est venu dîner à Argenteuil, et qui me paraît très-disposé à y revenir. Je ne désespère pas de lui faire aimer les Philosophes; car il a pris fort en gré la Dunciade, et vous croirez facilement qu'aucune finesse ne lui en est échappée. Vous voyez, mon ami, que le temps opère de singuliers prodiges, et que dans la vie il ne faut douter de rien.

Je ferai certainement le voyage de Soucarrière, mon cher Le Brun. Le Parnasse doit être là, et c'est dans cet heureux séjour peut-être qu'Apollon me réserve encore quelques-unes de ses faveurs; mais si son inspiration me manque, je jouirai de celles qu'il vous prodigue. Je verrai la divinité à laquelle vous avez bâti une chapelle si élégante; j'oserai lui offrir quelques grains d'encens; et l'aimable Comte, que j'embrasse de tout mon cœur, voudra bien me permettre au moins d'officier quelquefois à côté du sacristain. Chargez-vous, mon cher ami, de faire agréer mes

hommages et mon respect. Je serais parti sur le champ pour Soucarrière, si nous n'avions pas du monde : je ne serai libre qu'à la fin du mois. J'attendrai les ordres de monsieur le comte de Brancas ; mais j'espère qu'avant ce temps-là, vous me donnerez encore une marque de votre souvenir.

Adieu, mon cher Le Brun, je vous aime de tout mon cœur.

PALISSOT.

LETTRE LXVIII.

DE LE BRUN.

PARDON, mon cher Palissot, pardon; voici enfin la dernière personne de ma Trinité que je vous envoie. L'intervalle est long, j'en conviens; mais vous savez que l'*autre* ne s'est pas complétée en un jour; et que le Fils et le Saint-Esprit sont apparus aux mortels long-temps après le Père tout-puissant; ainsi donc, etc. Bible et plaisanterie à part, si vous pouvez trouver quelqu'un plus flatté que moi de recevoir de vos lettres, mais en même temps plus paresseux, je vous prie de me l'apprendre pour que je ne le croye pas. Quelqu'envie que j'eusse de vous communiquer mon épître, je la trouvais si longue à copier que je remettais toujours d'un moment à l'autre. Enfin un honnête ami m'a heureusement débarrassé de cette fatigue que je hais à la mort. Cette épître est écrite de la campagne et du fond d'une grotte, que j'ai fait construire dans une petite île charmante. Comme elle est assez étendue, j'ai tâché de la varier autant qu'il m'a été possible, et d'y répandre une *légèreté*

qui ne soit point *futile;* les portraits de quelques auteurs, que j'y ai rapidement crayonnés et comme sans projet, ne vous y déplairont peut-être pas. Dites-moi ce que vous pensez franchement des détails et de l'ensemble. Je suis sûr du moins que votre amitié pour l'auteur vous fera prendre quelqu'intérêt à l'ouvrage. Comme vous lisez bien et très-bien, lisez-la pour moi à madame Fauconnier et à Sivri, c'est-à-dire, aux Grâces et à l'Ermite du Pinde. Je n'oublie point mon *épître au Siècle*, où il y aura des traits peut-être un peu vifs; mais la gaze légère de la plaisanterie couvrira la pièce d'un bout à l'autre, puisque tout y sera contre-vérité. Mais vous-même que faites-vous, où en est la Dunciade et son Dictionnaire, non moins utile qu'elle. Quand tout cela doit-il paraître? Voulez-vous que l'animal aux ailes inverses meure sans admirer la délicieuse estampe du pauvre Fréron, *par qui l'on bâille en France.* A propos de ce pauvre diable, il m'est tombé du haut d'une armoire une de ses imbéciles feuilles il y a quelques jours. Les vers et les rats n'avaient épargné que deux ou trois feuillets; c'était justement cette lettre si ridicule, si impudente, si bête, où il se fait dire par lui-même, à propos du baume de Lelièvre: *Vous faites en quelque sorte, Monsieur, l'office de la Renommée. Comme elle vous distribuez l'es-*

time, le blâme, la considération, le mépris et le ridicule, mais ce qu'elle ne fait pas, vous ne jugez que par vos yeux. Aussi la postérité n'appellera-t-elle point de vos jugemens, etc. Quoique je me sois déjà moqué de ce délire, j'avoue qu'en la relisant il me prit un rire fou, qui augmenta encore lorsque je me rappelai que le même pauvre diable m'avait jadis proposé la réputation *la plus brillante*, par exemple, *celle de MM. Sabatier et Pompignan*, si je voulais m'attacher à *son char*. De ce perfide souvenir naquit l'épigramme suivante, où l'on a trouvé quelque sel :

De Satanas suivant le digne exemple,
Et n'ayant lors ses ailes à l'envers,
Wasp m'enleva sur la cime d'un temple ;
C'était celui du Dieu brillant des vers.
Vois-tu, dit-il, ce temple de Mémoire ;
J'y règne seul ; partant si tu veux croire
A mon génie, et baiser mon ergot,
De bel esprit je te done aussitôt,
Et ceins ton front des lauriers de la gloire.
Je suis tenté, dis-je au fils d'Astarot.
Je n'ai qu'un doute.... Eh ! qu'est-il ?... Si tu donnes
Le bel esprit, pourquoi n'es-tu qu'un sot ?
Et si lauriers amplement tu moissonnes,
Pourquoi n'as-tu que chardons pour ton lot ?

Que pensez-vous qu'ait répondu mon pauvre diable ? Ce que je sais, c'est que son père jadis resta court et sot dans une pareille circonstance.

En voici une autre dont la fin est mignarde et doucereuse, en vrai style de D*** ; aussi est-elle en sa faveur. Je crois que vous ne lui refuserez pas, ainsi que moi, la préférence, étant, comme il le dit, le pacte des Grâces et des Amours.

Au fond de certains cabinets,
Vieille et laide à leur gré font d'indignes outrages
A maints petits ouvrages.
Ce fut le sort des Poinsinets.
Cher Dorfat, tu crains peu ces profanes disgrâces :
Tes beaux vers essuîront toujours
Le derrière enchanté des Grâces,
Et le joli cul des Amours.

N. B. On doit grasseyer en lisant ces derniers vers.

Voilà, je crois, son privilége exclusif. J'ai malheureusement acheté ses Œuvres ; elles me sont tombées des mains d'ennui et de fadeur. Cet homme n'a qu'une corde à sa guittare, et il a la rage d'en jouer sans cesse.

J'aime mieux Robé même et sa burlesque audace,
Que ces vers où Dorat se carésse et nous glace.

Pour connaître toute l'énergie et l'étendue de son talent, avez-vous lu son Régulus? c'est pour ce coup-là que Boileau se fût écrié : *Ah! les Pradons que nous avons tant sifflés étaient des soleils.* En effet, le vieux Régulus est un chef-d'œuvre de conduite et d'intérêt au prix du moderne. Il

n'est arrivé qu'à Dorat de choisir, de gaîté de cœur, un écueil aussi ridicule. Tandis que j'étais en train de feuilleter mon Catulle, voici ce que cette lutte étrange m'a inspiré :

Le vieux Pradon, rimeur que chacun berne,
Gisait couvert d'un éternel mépris ;
Le jeune auteur du Régulus moderne
A l'ancien veut disputer le prix.
Oh ! de Pradon qui t'a rendu l'émule ?
Mon cher D***, ton drame est ridicule ;
Il te convient d'en demander pardon.
Amende-toi ; rends ta défaite utile.
Las ! tu vois trop combien est difficile
Même à D***, de remplacer Pradon !

Cette épigramme retombe un peu sur nos tragiques en lisière, dont la plupart ne vont pas à la ceinture de ce grand homme. Je pense, mon cher, que vous serez toujours fort content que tout gaîment on rende justice à qui il appartient. En voilà assez, et trop pour ce soir ; un autre jour, d'autres folies. Adieu ; santé, liberté et hilarité. Le Comte courait les frontières depuis six semaines. Il faudra que je l'engage à aller dîner un jour à Argenteuil. Serez-vous à Paris cet hiver?

LE BRUN.

Je ne suis pas encore certain du temps où j'irai à Paris. J'ai sur le métier un grand ouvrage; je voudrais qu'il fût achevé avant de quitter ma solitude; mais j'ai été traversé par des embarras, et même par quelques chagrins. Si l'on savait tout ce que les hommes ont à vaincre pour acquérir un peu de gloire, loin de leur porter envie, je crois qu'on serait tenté de s'attendrir sur leur sort. Adieu, mon très-cher Le Brun. Je fais travailler à une dernière, et très-dernière copie de la Dunciade, à laquelle je ne veux plus songer de ma vie; j'en jure par le Styx, qui est le Permesse de D'arnaud. Le poëme et le dictionnaire, considérablement augmentés, paraîtront, n'importe où, l'année prochaine. Vous nous ferez le plus grand plaisir de nous amener l'aimable Comte, que vous formez en le célébrant. Il est bienheureux que son bon destin vous ait attaché à sa personne; mais rendez-le digne de son bonheur. Rappelez-moi au souvenir de sa chère Comtesse, en lui présentant mes hommages respectueux. Madame Fauconnier et nos demoiselles sont très-flattées de ce que vous voulez bien leur dire d'agréable; elles sont surtout enchantées de vos vers. Adieu encore une fois, mon ami; je vous embrasse de tout mon cœur.

PALISSOT.

LETTRE LXX.

DU MÊME.

A Argenteuil, ce 27 décembre 1769.

Je ne veux plus, mon cher ami, entendre aucun de vos vers, quelque plaisir qu'ils me fassent; je veux les lire, et que, pour l'honneur du goût, vous les livriez enfin au public. N'avez-vous pas de honte de vous exposer aux larçins de l'abbé Delille, qui vous a dérobé, dit-on, des vers entiers dans sa traduction des Géorgiques? Les éditeurs de Desmahis vous avaient déjà dérobé une pièce charmante. Vous lisez vos ouvrages à tout le monde; on retient vos vers d'autant plus facilement, qu'ils sont très-beaux. J'ai vu le temps où je vous aurais étonné, en vous récitant, sans me tromper, ce que vous m'auriez récité deux fois. Je n'ai plus cette mémoire, et je ne la regrette pas trop. Je n'ai jamais eu pourtant celle de Prothée, dont le vaste souvenir, selon l'abbé Delille,

> Embrasse le présent, le passé, l'avenir.

mais je retenais assez bien ce qui en valait la peine. Vous rencontrerez, mon ami, de ces mé-

moires dangereuses, qui se feront une réputation à vos dépens, et vous mériterez cette injustice par votre incurie. Je vous condamne donc à vous montrer dans votre gloire, et à me justifier de tout le bien que j'ai dit de vous. Après le rôle du Messie, je n'en connais pas de plus beau que celui de Jean-le-Précurseur. A son exemple, mon ami, j'ai osé vous rendre témoignage, malgré les Pharisiens et les Scribes, et je vous avoue que je ne tire pas moins de vanité de mon estime pour vous, que de mes ouvrages. Je souhaite que l'on dise de moi, qu'ayant mis à blâmer mon étude et ma gloire,

J'ai pourtant de Le Brun parlé comme l'histoire.

J'aime ce sentiment que je trouve dans mon cœur, mon cher ami. Que les Marmontel, les Diderot, et tant d'autres, osent dire actuellement que je suis jaloux, et que je ne sais que médire. J'en appelle aux Montesquieu, aux Buffon, aux Voltaire, aux Crébillon, aux Gresset, aux Piron, à qui j'ai rendu si souvent justice avec tant de plaisir, tandis qu'ils sont tous les jours insultés par ceux qui me calomnient. J'en appelle à tous les jeunes gens qui savent avec quelle tendresse j'ai accueilli ceux d'entre eux à qui j'ai cru voir quelques heureuses dispositions. Je n'ai jamais eu à me reprocher cette bassesse fréronienne, qui s'at-

tache surtout à décourager les talens naissans; rivale, en cela, des serpens qui assiégeaient le berceau d'Hercule. Enfin, mon ami, j'en appelle à vous, dont la gloire m'a inspiré tant d'ivresse, avant même que vos talens eussent pour eux le préjugé de la faveur publique. Mais, je vous le répète, il est temps que vous sortiez de votre sommeil. Donnez-nous enfin le recueil de vos ouvrages; et tandis que l'on insulte de tous côtés au bon goût, hâtez-vous de le défendre, et ne souffrez pas que l'on vous dise plus long-temps: *Tu dors, Brutus*. Non-seulement vous privez le public de vos talens, mais de ceux que votre exemple pourra faire éclore. Que savez-vous, mon ami, l'effet que pourrait produire sur moi-même et sur ma paresse, la publicité de vos ouvrages, et la réputation qu'ils doivent vous faire? Je conçois, dans le beau siècle de Louis XIV, l'émulation générale qui se répandit parmi les gens de lettres. Racine était excité par Corneille, Despréaux par Molière, Fenelon par Bossuet; mais nous, mon ami, quels rivaux avons-nous? Je vous l'avoue, j'ai surtout renoncé à la carrière du théâtre, lorsque je ne me suis vu pour émules que des Saurin, des Beaumarchais, des Sédaine. Hé! quel talent ne se flétrirait pas lorsqu'à la fois les encouragemens et les exemples manquent; lorsqu'on voit des réussites si honteuses, et des réputations usur-

pées avec tant d'insolence? O mon ami; si du moins on pouvait nous appeler les derniers Romains! Le vœu est peut-être téméraire pour moi, qui n'ai fait que les Philosophes et la Dunciade; mais il ne l'est pas pour notre Lucrèce et pour notre Pindare. Adieu, mon cher ami; ne me répondez que par une édition. Quelle impression ne ferait pas votre belle ode sur les Malheurs du monde, dans le moment du second attentat qui vient de se renouveler sur le roi de Portugal! Quel siècle que celui où nous vivons! Heureux ceux qui se consolent, comme vous, avec les Muses, et qui savent mêler aux fiers accens de Pindare le badinage de Catulle. J'ai vu votre épigramme sur les Prédicateurs; c'est ce qui m'a rappelé Catulle. Adieu encore une fois, mon cher Le Brun; aimez-moi autant que je vous aime.

PALISSOT.

LETTRE LXXI.

A M. PALISSOT.

Paris, janvier 1770.

Une édition, et point de réponse, voilà, mon cher ami, ce que vous exigez de moi. Oui, vous aurez l'une, j'en atteste Pope et son rival! mais mon cœur vous doit l'autre, malgré tous les ennuis d'étiquette, et les sottes processions du jour de l'an. Du monde à recevoir, des visites à rendre, des princes à qui l'on doit une cour; ajoutez-y le retour de madame Le Brun, absente depuis quatre mois, et deux ou trois rhumes qui se relayent pour me lutiner, voilà d'excellentes excuses pour tout autre, mais il n'en est pas pour vous. Eh! comment ne pas répondre à la plus charmante lettre, pleine du sel de la raison, et de cette chaleur de sentiment qui anime, qui embellit tout? Pour les grâces, on la croirait du portefeuille d'Aristophane; pour le goût, Longin même l'eût applaudie. Ce que vous dites de ces indignes rivaux qui nous dégoûtent de la carrière des arts, est une grande et triste vérité. Le bel honneur de faire une comédie mieux que Beau-

marchais, une tragédie mieux que Lemierre, un poëme mieux que Darnaud, une ode mieux que Sabatier, une épître mieux que Dorat, etc. etc.! *Demit honorem æmulus Ajaci.* C'est ce sentiment qui avait enfin porté Racine à laisser la scène française en proie à Pradon. Voilà, s'il est permis de comparer ceux qui détruisent le monde à ceux qui l'éclairent, voilà ce qui fit dédaigner au jeune Alexandre les jeux olympiques. Aurai-je, disait-il, des rois pour rivaux? Il ne fallait pas moins que les victoires de Miltiade pour troubler le sommeil de Thémistocle. C'est au Cid peut-être que nous devons Andromaque; mais un Guillaume Tell n'a pu faire naître qu'un Bayard.

Il en faut convenir, tous nos petits auteurs à succès éphémères, tous nos jolis escrocs de renommée, ont fait presque oublier la véritable gloire. Admirer nos grands hommes est presque un ridicule, les imiter une folie. Le plus mauvais goût est, seul, du meilleur ton. Donnez-moi le sot le plus impitoyable, je veux qu'on lui accorde un esprit supérieur, s'il ose soutenir que Boileau n'est qu'un rimeur froid, un critique injuste et dur; Racine un poète fade et monotone; Molière un comique en charge, et fait pour le peuple; Blaise Pascal un pieux radoteur; Rousseau un écrivain sans grâces, sans invention, sans génie; La Fontaine un bon homme sans finesse; et que

le vieux Corneille, assez bon pour son temps, sert tout au plus de marchepié à l'illustre M. de Voltaire. S'il ajoute à cela que, malgré la satire, Quinault fut un poète par excellence, Perrault un véritable homme de goût, digne d'être encyclopédiste; qu'Eugénie et le Fils naturel sont des drames d'un genre plus vrai, plus philosophique, que le Misantrope et le Tartuffe; que le céleste Beverley est la meilleure critique de ce mauvais Joueur de Regnard; qu'il est trop bourgeois de rire à la comédie, trop ennuyeux de pleurer à la tragédie, trop vulgaire d'être philosophe et intelligible; qu'au reste il est indubitable qu'on raisonnait à peine il y a cinquante ans, et qu'on ne s'est même avisé de bien écrire en prose, que depuis ce siècle lumineux, le siècle des chefs-d'œuvre! que les discours de Thomas ont, comme on sait, anéanti Bossuet, Duclos éclipsé La Bruyère, et Bélisaire mis Télémaque en poudre; que surtout il n'est ni salut ni bon sens hors l'Encyclopédie. Voilà l'homme du jour, l'homme dont on raffole. Il est à l'unisson de tous les esprits; c'est l'oracle des Caillettes et des Grands; c'est l'Aristarque des boudoirs et des petits soupers. A ses préceptes divins, s'il daigne joindre l'exemple; s'il esquisse, en se jouant, quelques opéra-comiques moraux, quelques farces nationales, quelques parades philosophiques, les pensions le

cherchent, l'Académie lui est ouverte; il est déclaré grand homme. Ce n'est point là, dira-t-on, de ces cervelles étroites qui croyent aux vieux génies, comme on croyait aux revenans.

Eh! vous pensez, mon cher ami, qu'il y aurait pour nous gloire et sûreté à jouer un rôle directement contraire, à venger les grands hommes qu'on déshonore, à siffler les sots qu'on déifie, à braver la vogue, à choquer le torrent, à n'être point de notre siècle! Mais fussions-nous Aristarque ou Despréaux, Térence ou Molière, Horace ou Malherbe, quels seraient nos juges, nos arbitres? Fréron! l'Avant-coureur! le Mercure! ou l'Almanach des Muses! ou les admirateurs de Beverley et de Sancho! N'importe; il est beau de ne point désespérer de la république des lettres. Si nous pouvions exciter une révolution favorable!... Cherchons du moins à mériter qu'on nous appelle les derniers Romains. Que chacun de nous puisse dire comme Sertorius:

Rome n'est plus dans Rome; elle est toute où je suis.

Que notre ami Clément se rende le digne successeur de Boileau; qu'il immole tous nos Cotins sur sa tombe; qu'il soit le feu vengeur échappé de sa cendre. *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.* L'ombre de Molière vous rappelle au théâ-

tre. O mon ami! n'entendez-vous pas qu'elle exige de vous d'y sacrifier au ridicule

Ces protégés si bas, ces *protecteurs* si bêtes ?

C'est le drame par excellence; c'est la comédie du siècle. Elle aurait pour elle la vogue et la raison. Qu'un sourire de la vraie Thalie mette en fuite tous nos ennuyeux larmoyeurs. Pour moi, qui aurais voulu ressusciter le beau délire, l'enthousiasme brûlant des Pindares dans notre âge froid et raisonneur; moi, qui ose chanter la Nature dans le joli siècle de l'art, j'ai bien peur d'avoir mal pris mon temps. La plus jolie femme du monde semble pâle auprès de celles qui ont du rouge. Je n'ai point de rouge, et je ne suis point jolie femme.

Je vous parlerai une autre fois des larcins maladroits du petit abbé Delille. Sa traduction est souvent faible et fausse; une lâche facilité; nul génie. Il a surtout pitoyablement rendu le bel épisode d'Aristée. Il y a des contre-sens et des absurdités en mauvais vers. Je vous ai dit que j'espérais mieux de celle de M. Le Franc. Si elle est effectivement bonne, je dirai :

Pour traduire Virgile,
La raison dit Le Franc, et la rime Delille.

Vous aurez lu sans doute le ridicule et difforme

Bayard, et ce Fayel de Darnaud, si pathétiquement imbécile. Si vous me demandez laquelle des deux pièces je choisirais, voici ma réponse :

> Qui ! moi ! choisir de Bayard ou Fayel,
> O mes amis ! l'embarras est cruel !
> Mon Aristarque en demeure hypocondre ;
> Boileau pourtant m'aiderait à répondre,
> Si je savais lequel il eût choisi,
> De Pradon ou de Scudéri.

Embrasssez pour moi notre cher François. Il voudra bien, pour cette fois-ci, se contenter de cette réponse. Vous savez combien je l'aime. Il a, ce qui est bien précieux, beaucoup de goût par sentiment; et cet heureux enthousiasme, qui est toujours la preuve d'une belle âme. Quand sa jeune Muse sera moins errante, qu'elle pourra s'attacher à quelqu'ouvrage solide, et qu'elle fera des vers moins facilement, je ne doute point de ses succès. Ils me seront bien chers.

J'ai lu et chanté les noëls : il y a des couplets qui m'ont paru excellens. *Ta passion commença, etc.*

LE BRUN.

LETTRE LXXII.

A MADAME ***.

A Paris, ce 29 septembre 1774.

Qu'il y a loin, Madame, du jargon barbare de la chicane au langage du sentiment, au seul qui soit fait pour vous. La plume qui sut peindre assez ingénument la chapelle de l'Amitié, est presqu'embarrassée aujourd'hui pour écrire à la Déesse du petit temple, ou du moins à la mortelle aimable qui la représente le mieux parmi nous. Vous seule m'inspirâtes le petit tableau que je mis alors sur l'autel de l'Amitié; il fallait bien qu'il lui ressemblât, puisque c'était le vôtre.

Tableau divin, groupe charmant,
Où, sous les yeux de l'Innocence,
En caressant la Bienfaisance,
L'Amitié rit au Sentiment,
Et sur l'Estime s'appuyant,
Embrasse à jamais la Constance.

Maudits soient les procès, les plaideurs, et Thémis elle-même, s'ils dérobent l'âme à ces douces

images, et s'ils défendent à ma plume de les peindre encore.

Cette plume, autrefois consacrée aux neuf Sœurs,
Et qui traçait, d'un si doux caractère,
De l'Amitié les naïves douceurs,
Ou les charmes piquans de son dangereux frère,
Ou de la Gloire enfin la sublime chimère,
Toujours si douce aux nobles cœurs;
Cette plume, aujourd'hui, par un destin profane,
Loin des sources de l'Hélicon,
Trempée au fiel de la Chicane,
De ce monstre hideux a fait son Apollon:
Elle use à griffonner maint horrible grimoire,
Ce temps, de nos plaisirs rapide destructeur,
Ces jours dus à la gloire
Et surtout au bonheur.

Pour vous, Madame, qui méritez à tant d'égards d'être heureuse, vous jouissez des plaisirs purs de la campagne, et vous en jouissez avec l'Amitié. Les charmes de la Nature et le cœur de mademoiselle d'Hautefort, voilà bien l'image d'un bonheur complet; voilà sans doute de quoi faire oublier à tout autre les tristes habitans de la ville et même l'univers; mais vous êtes si bonne, qu'il ne serait pas impossible que vos plaisirs n'eussent été un peu troublés par l'idée des regrets que vous êtes bien sûre d'avoir laissés ici. Non, vous ne doutez pas de l'impatience que M. de Brancas et vos amis auraient de vous y revoir. On m'a fait

la description de vos promenades dans le vaste parc de Champieu. Elles me rappellent, avec un plaisir mêlé de regrets, nos courses champêtres dans les bois charmans de Notre-Dame, et nos promenades philosophiques sur cette belle pelouse des allées de la Jonchère. C'est alors que vous daignâtes apprendre certains vers que vous embellissiez en les récitant.

Charmante fille d'un héros
Qu'aimaient la France et la Victoire,
Mes vers sont dans votre mémoire;
Ils bravent l'envie et les sots,
Voilà les titres de ma gloire;
Mais quels titres pour mon bonheur,
Si le respect qui seul me guide,
Si l'amitié tendre et timide
Me donnait place en votre cœur!

Peut-on vous connaître, Madame, et avoir d'autre ambition? C'est avec ces sentimens inviolables et respectueux que j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE BRUN.

LETTRE LXXIII.

A M. PALISSOT.

Février 1777.

Voici, mon cher Palissot, le passage d'Horace dans son Ode xxvie du 3e livre *ad Venerem.*

Regina, sublimi flagello
Tange Chloen semel, arrogantem.

Il faut que vous traitiez l'*arrogant* et *imbécile* Wasp comme un polisson à la bavette *, qui,

* C'est de Fréron fils qu'il est question dans cette lettre. Le père était mort au mois de mars 1776. M. Palissot inséra, dans le N° 1 du Journal français, 15 janvier 1777, le beau fragment du poëme de la Nature : *Les grottes, les coteaux, les bords d'une onde pure*, imprimé dans notre édition, tom. II, pag. 309. Le jeune Fréron, qui faisait alors paraître ses feuilles, arriérées depuis la mort de son père, critiqua ce fragment, année 1776, tom. VII, pag. 241, dans une lettre qu'il supposa lui être écrite par Le Brun même. La critique était aussi sotte que la supposition était malhonnête. Le Brun engage ici M. Palissot à punir Fréron de ce tour d'écolier. On lit en effet, dans le Journal français, N° 4, 28 février 1777, une réponse à cette critique de Fréron; et dans la partie qui regarde Le Brun, on retrouve les citations et les autorités poétiques qu'il rassemble ici pour la défense de ses vers. (*Note de l'Éditeur.*)

n'ayant encore ni lu, ni su, ni eu le temps de lire, est ignare par nature et par éducation, et dit, en voulant parler de goût, autant de sottises que de mots. D'après cela, rien de plus naturel que les termes de verges, férule, fouet, et surtout en finissant par le *sublimi flagello*, n'en déplaise à l'abbé de La Porte. D'ailleurs, vous devez un peu cette correction à la manière dont il vous traite. Tout le monde a trouvé de l'*impudence* dans l'idée seule de me supposer une lettre. Ainsi je crois encore que c'est le mot propre : le mot de licence ne suffit pas, et retomberait plus sur le censeur qui l'aurait permise, que sur le petit Fréron.

Je crois, mon cher ami, qu'après la briève riposte que vous faites à cinq ou six de ses arrogantes et niaises balourdises, vous vous devez, pour achever de lui donner un démenti formel, de réintégrer le fragment cité par vous dans son premier lustre, en l'honorant d'une épithète contraire à celle du petit Wasp.

Il vous a fait un défi aussi bête qu'impertinent, *de lever son scrupule sur les de vous-mêmes* au pluriel, le traitant de barbarisme et de solécisme à la fois. Il y a quinze lignes de triomphe sur cette imbécile remarque; *encore une fois*, dit-il, en parlant de vous et de Clément, *je supplie les admirateurs de lever* CE SCRUPULE; *car*, ajoute-t-il

d'un ton magistral et sûr, mon esprit n'admet pas

L'orgueilleux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé le pompeux solécisme.

Ainsi, selon ce petit Monsieur, nous voilà tous ignorant l'A B C D de la langue et de la poésie, tandis que l'arrogante Pécore ignore elle seule ce que tout le monde sait. Vous vous devez absolument, pour le confondre sur son propre défi, de lui prouver en quelques lignes que depuis Racan et Malherbe jusqu'à Voltaire, nos poètes ont employé *nous-mêmes*, *vous-mêmes*, *eux-mêmes*, avec un *s* ou sans *s*, comme cela convenait à leurs vers; que les exemples en sont si fréquens, que c'est moins une licence qu'un usage. Citez, avant tout, le vers si connu de Malherbe, dans l'Ode qui est son chef-d'œuvre sur la prise de la Rochelle :

Les Immortels *eux-même* en sont persécutés.

Et Malherbe a fait loi pour les libertés poétiques.

Racan, Ségrais, La Fontaine, Corneille, etc. ont tous imité cette licence nécessaire à la précision; et Racine, dont je ne me rappelle pas d'exemples pour le moment, a pris une autre licence; c'est d'ajouter un *s* au mot *même* dans ce vers :

La fortune et la victoire mêmes,

licence beaucoup plus rare que l'autre, qui est prodiguée dans tous nos poètes. Voici une énumération triomphante dans le seul M. de Voltaire, et dans ses plus beaux vers. On ne lui refusera pas d'être poète, et de savoir au moins les élémens de la poésie. Dans sa pièce à M. de Genonville :

> Ces mortels endurcis,
> Indignes du beau nom, du sacré nom d'amis,
> Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'*eux-même*...
> Malheureux dont le cœur ne sait pas comme on *aime*, etc.

Dans ces beaux vers d'Œdipe, que tout le monde sait par cœur :

> Tel est souvent le sort des plus justes des rois;
> Tant qu'ils sont sur la terre, on respecte leurs lois;
> On porte jusqu'au Ciel leur justice *suprême ;*
> Adorés de leur peuple ils sont des dieux eux-*mêmes*.

Dans la tragédie de Mariamne, Hérode lui dit :

> Finissons à la fois ma douleur et la vôtre.
> Commençons sur *nous-même* à régner en ce jour.

On en trouverait deux cents exemples dans Voltaire seul; mais il ne faut pas oublier le plus frappant de tous, puisqu'il est consacré dans le plus correct et le plus poétique de ses ouvrages (la Henriade), chant dixième, vers 113. D'Aumale dit :

> En vain l'homme timide implore un dieu *suprême ;*
> Tranquille au haut des cieux, il nous laisse à nous-*même*.

présentent trop naturellement à tout poète qui parle de la cour, et le voilà accompagné de l'épithète *glissant*, qui justifie le *glissant écueil*. Tout le monde a dit, le comble, le faîte, le sommet des grandeurs : cette métaphore est de nécessité. Je trouve dans *Bernis* :

Le *faîte* glissant *des grandeurs*.

Rousseau a même dit à l'Empereur :

T'affermira *sur la cime*
Des grandeurs de l'univers.

Le même a dit :

Au *faîte des grandeurs*.

Voltaire a vingt fois employé la même métaphore. Il a fait plus; il a donné un *faîte* même au *pouvoir*, dans ce vers de la Henriade, chant sixième :

Où *tombent* si souvent *du faîte du pouvoir*
Ces ministres, ces grands qui *tonnent* sur nos têtes;
Qui vivent à la cour au milieu *des tempêtes*.

Cet exemple d'expressions plus hasardées que la mienne est décisif contre le petit Sot. Voilà en même temps, *tonnent* et *tempêtes* à la cour.

Voici, dans la Henriade encore, une autre image qui a rapport à mon vers *aigles*, *dont la*

prosateurs, dans l'acception où je l'emploie; et, si jamais il y a eu chez les hommes quelque chose de fragile, assurément c'est l'amitié. Mais voici dans Massillon, page 145, une phrase bien plus hardie que mon vers. Il parle des *vertus humaines formées*, dit-il, par les regards *publics*, elles vont s'*éteindre* le lendemain; *appuyées* sur les *circonstances*, sur les *occasions*, sur les *jugemens* des hommes, elles tombent sans cesse avec ces appuis *fragiles*. Quoi! les *jugemens*, les *occasions*, les *circonstances* mêmes sont des *appuis*, et sont *fragiles!* dirait l'ignorante Pécore. Que cela est *ridicule!*

Dans la Henriade encore, chant septième:

Des humaines vertus récompense *fragile*.

Une récompense *de verre!*

Pour l'expression *tomber du sommet des grandeurs*, qu'*on n'a jamais dit* avant moi (assure magistralement cet ignare écolier), c'est la première chose que je trouve dans ce sonnet du célèbre Hainaut, que tout le monde sait.

S'élève qui voudra par force, par adresse,
Jusqu'au *sommet glissant des grandeurs* de la cour.

Voilà bien le *sommet des grandeurs*, dit il y a plus de cent ans, et qui ne l'était pas pour la première fois, parce que l'expression et l'idée se

il a mis *dans* ses défaites. Plus grand *par* son exil n'en est pas moins l'*unique expression que la poésie et le bon sens* me permettaient. *Dans* serait un contre-sens absurde, et supposerait qu'il est encore exilé.

A propos, comment n'y aurait-il qu'un trident? Boileau, par une superbe hardiesse, a osé dire l'un et l'autre *Neptune*, pour les deux mers. Voilà une mythologie toute nouvelle pour Fréron. Je me rappelle, au sujet de la pitoyable critique sur *vous n'êtes plus l'idole*, pour les *idoles*, selon Fréron, ce vers de Voltaire, où parlant de tous les bons rois, il dit :

Par le Dieu bienfaisant dont *ils étaient l'image*,

pour *les images*, ce qui est partout dans Boileau, Racine, etc. comme une nécessité, et non comme une licence. Témoin encore ces deux beaux vers de Rousseau :

De la *Discorde* et de l'*Envie*
Verront éteindre *le flambeau*,

pour *les flambeaux*. (Ode au duc de Bretagne.) Adieu.

LE BRUN.

LETTRE LXXIV.

A M. PALISSOT.

Octobre 1778.

Je suis très-fâché, mon cher Palissot, que le sieur Panckouke ne se soit pas prêté à insérer l'Ode à Voltaire dans son Mercure, ne fût-ce que pour le vers *la douleur irritant* *, qui me semble, plus que jamais, une absurdité, ce qui est bien pis qu'une répétition. La douleur n'irrite point les larmes : il faut absolument *le silence.* J'aurais voulu pouvoir prévenir les trop justes critiques que l'on peut faire sur cette bizarre expression, et que le *public qui lit,* fût informé que c'est une faute d'impression. D'ailleurs les changemens et les retranchemens étaient trop essentiels, pour que je ne desirasse pas en jouir le plutôt possible. Au défaut du Mercure, ne pourrions-nous pas avoir recours au Journal encyclopédique, et y faire insérer l'Ode, toujours précédée de votre

* Dans la première édition de cette Ode, on avait mis au deuxième vers de la septième strophe :

La douleur irritant ses larmes inquiètes,

au lieu de :

Le silence irritant, etc.

note, qui m'a paru excellente. Vous connaissez Bret, qui est, je crois, un des coopérateurs; je suis presque sûr qu'il s'en chargerait avec plaisir. Il faudrait la leur faire tenir le plutôt possible. Si vous n'aviez aucune relation avec les auteurs de ce journal, je vous prierais de me faire remettre incessamment la copie de mon ode avec votre note; je la ferais tout de suite passer dans les mains de Rousseau. Madame Mayol voudrait bien se charger de me la faire remettre à son retour à Paris.

Venons à votre éloge de Voltaire. Je suis enchanté des bonnes nouvelles que vous avez eues. Il me semble que l'ouvrage a été lu avec empressement, et que, si vous êtes content du succès, Bastien doit être content du débit. On convient qu'il est bien écrit; mais je ne vous cacherai pas qu'un seul mot a pensé égarer le jugement du public; c'est le mot fatal d'*éloge*, que je desirais si fort que vous changeassiez. L'épithète même d'historique ne le rendrait pas plus juste, parce que vous ne vous êtes nullement attaché à l'historique de M. de Voltaire. Beaucoup de gens l'y cherchaient, et ont été étonnés de ne l'y point trouver. Vous avez été bien faiblement servi à cet égard par les amis du grand homme. Votre ouvrage n'est donc réellement qu'un *coup-d'œil impartial et rapide sur la Vie et les Ouvrages de*

M. de Voltaire, et cela est bien assez pour être très-vif et très-intéressant.

Bossuet aurait beaucoup perdu, *au moins pour le moment*, s'il eût intitulé son immortel ouvrage, Histoire universelle, au lieu de Discours sur l'Histoire. Le public veut qu'un auteur tienne ce qu'il promet. Il est bien essentiel que vous changiez le titre dans votre édition.

Si vous vouliez garder le titre d'éloge, il ne faudrait pas certainement continuer à dire que c'est à Voltaire, que les vrais connaisseurs assigneront l'époque de la décadence naissante de l'art. Il faudrait passer presque sous silence ses Commentaires sur Corneille, qui ne sauraient ajouter *une parcelle à sa gloire*; il faudrait donner un bien plus grand développement au Théâtre de M. de Voltaire, faire valoir ce qu'il a eu de neuf dans ce genre, et ce qui l'a tiré de pair, etc. Il faudrait que ce riche tableau fût presqu'en tête de l'ouvrage; de là vous iriez à la Henriade, de là à l'Histoire, de là aux petites pièces et à la surabondance de sa gloire, et dans cette surabondance je ferais paraître ou disparaître en un mot les très-longs et très-inutiles Commentaires sur Corneille. Après cela, vous eussiez pu marquer l'influence qu'il a eue sur l'esprit et les mœurs de son siècle, sur les progrès de l'art de penser, sur la secte philosophique. Vous prendriez son com-

merce intime et familier avec les plus grands rois et les plus grands héros de son temps; vous n'oublieriez pas sa belle retraite de la cour de Prusse, qui est le moment le plus courageux et le plus sublime de sa vie. Après cela, toutes ses actions de bienfaisance, dont vous feriez un rapprochement rapide et attendrissant, qui vous mènerait à la peinture de sa mort, qui n'a été ni faible ni insolente.

Voilà, je crois, mon cher Palissot, ce que demanderait le titre d'éloge, et ce dont vous pouvez parfaitement vous dispenser en rayant le mot. Votre ouvrage m'a fait plaisir tel qu'il est, parce qu'il n'a *ni style gourmé, ni prétention à l'emphase oratoire, ni marche glaciale et didactique*. Tout ceci soit dit entre nous.

LE BRUN.

LETTRE LXXV.

DE M. PALISSOT.

Argenteuil, près Paris, ce 15 octobre 1778.

Je vous remercie, mon cher ami, de votre longue lettre et de vos bons avis. J'en ferais une aussi longue au moins, si j'en avais le temps, pour vous engager à faire encore quelques sacrifices dans votre Ode. La voix publique la trouve sublime, mais trop longue, beaucoup trop longue, et c'est un sentiment si général, que je vous avoue que j'en suis ébranlé. Songez, mon ami, que la vraie richesse est de savoir sacrifier. Je regretterai, plus que vous, ce que je vous propose de retrancher; mais je crois que l'ouvrage y gagnerait infiniment plus que vous ne le croirez d'abord. J'en ai fait l'épreuve en lisant votre Ode tout haut à diverses reprises et à différentes personnes : toutes ont été de mon avis; madame Mayol, entre autres, à qui vous pouvez le demander, et qui vous dira que je ne suis occupé que de votre gloire. Je réduirais l'Ode à vingt-trois strophes; je retrancherais la dixième, la onzième et la douzième; ensuite celles que vous avez déjà

supprimées, c'est-à-dire, la dix-huitième, la dix-neuvième, la vingtième et la vingt-unième. Je retrancherais encore la vingt-quatrième, qui ne finit pas heureusemeut, et dans laquelle il y a un vers qui paraît un peu travaillé pour la rime :

Vit par mes soins heureux son destin secondé.

Dans la même strophe, persónne n'aime, *quand je mettais en pleurs*; enfin je supprimerais encore la trentième, qui ne renchérit point assez sur la précédente, et qui, quoi que vous en puissiez penser, est moins heureusement faite. Dieu me garde des discussions, et surtout des longues discussions avec un ami que je ne veux pas ennuyer; mais je vous assure que si l'Ode était de moi, je ne balancerais pas un moment à la donner comme je vous le propose.

Au reste, comme je fais faire exprès un carton dans mon septième volume, uniquement en faveur de votre pièce, et qu'on attend de moi un nouveau manuscrit pour y travailler, consultez-vous, et répondez-moi, *à lettre vue*, ce que vous desirez que je fasse. Je m'en tiendrai, si vous le voulez, aux seuls changemens que vous avez faits chez moi; mais faites vos dernières réflexions, et songez bien que je ne saurais être animé d'un autre intérêt que du vôtre. Méfiez-vous de l'esprit de discussion avec lequel nous ne finirions

pas, et dites-moi seulement un *oui*, ou un *non*; mais *ne perdez pas un moment, je vous en prie.*

Je vous embrasse de tout mon cœur.

PALISSOT.

J'ai enfin reçu de madame Necker une lettre très-honnête et très-aimable; mais je suis trop paresseux pour la transcrire. Vous la verrez.

LETTRE LXXVI.

A M. LE COMTE DE B***,

Sur la Mélanie de La Harpe.

J'ai donc lu cette Religieuse, et, grâce à Dieu, je ne la relirai plus. Je ris de ce qu'en eussent pensé Despréaux et Racine; aussi n'était-ce point là des ministres. Voilà M. de Ch*** ruiné, s'il s'engage à payer tous les chefs-d'œuvre en ce genre, car on en va faire à la douzaine; et Darnaud, à lui seul, lui coûtera au moins dix mille écus. Eh! mon cher Monsieur, le bon goût est perdu, si toutes ces lugubres parades passent enfin pour des merveilles. Savez-vous ce qui a séduit, enchanté, affolé le vulgaire des Grands et des beaux-esprits? *un curé dramatique*, *un curé honnête homme*. Ce personnage, m'a-t-on dit, est neuf et sublime; et l'on n'a rien de cette invention, de cette vérité, de cette énergie, ni dans Corneille, ni dans Racine, ni dans Crébillon, ni *même* dans Voltaire : je pense que vous en conviendrez vous-même aisément quand vous l'aurez lu. Toutefois, nos juges du bon ton ne sont pas

bien mémoratifs ; un curé n'est pas si neuf sur la scène ! et vous pouvez vous *ramentevoir* qu'il y en a un dans l'admirable Coligni de M. Baculard, et que ce curé dit bien tout autant de sottises qu'un autre ; mais, pour en revenir au successeur de La Chaussée, vous trouverez dans son ouvrage un sujet et un style bourgeois ; des personnages tout d'une venue ; un père qui, pendant trois actes, dit toujours, je le veux, et je l'ordonne ; je l'ordonne, et je le veux ; une pauvre moutonne de mère qui ne fait que larmoyer, sans caractère, sans énergie, sans transports maternels, et qui se garde bien de dire comme Clitemnestre, *non ; tu ne mourras pas* ; un pauvre amant qui ne produit aucun incident, aucun accroissement d'intérêt ; enfin une Mélanie qui n'a que la force de s'empoisonner, et qui n'a pas celle de dire non, au lieu de oui, car toute la pièce tient à cela. Au caractère stupidement barbare de Faublas le père, on voit le dénoûment dès la première scène ; l'action ne gagne pas un pouce de terrein dans tout l'espace des trois actes ; chacun vient à son tour faire un beau sermon à ce cœur de roc, *à ce père qui n'en est pas un*, et tout échoue contre le rocher. Ces suspensions tragiques, ces incertitudes si heureuses qui, tour à tour, font tout craindre et tout espérer, ces révolutions qui changent la face de la scène, ce flux et reflux de la

terreur et de la peur, rien de cela ne se trouve dans le moderne chef-d'œuvre; point de préparation, point de nœud, point de dénoûment, nul tissu; une enfilade d'héroïdes; du pathétique par placard; un style sec, maigre, décharné; une poésie triviale; quelques beaux vers par-ci par-là. Surtout gardez-vous bien, mon cher Monsieur, de vous rappeler l'Iphigénie de Racine, en lisant la Mélanie de La Harpe : ce serait en faire la critique la plus sanglante.

J'oubliais de vous dire qu'il étoit du poison dans la poche de la désespérée Mélanie; car elle aurait eu de la peine à en trouver dans un couvent de filles, où on ne s'empoisonne guère que d'ennui. Nos tragiques messieurs s'accoutument depuis quelque temps à faire mourir leurs personnages d'un excès de douleur; cela débarrasse du poison et des poignards. M. de La Harpe qui les admire, aurait dû profiter de cette sublime invention. Il est vrai qu'il y a un petit inconvénient dans ces prétendues morts à la mode, c'est que le spectateur est en droit de douter qu'elles soient réelles : ce pourrait n'être qu'un simple évanouissement; et dans ce cas la tragédie n'est point achevée, ce qui devient fort embarrassant à la fin d'un cinquième acte. Mauvaise difficulté; j'oubliais qu'on baisse la toile.

LE BRUN.

LETTRE LXXVII.

DE M. THOMAS.

A Paris, 25 février 1778.

J'ai relu avec un nouveau plaisir, Monsieur, ces vers à M. de Voltaire, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Vous lui parlez son langage, celui de l'imagination, de l'harmonie et du sentiment. Il n'a pas toujours été aussi heureux; et quelquefois en le louant on l'aurait dégoûté de sa gloire, si c'eût été possible. Pour vous, Monsieur, vous devez la lui rendre plus chère; vous êtes comme ces peintres qui savent encore embellir ce que l'on aime. Votre Ode à M. de Buffon a dû produire le même effet sur lui; ce philosophe-poète a dû y retrouver son pinceau. De tous les genres de poésie, c'est l'ode sûrement qui a le plus droit de lui plaire, parce qu'elle a plus de rapport avec l'élévation de ses idées, et la hauteur de son style. Vous avez conservé, Monsieur, ou rendu à ce genre toute sa dignité. Dans notre langue, si raisonnable, nous avons beaucoup de stances et bien peu d'odes. Celle-ci a véritablement une marche antique; et l'idée qui la ter-

mine est tout-à-fait heureuse : elle repose l'imagination en lui offrant des beautés d'un autre genre, et des images pleines de douceur, de sensibilité et de grâce....

Je voudrais que le poëme dont je m'occupe pût vous intéresser. Je ne sais, ni quand il sera fini, ni s'il le sera jamais. C'est un ouvrage immense et presque aussi difficile à exécuter que le projet de mon héros. On ne fait pas plus aisément un poëme épique, qu'on ne civilise une nation sauvage. Jusqu'à présent, j'ai suivi à la lettre le précepte de Boileau :

Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.

Je suis donc encore peu avancé, et tout ce que j'ai fait est assez en désordre. C'est surtout à ceux qui cultivent avec autant de succès que vous, Monsieur, cet art difficile, que je serai empressé de demander des conseils.

Agréez, je vous prie, toute ma reconnaissance, et l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

THOMAS.

J'envoie sur-le-champ à M. Barthe l'exemplaire que vous avez bien voulu m'adresser pour lui.

LETTRE LXXVIII.

DE D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 mars 1778.

Monsieur,

Vous ne vous êtes point trompé, en pensant que je recevrais avec beaucoup de plaisir les vers que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Ils m'intéressent à double titre; et par les sentimens qui m'attachent au grand homme que vous célébrez, et par la connaissance que j'ai de vos talens. J'ai lu ces vers avec le même plaisir et le même intérêt que je les ai reçus; je vous en fais, Monsieur, tous mes remercîmens, et je vous prie d'être bien persuadé de ma sincère reconnaissance, et de la parfaite estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

D'ALEMBERT.

LETTRE LXXIX.

A M. PALISSOT.

Ce 9 novembre 1778.

Le hasard, mon cher ami, m'a fait souper deux fois de suite avec madame de B****. Je l'ai trouvée la meilleure femme du monde, très-élégante; mais sans prétention. Elle m'a très-peu parlé de D***, m'a accablé de prévenances, et j'ai promis d'aller la voir. Dans ces circonstances, je serais très-fâché que l'épigramme sur *les Baisers* parût avec le nom de Dorat. Le changement est facile. Comme le poète Jean Second, prétendu rival de Catulle, et qui a fait des Baisers, est rempli d'une affectation froide et minutieuse (ce qui est l'antipode du sentiment et de la passion), je vous prie de vouloir bien mettre au titre *sur les Baisers de Jean Second*, et suppléer au vers :

> Qu'ami Dorat ses Baisers intitule,

celui-ci :

> Que Jean Second ses Baisers intitule.

Si pourtant vous aviez une si haute idée de ce

Jean Second; que vous ne voulussiez point l'immoler, on pourrait mettre

Que Lycidas ses Baisers intitule,

et supposer, au titre, que l'épigramme est faite sur un *poëme des Baisers*; mais je vous prie en grâce d'effacer pour l'instant le nom de Dorat, qui reparaîtra dans mes Œuvres avec toute sa gloire. *D'autres temps, d'autres soins.*

Je vous supplie encore, dans les vers à madame Palissot *, auxquels je ne tiens que par son éloge, je vous supplie, dis-je, d'en retrancher, comme j'en avais déjà eu envie, tout ce qui regarde le Mercure académique, et de les terminer par la parodie énigmatique et plaisante des fameux vers de Malherbe. Après

Rival d'Aristophane et vengeur du génie, etc.

il y avait la peinture du dieu d'Ennui; j'y attaquais plus les personnes que les genres, ce qui est moins durable et moins essentiel; voici comment je les ai corrigés, j'ose dire avec avantage.

C'était ce dieu si lourd que Pope a su nous peindre,
Qui d'une aile de plomb s'empresse à nous atteindre,
Traîne du froid Garnier la pesante Clio,
Préside à tout in-folio;
Fait tous les vers d'Académie;
Aux greniers des savans, d'une main ennemie,

* C'est l'Épître VII du livre II, tome II, page 210.

Griffonne des journaux l'ennuyeuse infamie ;
Seul avec Baculard lamenta Jérémie ;
Inspira de Berquin l'insipide Érato ;
Dans toute la France endormie
Des Éloges glacés souffla l'épidémie ;
Au plus bel opéra se glisse incognito,
Et même inventa le loto.

Il y a certainement plus de vérité et d'effet dans cette manière, que dans un monotone entassement de mauvaises pièces, dont la critique est usée, et j'y tombe sur quatre genres les plus ennuyeux, les plus mauvais que je connaisse, et les plus inconnus à la belle antiquité ; pièces d'académies, journaux, éloges et opéra. Jugez, d'après cela, mon cher ami, si je desire plus que jamais que vous, qui avez eu l'instinct et le bonheur de ne pas faire un Éloge de Voltaire, vous vouliez bien consentir au titre de *Coup-d'œil impartial*, qui vous sauve de la foule des ennuyeux, où l'on serait si étonné de vous voir, et qui met vôtre ouvrage dans son jour le plus favorable.

Oh ! si jamais il vous plaît de connaître vos forces et d'ajouter deux actes aux Philosophes et aux Courtisanes, en déployant le fond des caractères qui sont déjà si heureusement tracés, etc. etc. alors, mon cher ami, en dépit du *Méchant* et de la *Métromanie* même, je vous regarde comme l'auteur de ce siècle qui aura fait les deux meil-

leures pièces comiques, et celles dont le sujet était le plus heureux et le plus piquant. J'ose dire même que vous seul étiez capable de les faire et de les *achever* dans le véritable génie d'Aristophane. Voilà ce qui vous placerait juste après Molière et avant Regnard; et je vous jure que, vos deux pièces une fois dans l'état où il vous est si facile de les mettre, leur excellence forcera de les jouer, et que personne ne vous délogera du rang que je vous donne. Sur cela, mon cher ami, je prie Apollon de vous tenir en sa sainte et digne garde.

Tous mes hommages à madame Palissot. Gardez-vous de montrer ma lettre à Bastien ou à l'abbé Fabre, car ces gens de goût la prendraient pour une infâme satire. J'espère que vous ne la prendrez pas au moins pour une discussion.

Adieu encore une fois.

LE BRUN.

LETTRE LXXX.

DE M. PALISSOT.

Argenteuil, près Paris, ce 11 novembre 1778.

Tranquillisez-vous, mon cher Le Brun, on fera les changemens que vous desirez, quoique vous me paraissiez vous engouer un peu légèrement d'une caillette. J'avais vu plus impunément que vous cette femme bel-esprit au Marais, chez madame Prévôt; je l'avais, dis-je, assez vue, pour être bien sûr qu'elle n'avait pas même le mérite d'avoir fait ses petits vers. Mais, encore une fois, on fera les changemens que vous demandez.

Je vous remercie de la place honorable que vous voulez bien m'assigner parmi les poètes comiques, même avec la restriction que vous y mettez. Je souhaite que la postérité me la confirme; mais je n'irai pas retoucher, à cinquante ans, des ouvrages que j'ai faits à trente, et dont je ne suis pas mécontent. Pour me remettre au ton où j'étais lorsque je fis la comédie des *Philosophes*, il faudrait qu'on me rendît les mêmes passions, que madame la princesse de Robecq, que j'avais voulu venger, vécût encore; enfin que je fusse, en 1780,

le même homme que j'étais en 1760. Mais je vous jure, mon ami, que j'en suis très-loin, et que je commence à sentir, pour ces pauvres philosophes, plus de compassion que de haine. Ils ont bien assez de tous les valets du clergé à leurs trousses. A l'égard des catins, je me sens pour elles un peu plus d'indulgence que pour les philosophes. Il en est quelques-unes qui m'ont fait passer quelquefois d'assez agréables momens, et l'on ne sait de quoi l'on peut avoir besoin un jour; ainsi je me contenterai de les avoir égratignées en trois actes. Je ne suis pas d'ailleurs aussi persuadé que vous, qu'il n'y ait que les cinq actes qui mènent à la gloire. Molière a fait des chefs-d'œuvre en trois actes; il est vrai qu'il est le seul, exactement le seul, qui ait su en faire en cinq; mais je n'ai jamais eu la présomption de m'égaler à lui un moment : ainsi trouvez bon que je me réduise à ma petite mesure. Qui sait si l'on ne me trouvera pas mieux pris dans ma petite taille, que si j'avais voulu chausser un brodequin plus élevé. Je n'ai guère vu de pièce en cinq actes, à l'exception des chefs-d'œuvre de Molière, qui n'eût gagné beaucoup à être réduite. Regnard, Destouches et quelques autres, atteignaient à cette mesure, mais avec des personnages postiches, des longueurs, du froid, et souvent de l'ennui.

Quant aux Éloges, je conviens que ceux de

Thomas sont très-ennuyeux, et que l'académie, en réservant tous ses prix pour ce genre d'ouvrages, les a beaucoup trop multipliés; mais l'abus ne me fait pas condamner le genre, et je n'en trouve pas moins les Éloges de Fontenelle charmans. Gardez votre opinion, mon ami, mais laissez-moi la mienne, et n'attachons jamais trop d'importance à des mots. Vous connaissez sûrement la juste valeur des termes; mais j'ai bien assez vécu pour croire avoir aussi ce futile mérite; et toutes les fois que deux gens d'esprit ne sont pas d'accord sur de pareilles questions, c'est qu'elles ne méritaient pas la peine d'être agitées. Je vous avais conseillé, uniquement par intérêt et par amitié, de retrancher encore quelques strophes de votre Ode en faveur de mademoiselle Corneille; vous avez jugé que je m'étais trompé; j'ai cru que vous aviez raison, et je ne vous en reparlerai de ma vie : je respecte les droits de l'amitié; mais

Est modus in rebus, sunt certi denique fines, etc.

Adieu, mon cher Le Brun. Je ne saurais haïr le mot d'éloge, après avoir fait tant de fois le vôtre. Je vous embrasse de tout mon cœur.

PALISSOT.

LETTRE LXXXI.

A MADAME ***.

1779.

Je vous renvoye, très-aimable amie, la feuille de Fréron, et le petit almanach. Pour le journal de Paris, vous avez entièrement raison, on pouvait faire beaucoup moins et beaucoup mieux. L'extrait est mal écrit, fait à la diable. Il s'est presque également trompé sur les éloges et sur les critiques. La première strophe qu'il lui a plu de trouver didactique, c'est-à-dire, *dans son idée*, trop compassée, a été trouvée, au contraire, la plus hardie et la plus imposante de l'ouvrage. *Cet astre, roi du jour, au brûlant diadême*, opposé à l'astre du Génie, est la plus grande idée qui soit dans l'Ode entière, et celle qui est exprimée de la manière la plus neuve. Madame Necker et monsieur de Buffon, ainsi que M. Thomas, en étaient enthousiasmés. Pour les *Nymphes de Seine*, au lieu de la Seine; c'est faute d'avoir lu Boileau que le pauvre critique est tombé dans l'erreur. Il aurait vu que ce grand homme, dans une lettre à Brossette, fait une règle de goût et de poésie de dire rivage *de* Seine, au lieu de rivage *de la* Seine,

qui est la locution *prosaïque* et *vulgaire*. Malherbe, le Dieu de l'Harmonie, ne s'est jamais exprimé autrement; mais ces Messieurs ne lisent ni Boileau ni Malherbe. A l'égard du monosyllabe *t'en*,

> *Et les bords du Léthé t'en* devinrent plus doux,

qu'il a trouvé très-dur, il fallait qu'il eût l'oreille bien chatouilleuse pour le moment. Ce ne sont que des syllabes dures, *répétées plusieurs fois*, qui constituent la dureté. Tel que ce vers de Racine, dans Bérénice,

> *Qu'*en *quelqu'*obscurité *que* le ciel l'eût fait naître;

ou cet autre de Phèdre,

> J'ai peut-*être trop cru*,

ou cet autre d'Iphigénie,

> Et *que* tout le *camp croie*,

ou celui-ci, d'Andromaque,

> Tu sou*ffres* à *regret qu'un* au*tre t'entretienne*.

vers difficile même à prononcer; ainsi que cet autre vers de Boileau,

> Et *dans cela pour eux votre naturel brille.*

Après toute la description du Génie, qu'il lui plaît d'appeler superbe, ce Monsieur trouve que,

Tel éclatait Buffon ! est une transition un peu sèche. Il ne s'est pas aperçu que c'est plutôt un sentiment, une exclamation, qu'une transition; et qu'elle est si rapide, qu'on ne pouvait pas, en moins de mots qu'*en trois*, faire à M. de Buffon l'application des neuf strophes précédentes; car il n'y a précisément que trois mots pour dévoiler le sens de cinquante-quatre vers. Aussi ces trois mots avaient-ils frappé, au point de paraître presque sublimes. Convenez que dans les ouvrages d'une certaine élévation, et où le génie seul pourrait apprécier le génie, on est plaisamment jugé par de petits Messieurs, qui, de leur vie, n'ont fait quatre vers passables.

Cependant je dois savoir gré à l'auteur, quel qu'il soit, de sa bonne intention. Il est visible, par son extrait, qu'il a voulu m'obliger; mais, pour obliger le public, il aurait dû au moins l'écrire en meilleur français.

On m'a dit que ce serait La Harpe qui ferait dans le Mercure, l'extrait de mon Ode. Certainement il ne sera pas flatté. Je gagerais qu'en plusieurs choses il dira juste le contraire du Journal de Paris. Celui-ci a pris garde à peine à l'Épître*; d'autres la vanteront peut-être plus que l'Ode. Et

* Épître sur *la bonne et la mauvaise plaisanterie*, imprimée pour la première fois avec l'Ode à M. de Buffon. (*Note de l'Éditeur.*)

tous ces beaux jugemens ne rendront ni l'une ni l'autre plus mauvaise ou meilleure ; mais cela barbouille du papier, et le commerce du papier barbouillé est en France un objet de plusieurs millions.

Adieu, très-aimable amie ; ne montrez point ma lettre, pas même à M. de S***. Je veux paraître *reconnaissant de la bonne intention;* car, dans le siècle des petits talens, de l'ignorance et de l'envie, la bonne intention est quelque chose.

LE BRUN.

LETTRE LXXXII.

DE LA COMTESSE DE GRISMONDI

A M. DE BUFFON.

A Bergame, le 14 février 1780.

Je viens de recevoir, mon très-cher et très-respectable ami, la lettre dont vous m'avez honorée du premier janvier; mais je n'ai pas eu le bonheur de recevoir celle qui accompagnait l'Ode imprimée de M. Le Brun. Le meilleur parti est sûrement celui d'adresser vos lettres directement à Bergame, et c'est ce que je vous supplie de faire toutes les fois que vous voudrez bien avoir la bonté de m'écrire. J'envoie moi-même celle-ci à votre adresse à Paris, dans l'espoir qu'elle puisse vous parvenir avec plus d'exactitude que par la voie de M. Canin, qui, à dire vrai, est le plus négligent de tous les banquiers.

Puisque ma traduction peut mériter vos suffrages, je ne craindrai plus la critique, dût-elle être universelle; et aussitôt que vous m'aurez fait l'honneur de m'envoyer les changemens du sublime auteur, je tâcherai de la rendre un peu

meilleure, pour la faire d'abord imprimer. A ce propos, je vous supplie, mon très-cher Comte, de me dire sincèrement si monsieur Le Brun me permettrait de faire imprimer avec ma traduction, son superbe original, qui est déjà très-connu et très-admiré, même parmi nos poètes italiens.

La lettre que vous eûtes la complaisance, mon très-cher ami, de m'écrire, est si flatteuse pour moi, que je n'ai pu me passer d'en donner une copie à mes amis, qui ont la bonté de s'intéresser à ma gloire. Que ne puis-je, mon cher Comte, vous témoigner toute la reconnaissance d'un cœur qui vous sera éternellement attaché!

Je vous écris toujours de mon lit; c'est depuis presque une année que je n'ai que des maux à soutenir, et que je ne puis recouvrer une santé trop nécessaire à la félicité de nos jours. Jamais, je l'avoue, je n'eus plus besoin d'avoir recours à la philosophie. Je sens d'être encore * dans l'âge des plaisirs, et qu'il est bien dur, bien cruel d'y renoncer sitôt. Il n'y a que la certitude que notre vie est un mélange de biens et de maux, qu'actuellement je souffre ceux-ci, que ceux-là viendront à leur tour, qui puisse soutenir mon courage. Soyez toujours heureux, mon tendre et cher

* Phrase italienne, pour dire : Je sens que je suis encore, etc. (*Note de l'Éditeur.*)

ami ; je ne cesserai jamais de faire des vœux ardens pour votre parfait bonheur, et pour la conservation de vos jours précieux à toute la terre, et surtout à ceux qui ont le bonheur de vous connaître personnellement.

J'ai pris la liberté, mon très-illustre ami, de vous arranger, de mes propres mains, une petite cassette de marasquin de Zara. Je vous l'enverrai par la voie de Lyon, que je crois la plus sûre. Je vous prie simplement de me dire si vous aimez mieux que je vous la fasse tenir à Paris, ou bien à votre château de Montbard.

Je viens d'entendre que monseigneur le prince Gonzague s'est marié à Marseille; en auriez-vous des nouvelles ?

Vous m'obligerez infiniment, mon très-cher Comte, si vous me rappelez au souvenir de M. votre fils, du plus aimable des enfans, et si vous lui faites agréer mes tendres complimens. Je souhaite que les ailes du temps redoublent de vitesse pour m'apporter bientôt le jour où j'aurai le bonheur de le voir en Italie.

Agréez, mon très-respectable ami, tous les sentimens de l'amitié la plus tendre et de la plus vive reconnaissance.

La comtesse Suardo de Grismondi.

LETTRE LXXXIII.

DE LE BRUN

A MADAME LA COMTESSE DE GRISMONDI.

A Paris, ce 30 juillet 1780.

Quoi ! la Colombe parfumée
Qu'Amour lui-même avait formée
Pour le char de Vénus et les plus tendres jeux ;
D'une sublime ardeur tout à coup animée,
Va jusqu'à l'Olympe orageux
Disputer à l'Aigle enflâmée
Le tonnerre et ses triples feux !

Voilà, madame la Comtesse, ce qu'inspire la sublime traduction que vous avez daigné faire de mon Ode à Buffon ! Combien je vous dois de remercîmens, et quels termes pourront jamais exprimer ma reconnaissance ! Vous avez fait connaître à l'Italie mon nom et mes ouvrages; vous avez prêté à mes vers une plus douce harmonie. J'ai cru parler moi-même la langue de Pétrarque et du Tasse; comment aurais-je pu me défendre d'un secret orgueil ?

J'ai osé chanter le divin interprète de la Nature. L'amitié qui lui fut toujours chère, la poésie dont

il a souvent emprunté les pinceaux, lui devaient un hommage. Heureux d'avoir payé ce tribut à un grand homme et à mon ami! Satisfait de son suffrage et de celui des hommes de lettres de ma patrie, je ne m'attendais pas qu'une Muse étrangère viendrait encore embellir et consacrer mes chants.

Pour rendre mon ouvrage plus digne de l'honneur que vous lui avez fait, madame la Comtesse, je l'ai corrigé avec la plus sévère attention. J'ai changé un grand nombre de vers; j'ai supprimé des strophes entières. J'avoue que ce sacrifice m'a bien coûté, après les avoir lues dans votre belle traduction; mais j'ai cru que le poëme aurait plus de rapidité et de chaleur.

J'ai regretté de ne point trouver dans la copie que vous avez envoyée à M. le comte de Buffon, la strophe qui suit le discours de l'Envie, et qui commence en français par ce vers :

> Elle dit, et courant le long des rives sombres, etc.

et celle où après avoir peint Morphée qui s'enfuit, les filles du Styx qui renversent dans leur vol les tubes et les sphères du demi-dieu, je m'écrie :

> O divine Uranie, en ce moment funeste, etc.

mouvement plein de tendresse, emprunté de Virgile dans une de ses églogues. Je me croirais

heureux de les lire avec le reste de l'ouvrage dans une copie plus entière.

J'ai l'honneur de vous envoyer, madame la Comtesse, une Ode nouvelle que j'ai adressée au Pline français. Je souhaite qu'elle obtienne aussi votre suffrage : elle vous intéressera du moins par le sujet. Vous verrez, madame la Comtesse, par le seul titre de ma nouvelle Ode à cet illustre écrivain, que le Génie trouve encore des détracteurs et des ennemis. Vous ne les redoutez point. Notre sexe doit admirer également et vos talens et vos grâces. Le vôtre, reconnaissant de l'immortel honneur que lui fait votre esprit, vous pardonnera d'être belle.

Docte et charmante Grismondi,
Commandez à Paphos, régnez sur l'Hippocrène.
Apollon et l'Amour, par un choix applaudi,
Vous en nomment la souveraine.
Par vous mes foibles chants au Pinde sont connus.
Je ne dois qu'à vous seule une gloire immortelle;
Je vous dois mon bonheur ; il ne lui manque plus
Que de voir les beaux vers de la Sapho nouvelle
Sortir d'une bouche si belle,
Qu'on la croit celle de Vénus.

LETTRE LXXXIV.

DE LA COMTESSE DE GRISMONDI A LE BRUN.

A Bergame, ce 5 avril 1783.

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de vous écrire dans le mois de novembre passé, en vous envoyant quelques exemplaires de ma traduction de votre sublime Ode au comte de Buffon. J'écrivis en même temps deux lettres à cet illustre écrivain, et j'ignore encore si tout cela est arrivé à Paris. Daignez, Monsieur, m'en informer; et vous redoublerez ma reconnaissance, si vous avez encore la bonté de me donner des nouvelles de ce digne et respectable ami. Excusez-moi, Monsieur, honorez-moi toujours de votre précieuse amitié, et croyez que je suis et que je serai éternellement, avec tous les sentimens de la plus tendre reconnaissance et de la plus véritable estime, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-obéissante et affectionnée servante,

La comtesse SUARDO DE GRISMONDI.

LETTRE LXXXV.

A LA MÊME.

Madame la Comtesse,

Un voyage de trois mois, que notre illustre ami, le comte de Buffon, a fait à Montbard, m'a privé long-temps de la chose la plus flatteuse. J'en jouis enfin, et je ne pouvais recevoir plus à propos le magnifique présent que vous m'avez envoyé, que dans le moment où je m'occupais des tristes soins de réparer ma fortune, entièrement dérangée par la trop célèbre banqueroute du prince de G***. L'admirable traduction que vous avez daigné faire d'un de mes ouvrages, la gloire dont elle me couvre, ne me permettent plus de songer à rien d'affligeant. Je ne dois sentir désormais que le plaisir d'entendre mes vers chantés par une bouche si belle et si éloquente, et je vois qu'il n'est point de disgrâces qu'un tel honneur ne puisse adoucir aisément.

Il était réservé à votre Italie, madame la Com-

tesse, de ressusciter les lettres en Europe; c'est elle qui apprit aux modernes à suivre les routes des anciens poètes, et quelquefois à les devancer. Elle vient de mettre le comble à sa gloire; elle n'a pas voulu que les beaux siècles si vantés dans l'histoire des arts eussent encore à s'enorgueillir d'un triomphe qui nous manquait. La Grèce avait souvent couronné des femmes; plusieurs avaient disputé à notre sexe le prix du génie. D'autres disputaient au leur le prix de la beauté; mais aucune n'avait remporté ces deux victoires à la fois. Sapho chantait comme vous; mais les grâces ne furent pas son partage, et Phaon ne lui donnait point le prix. Vous seule, madame la Comtesse, avez su réunir ces deux couronnes; et si votre charmant Arioste vivait encore, il ne se contenterait pas de dire:

Le donne antiche hanno mirabil cose
Fatto nell' armi et ne le sacre muse.....
Le donne sono venute in eccellenza
In ogni arte, ove hanno posto cura.

il s'écrierait peut-être comme vient de faire un de mes amis, qui vous devinait sans doute:

Qui mieux que la beauté doit manier la lyre?
Puisque même en nos mains c'est elle qui l'inspire?
Que le front d'une Grâce est beau sous un laurier!

Je me suis fait mille partisans, madame la Com-

tesse, en communiquant votre ouvrage à tout ce que je sais de connaisseurs. Tous ont été dans l'enchantement : ils m'ont félicité avec enthousiasme, et avec tant d'enthousiasme, qu'en vérité je suis confus, et même, si je l'ose dire, un peu jaloux, quand je songe qu'ils ne me donnent tant d'éloges qu'après avoir lu mon ode en italien. On lit avidement, on étudie, on admire la belle épître que vous avez adressée à vos vers. On convient que vous seule étiez digne de leur écrire. On voit avec étonnement les tableaux mâles et vigoureux que vous avez su mêler à des tableaux plus rians,

Le mont Cénis portant ses glaces dans les nues,
Et le farouche aspect de ces Alpes chenues, etc.

O ! si la fortune m'accorde bientôt le loisir et le calme que les Muses demandent, les premiers vers qu'elles m'inspireront ne seront adressés qu'à vous, madame la Comtesse, à vous, à qui je dois toute ma gloire et ma reconnaissance. Les personnes qui ont eu le bonheur de vous voir à Paris se le rappellent sans cesse, et redoublent mes regrets; mais je me flatte que je serai aussi heureux qu'ils l'ont été : j'irai dans votre belle patrie; j'irai, madame la Comtesse, vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait; j'irai vous rendre

hommage et vous admirer entre l'Apollon du Belvédère et la Vénus de Médicis.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus tendre reconnaissance et le plus profond respect,

Madame la Comtesse,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE BRUN.

LETTRE LXXXVI.

AUX AUTEURS DU JOURNAL DE PARIS.

Ce 14 septembre 1785.

Messieurs,

Permettez-moi de réclamer dans votre Journal contre l'abus d'imprimer un ouvrage sans l'aveu de son auteur. Tous mes amis savent combien j'ambitionne peu de *grossir les feuillets d'un recüeil.* J'ai toujours pensé qu'un auteur qui se respecte ne doit point éparpiller son porte-feuille à mesure qu'il compose, et que la vraie gloire ne tient nullement à la célébrité du jour. Un grand homme a si bien dit que tout écrivain, un peu jaloux de sa réputation, n'avait pas trop de la moitié de sa vie pour faire un livre, et de l'autre moitié pour le corriger!

Quelle a donc été ma surprise, en ouvrant hier par hasard l'*Été des quatre Saisons littéraires*, année 1785, d'y trouver un de mes ouvrages, imprimé à mon insu, et cruellement tronqué *, avec

* Puisqu'il y manque des strophes entières, et que le titre même qu'on lui a donné d'*Ode sur les environs de Paris*, n'est ni ne peut être le véritable. (*Note de l'Auteur.*)

ce prétendu titre, *Ode sur les environs de Paris.* (Ce n'en est ni le véritable intitulé ni le nombre des strophes. Il en manque plusieurs; ce qui, joint à d'autres incorrections, défigure absolument la pièce.) Le rédacteur de ce recueil, d'ailleurs estimable, a été abusé par la copie la plus infidèle. Une seule strophe en fournit deux exemples frappans. En parlant de Marly et du charme d'une belle nuit dans ces jardins délicieux, je disais :

Vénus n'est plus dans Amathonte,
Vénus habite ces jardins :
L'Olympe céderait sans honte
Au charme de ces lieux divins.
Là, quand la paisible Diane,
Promenant son char diaphane,
De ses feux argente les airs,
Des Nymphes la troupe folâtre
Danse, et foule d'un pied d'albâtre
L'émeraude des tapis verds.

Mais, au lieu de *promenant*, on a écrit *ramenant*, ce qui forme un sens assez mauvais; et, ce qu'il y a de plus ridicule, c'est qu'au lieu de la *troupe folâtre*, on s'est avisé de mettre, la *foule folâtre*, ce qui produit ces deux beaux vers, précieux par leur cacophonie :

Des Nym*phes* la *foule fo*lâtre
Danse et *foule* d'un pied d'albâtre, etc.

Je vous laisse à juger, Messieurs, d'après ces six vers ainsi mutilés, combien les autres sont imprimés correctement. Aussi je ne désespère pas que quelques grands critiques, aussi bénévoles que judicieux, ne tirent bon parti de ces bévues typographiques. Elles m'en rappellent une bien singulière qui s'est glissée dans plusieurs éditions de Boileau. Au lieu de ce vers de l'Art poétique :

Mène Achille sanglant aux bords du Simoïs,

on a imprimé celui-ci :

Mène Achille *tremblant* aux bords du Simoïs.

Je ne sais si Boileau eût été bien flatté de ce petit contre-sens ; mais je crois que Pradon s'en fût bien réjoui !

J'ai l'honneur d'être, avec la plus parfaite estime,

Messieurs,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE BRUN.

LETTRE LXXXVII.

DE M. PALISSOT.

A Argenteuil, près Paris, ce 18 mai 1786.

Il y a bien long-temps, bien long-temps, mon cher Le Brun, que je n'ai joui du plaisir de vous voir et de vous entendre. J'espère que cette année vous ne négligerez pas l'ermitage d'Argenteuil, et que vous viendrez du moins y faire une petite station. Vous ne sauriez faire un plus grand plaisir à vos amis, qui ne vous trouvent d'autre tort que celui d'être beaucoup trop rare.

Donnez-moi des nouvelles de vos succès, je ne vous parle pas, mon ami, de vos succès de gloire; vous êtes si familiarisé avec eux! je vous parle de vos succès de fortune : car je vous souhaite autant de bonheur que vous méritez d'admiration. Vous voyez que j'ai l'espérance de vous voir très-riche, et vous le deviendriez infailliblement, si vous vouliez profiter de vos avantages. Il me semble que dans un siècle aussi dégradé que le nôtre, mais qui pourtant conserve encore quelque sentiment de l'ancienne gloire nationale, ce

LETTRE LXXXVIII.

DE M. DE CALONNE,

CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES.

1786.

J'ai instruit le roi, Monsieur, de votre situation, de vos malheurs, et du courage avec lequel vous les supportez. Il connaît votre sublime talent, et les motifs qui vous ont empêché jusqu'à présent d'en publier les productions, faites pour honorer son règne et la France. Sa majesté voulant réparer vos pertes et encourager vos travaux, vient de vous accorder une pension de deux mille livres, sans aucune retenue. J'ai grand plaisir à vous l'apprendre, et à vous renouveler en cette occasion les témoignages des sentimens d'estime et d'attachement que vous a voués,

Monsieur,

Votre très-affectionné serviteur,

DE CALONNE.

LETTRE LXXXIX.

DE M. DE CALONNE AU POÈTE LE BRUN,

Au sujet de l'Assemblée des Notables.

AU POÈTE VERTUEUX QUE J'ADMIRE ET QUE J'AIME.

Assez d'autres ont chanté les sanglans exploits des vainqueurs de la terre......

Le Brun, tu dois chanter les utiles vertus d'un Roi bienfaisant; c'est aux pères des peuples, et non à des conquérans destructeurs, que tu dois consacrer ta lyre héroïque..... Trop long-temps les lauriers ont été usurpés par les fléaux de l'humanité; ils sont dus au paisible législateur qui rend heureux ceux qu'une destinée propice a soumis à son empire.

Divin patriotisme, tu seras la Muse de mon Pindare, tu échaufferas son génie, tu lui inspireras tes sublimes accords..... Jamais tu n'eus un moment plus favorable pour enflâmer tous les esprits, pour saisir tous les cœurs..... Si tu fuis les malheureuses contrées que l'esclavage op-

prime, si tu languis dans celles même qu'une autorité plus tempérée gouverne, mais gouverne seule, si tu ne peux exister là où il n'existe pas de Nation, de quoi ne seras-tu pas capable, et quels étonnans effets ne dois-tu pas produire, lorsque Louis s'élève au-dessus des vaines terreurs qui, depuis un siècle et demi, avaient rompu l'antique rapport des Français avec leur Souverain, lorsqu'il rapproche ses peuples de son trône, qu'il prend leurs conseils, qu'il veut dicter ses lois au milieu d'eux, qu'il leur dit : Vous ne serez plus comptés pour rien.

Au premier âge de la monarchie, quand un peuple de soldats rassemblé dans le champ consacré au dieu de la Guerre, élevait sur un bouclier le chef qu'il avait librement choisi, la confiance réciproque, la réunion des intérêts étaient les garans de la félicité publique.......

L'autorité souveraine n'était que l'organe du vœu unanime, la soumission n'était que le concours au bonheur commun......

Que tu parais grand, que j'aime à te contempler, majestueux Charlemagne, lorsqu'au champ de Mars, environné de ton clergé, de tes barons, d'un peuple entier qui chérissait ton empire, tu rédigeais ces sages capitulaires qui furent le berceau de nos lois!.....

Mais que tes institutions dégénérèrent promp-

tement! A peine ton empire fut-il divisé, qu'une férocité guerrière arma les uns contre les autres les souverains qui le partagèrent. Une foule de petits tyrans naquit au sein de l'anarchie; les vassaux furent écrasés; les peuples éprouvèrent tous les maux de l'esclavage, sans avoir même les tristes avantages de son inertie.

Oublions ces temps désastreux...... L'excès du désordre produisit le remède, et les États-généraux reproduisirent la Nation......

Je vois paraître des assemblées d'un autre genre, formées par un choix plus éclairé, composées de membres plus concordans et tendant au même but, sans entraîner les mêmes inconvéniens; je vois le Souverain appeler auprès de lui, dans les cas de grandes et importantes délibérations, des personnes notables, prises parmi les plus qualifiées et les plus éclairées des différens Ordres de son royaume; je vois ces Conseils renforcés faire éclore les plus utiles résolutions, entretenir la communication du monarque avec ses peuples, l'union du prince avec son état, et présenter encore les émanations de l'autorité comme l'expression du vœu national.......

Faut-il que le règne d'un monarque déifié de son vivant, et à qui la postérité conserve le surnom de Grand, ait interrompu cette suite de monumens patriotiques, qu'il en ait fait perdre

jusqu'à l'image et presque effacé jusqu'au souvenir ? Fatale ambition ! soif ardente de la célébrité, vous enfantez nécessairement le despotisme. On croit ne pouvoir faire de grandes choses qu'avec une autorité absolue..... Ignore-t-on que l'amour des Français pour leurs souverains est le nerf de leur puissance, et le plus énergique de leurs moyens ? O mon roi ! ô vertueux monarque ! il t'était donc réservé de faire revivre l'amour de la patrie dans des cœurs déjà pleins de l'amour de leur souverain ! C'est à toi qu'il appartient de rendre à la nation son existence, et de l'identifier plus que jamais avec toi-même......

Tu feras voir à l'Europe étonnée ce que peut un gouvernement paternel, quand il est mis en valeur dans une nation sensible, et que son ressort se réunit à celui de l'honneur...... Quels cœurs ne s'ouvriraient pas à la plus tendre émotion, quelles volontés ne seraient pas entraînées par le zèle le plus enflâmé, lorsqu'on voit luire l'aurore de la plus heureuse révolution ; lorsqu'un roi, uniquement occupé du bien de ses sujets, les assemble autour de lui pour leur communiquer ce qu'il a projeté pour leur bonheur ! Et l'on pourrait douter des effets d'une pareille convocation ! et l'on pourrait craindre qu'aucune opposition, aucun effort de l'intérêt particulier en fissent perdre jamais le fruit !....

Notables, qui allez vous occuper des plus grands intérêts de la nation, qui devez remplir, sous les yeux de votre roi et à la face de toute l'Europe, le plus saint des ministères, oseriez-vous, voudriez-vous risquer de briser à jamais ces nœuds sacrés, ces liens si chers à tous nos cœurs, qui vont unir de plus en plus les Français à leur roi? Il n'en faut pas douter, vous n'aurez à examiner que des vues de bienfaisance. Un acte aussi paternel, aussi peu provoqué, ne peut avoir pour objet que le bien général et le soulagement public.

La parole de Louis en donne l'assurance; son cœur, qui ne respire que la félicité de ses peuples, en est garant, et ce qu'il fait en ce moment crie anathème contre quiconque oserait élever des doutes sur ses intentions..... Il cherche la vérité; il l'aime; son ministre ne la craint pas. Le concours de toutes les lumières, la réunion de toutes les volontés, mettra le sceau le plus authentique aux opérations les plus salutaires, maîtrisera toutes les intrigues, fera taire toutes les résistances.

Quel avenir s'ouvre à mes yeux mouillés des larmes de l'admiration et de la joie! Je vois la constitution la plus discordante ramenée à l'unité la plus desirable. Je vois l'odieux empire de l'arbitraire anéanti; je vois le fardeau public allégé par une meilleure répartition; je vois les mur-

mures cesser avec les exceptions qui les produisaient; je vois l'agriculture ranimée par l'accroissement de valeur de ses productions; le commerce s'étendre par la liberté, qui est son élément; je vois disparaître ces étranges barrières qui séparaient les différentes parties d'un même empire, ces droits cruels qui livraient à une cherté excessive la denrée la plus nécessaire à la vie, et ses consommateurs aux vexations les plus barbares.

Excellente nation, que l'amour pour ses maîtres a toujours distinguée de toutes les autres, quel sera donc le surhaussement de vos sentimens pour le législateur paternel qui, en versant sur vous tant de bienfaits inestimables, vous associe à la gloire d'y coopérer par vos suffrages! Aurez-vous assez de voix, assez de moyens de faire retentir vos acclamations pour lui rendre autant de satisfaction qu'il vous procure d'avantages?....

Et vous, rois de la terre, qui voudriez établir l'étendue de votre pouvoir sur le fondement d'une obéissance aveugle, apprenez combien l'autorité acquiert de force et de solidité par une soumission volontaire et éclairée.

Apprenez, etc. etc. etc. etc.

ENVOI.

C'est ainsi que le Chantre de la Nature, devenu le Chantre de la Patrie, pourra célébrer, par sa noble et touchante poésie, l'époque la plus mémorable de la monarchie. Ses sublimes accords allumeront dans tous les cœurs l'enthousiasme d'un sentiment profond exprimé par un génie élevé, et son ouvrage immortel durera autant que la gloire d'un roi digne d'un tel poète.

DE CALONNE.

LETTRE XC.

A M. LE COMTE DE VAUDREUIL, A ROME.

Paris, ce 18 janvier 1788.

PUISQUE vous le desirez, Monsieur le Comte, je vous envoie cette Ode, que je ne voulais confier à personne; mais je la confie à votre amitié, en vous suppliant de ne la pas laisser sortir de vos mains.

Elle peut s'appeler mon *Exegi monumentum.* Si, après l'avoir lue, vous la rapprochez de celle d'Horace, qui est la dernière ode de son troisième livre, vous aurez le plaisir de la comparaison. Peut-être ai-je dans la mienne, par une réunion assez singulière, plus de modestie et plus d'audace; mais c'est ici l'audace justifiée par son excès même.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que dans notre siècle, qui assurément n'est pas celui d'Auguste, un pareil sujet était presque impossible à traiter. Ce n'est pas au milieu des petites âmes, et sous les yeux de l'envie et de la calomnie, qu'il est facile de parler de soi; et puis, comment parler d'avenir à des gens que le présent dévore?

J'ai fait toute cette ode d'inspiration et d'un seul jet, pendant la nuit du sept au huit novembre. Jamais je n'eusse osé la faire, si je l'eusse méditée un moment; aussi est-elle peut-être la plus lyrique de toutes mes odes, et celle où j'ai le plus dit ce que je n'aurais jamais cru pouvoir exprimer. Elle me paraîtra la meilleure, si, après vous l'être lue de ce ton de voix si touchant et si énergique, elle vous plaisait assez, Monsieur le Comte, pour faire diversion à des chagrins que je partage bien vivement. Ceci n'est point une phrase. Comment sentir d'une autre manière, quand on a joui de votre société et de votre âme? Je me flatte que vous connaissez assez la mienne, pour savoir qu'elle ne connaîtra de vrai bonheur que lorsqu'elle sera bien sûre du vôtre.

Je suis, Monsieur le Comte, avec l'intérêt le plus respectueux, le plus inviolable et le plus tendre,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE BRUN.

Je vous supplie, lorsque vous serez de retour à Rome, de présenter mes plus respectueux hommages à M. le cardinal de Bernis, et de lui dire combien je suis flatté et honoré de son suffrage.

père et tendre attachement, qui ne finira qu'avec ma vie.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

PALISSOT.

Vous savez que la Convention a reçu avec bonté l'offrande de mon édition de Voltaire. Je n'ai point voulu mêler de demande à mon hommage, mais depuis j'ai fait passer un mémoire à la commission de l'instruction publique, pour obtenir d'être mis en réquisition. J'ignore de quels membres cette commission est composée, mais si vous en connaissez quelques-uns, je vous prie de faire pour moi les mêmes démarches que je ferais pour vous, et d'accélérer, de tout votre pouvoir, cette mise en réquisition, qui pourrait me procurer bientôt le plaisir de vous embrasser.

LETTRE XCII.

DU MÊME.

Mantes-sur-Seine, 15 ventose an III de la rép. fr.
(5 mars 1795.)

MILLE remercîmens, mon cher ami, de vos Odes républicaines; vous savez ce que j'en pensais, et vous ne pouviez me donner une plus précieuse marque de souvenir; mais qu'il est dur d'être éloigné de vous! J'ai relu trois fois de suite, et toujours avec une nouvelle admiration, votre Ode sur le vaisseau *le Vengeur.* Quelque accoutumé que je sois à votre génie, vous trouvez toujours le secret de m'étonner. Cette Ode, mon ami, me paraît un de vos chefs-d'œuvre; et si Horace l'avait lue, il n'eût pas dit qu'on ne peut égaler Pindare. Il vous était réservé de le faire revivre dans une langue que je ne croyais pas susceptible, je vous l'avoue, du degré de force et d'élévation où vous l'avez portée. C'est par vous que nous pourrons dire :

Cedite Romani scriptores, cedite Graji.

Mais, je le répète, qu'il est dur, mon ami, de vous témoigner de si loin les sentimens que vous

Adieu, mon cher Palissot; je voudrais que cette nomination vous fît autant de plaisir qu'à moi. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Je voudrais bien que quelque hasard heureux vous amenât à Paris, et m'y procurât le plaisir de vous voir. J'ai fait bien des choses nouvelles depuis que je vous ai vu, en dépit de ma cécité presque totale qui me fait griffonner, au point que j'ignore si vous pourrez me lire. J'écris presque au hasard, et je ne puis me relire moi-même. Je compte réciter mon Ode sur l'Enthousiasme à la première assemblée publique. Il y a des changemens, et cinq strophes nouvelles. Je vous desirerais bien à notre assemblée ce jour-là. Adieu encore une fois.

LE BRUN.

P. S. J'ai su qu'une réponse que j'avais faite à une lettre charmante, car elle était de vous, s'étant perdue, je ne devais pas être étonné de votre silence, dont je commençais à me plaindre. Vous savez combien votre suffrage m'est cher, vous, *nostrorum sermonum candide judex*. J'ignore si les numéros de la Décade vous parviennent à Mantes; vous y auriez pu voir une nouvelle Ode de cent soixante-dix vers. Je vous la recommande. Médicis y joue un grand rôle. G*** la regarde

comme la plus pindarique de toutes mes Odes, car elle tient beaucoup de l'Épopée, et vous savez que c'est là ce qui distingue particulièrement Pindare; aussi Quintilien le trouvait-il homérique.

L'Almanach des Muses en a cité six strophes, qui ne sont point du tout mon ouvrage. Ce fragment est ridicule : on y a fait bien d'autres fautes.

FIN DE LA CORRESPONDANCE.

MÉLANGES EN PROSE.

MÉLANGES EN PROSE.

RÉFLEXIONS SUR LE GÉNIE DE L'ODE *.

C'est donc sérieusement, Monsieur, que vous me demandez quelques Réflexions sur l'Ode; vous desirez même qu'elles servent de Réponse aux éloges flatteurs que votre amitié me prodigue. Et comment vous tracer le caractère d'un ouvrage que le Génie seul doit embrasser, que le Goût seul doit applaudir, et que le plus bel Esprit du monde est très-dispensé de concevoir?

Pindare, Horace, et Rousseau, nos oracles et mes modèles, n'auraient pas été médiocrement embarrassés, s'ils eussent voulu donner des règles de leurs propres chefs-d'œuvre. Aussi ne voyons-nous pas que ces grands hommes ayent dévoilé les mystères de leur art, persuadés sans doute qu'ils seraient peu compris du vulgaire, parmi lequel on compte beaucoup de gens d'esprit.

* Ces réflexions parurent pour la première fois en 1736, avec l'Ode sur le désastre de Lisbonne.

Eh! comment un de leurs faibles Disciples, qui n'a d'autre mérite que celui d'admirer le leur, tenterait-il de les approfondir, de vous développer les ressorts de leur génie, et d'étaler pour ainsi dire le mécanisme de leur gloire?

Ne croyez donc pas, Monsieur, que j'aie la manie de vous définir ce qui doit n'être que senti. L'Ode est surtout dans ce cas. Aucun genre de poésie n'échappe plus au compas géométrique; aucun n'est plus exposé à ces caprices heureux que l'art ne saurait prévoir, à ces fougues du génie, qui souvent arrive à son but sans trop connaître lui-même les sentiers qu'il a pris.

Je ris de voir La Motte (homme à définitions, s'il en fut jamais) venir avec sa petite règle et son étroit compas toiser la marche audacieuse de nos géans lyriques, qui tout à coup prenant des ailes, déconcertent le bel esprit qui s'imaginait les suivre, et le froid géomètre qui calculait leur route. C'est alors qu'ils vont

> Loin des bornes de l'Art, saisir ces heureux traits,
> Que de vulgaires yeux n'aperçurent jamais.

La Motte qui ne les voit plus, les croit égarés. Il leur fait un crime de la faiblesse même de sa vue. Lisez les règles qu'il donne pour ne pas tomber dans ces prétendus excès, il vous dira :

> Pourquoi, du hardi Pindare,
> S'imposer l'exemple bizarre

Sans la même nécessité,
Et se faire dans l'abondance
Une règle de la licence
Permise à la stérilité?
Choisissez des matières neuves..... etc.

Voyez avec quel scrupule il lève son plan géographique du Parnasse : il se dit à lui-même;

Je sais tous les chemins par où je dois passer.

mais ne vous y trompez pas; ces routes qu'il mesure ne sont point celles des grands hommes. Ils triomphaient dans la carrière, et ne la mesurèrent jamais.

Pourquoi ces auteurs, qui n'ont point réussi dans leur art, en discutent-ils si longuement? Leurs préfaces me paraissent d'assez belles avenues, qui ne conduisent qu'à des masures.

Oui, Monsieur, les véritables oracles de la Poésie sont presque toujours les seuls qui restent muets sur cet article; ou s'ils laissent échapper quelques mots, il est bien des personnes pour qui ce langage équivaut au silence.

Interrogez Boileau, celui de nos auteurs qui a le plus de cette fine sagacité qui voit, perce, démêle et fixe ce que les arts ont de plus obscur ou de plus incertain. Parle-t-il de l'Ode? Il emprunte des termes qui ne paraissent que vagues, inintelligibles même à la profane multitude. Il vous

dira, par exemple, que le poète, pour marquer un esprit entièrement hors de soi, rompt la suite de son discours, et pour mieux entrer dans la raison, sort pour ainsi dire de la raison même, évitant avec grand soin cet ordre méthodique, et ces exactes liaisons de sens, qui ôteraient l'âme à la poésie lyrique. Voilà ce que le Génie dictait à Despréaux, et ce que désapprouva depuis son très-pesant commentateur.

La fameuse Ode de Rousseau au comte du Luc ne serait-elle pas la meilleure définition que l'on pût donner de l'Ode elle-même?

Ce n'est pas qu'on ne puisse absolument vous en indiquer le mécanisme. Mais quel fruit d'une étude si stérile? C'est l'anatomiste qui dissèque une beauté morte; il ne fait que soupçonner la place de ses charmes.

D'après les petites règles de l'art, on peut sans doute imiter pour quelques instans la marche et les attitudes du Génie. On peut croasser lyriquement quelques vers. On peut, à l'aide de quelques apostrophes, luire d'un éclat passager, phosphore trompeur, qu'une vraie clarté fait bientôt disparaître.

C'est ainsi que l'école enseigne les figures propres à composer un excellent discours; mais toutes ces figures entassées sans discrétion, sans goût et sans choix par un rhéteur académique, nous

rendront-elles jamais un discours de Bossuet? J'aimerais autant que l'on s'imaginât que des caractères d'imprimerie jetés au hasard dussent composer Athalie ou la Henriade.

> Savoir la marche est chose très-unie,
> Jouer le jeu, c'est le fruit du génie. R.

Que résulte-t-il de ces réflexions? Qu'il est bien plus aisé de déterminer ce que l'Ode n'est pas, que de savoir positivement ce qu'elle est.

Je dirais donc au jeune homme qui me consulterait : Si vous ne vous sentez pas ce feu, cette heureuse chaleur, cette impulsion divine, ces secousses de l'âme qui passent rapidement dans celle des autres, si vous n'osez dire :

> *Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.*

si vous lisez sans un frémissement d'admiration le *Qualem ministrum*, ou l'Ode sur le duc de Bretagne, ne faites point d'odes.

Si vous pouvez lire sans ennui celles de La Motte; s'il est possible que Bavius vous plaise, et que Mævius ne vous déplaise pas, ne faites point d'odes.

Si votre esprit incertain ne s'attache qu'en tremblant aux grands modèles; si d'un œil sûr vous ne distinguez pas les bornes des arts que l'ignorance, la mode et le caprice ne cessent de trans-

poser; si vous êtes amoureux de ces tourbillons musqués, où le bon sens respire à peine, où l'on applaudit aux bagatelles du jour, où tout ouvrage né de la veille est proscrit comme affreusement décrépit; si vous soupconnez que votre muse coquette aime à s'enjoliver de pompons, de fard et de carmin; si elle n'a point le courage d'acquérir dans le silence littéraire cette mâle vigueur que ne sauraient énerver ni *le bon ton*, ni *la bonne compagnie*, appelée si judicieusement la *mauvaise* par un esprit aimable; si vous cherchez vos Longins et vos Aristarques, parmi ces têtes pleines d'ambre et d'ariettes; livrez-vous au genre sublime des romans : brodez même des opéras; ne faites point d'odes, vous dis-je; elles ne seraient point filles du Génie; elles ne seraient point adoptées par le Goût.

Loin de l'Ode pour jamais les subtilités ingénieuses, les brillantes finesses, les traits fleuris, les grâces symétrisées, les termes néologiques, les précieuses énigmes du bel-esprit, et tout l'attirail guindé de la petite éloquence. Loin d'elle enfin,

> L'académique enluminure,
> Et le vernis des nouveaux tours.

Croiriez-vous, Monsieur, que parmi nos prosateurs, nous ayons eu deux génies vraiment lyriques? Bossuet pouvait être Pindare : il en respire

le caractère; que de sublimes morceaux dans ses panégyriques n'attendent que les vers pour être des odes admirables!

Montesquieu, c'est ainsi que le nommera la postérité (les titres ne sont faits que pour ceux qui n'ont point illustré leurs noms) Montesquieu eût encore excellé dans ce genre. Quelle profondeur et quelle rapidité! Voyez comme il décèle partout un génie impatient du joug; il secoue le frein des règles, il rompt les sens, il franchit la distance des idées; il s'élance en tumulte et par bonds dans tous ses ouvrages; jusque dans son désordre apparent, on reconnaît une impulsion divine. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'aimant l'Ode assez médiocrement, il ait donné à sa prose le ton dithyrambique.

Mais ni l'élégant Fléchier, ni le doux et tendre Fénelon n'eussent été supérieurs dans ce genre. Qu'ils étaient loin de l'énergie et de l'élévation qu'il demande! Quelques vers échappés à tous les deux en sont la preuve infaillible.

Une source immense, un torrent qui bouillonne, un fleuve impétueux grossi par les orages qui gronde entre ses rives, les surmonte, les entraîne, et roule dans les plaines avec une majesté redoutable; voilà Pindare.

Personne n'a mieux connu le génie de l'Ode, personne n'en fait mieux sentir la divinité. On

peut en croire Horace, de qui j'emprunte ces images. Selon le même, c'est encore un cygne qu'un essor rapide et le secours des vents élèvent jusque dans les nues. Il suffit de l'ouvrir pour être convaincu que ces louanges ne sont point exagérées. La hauteur des pensées, la vivacité des images, la hardiesse des figures, l'impétuosité du style, la noblesse, la nouveauté, la magnificence, l'éclat, la chaleur des expressions, tel est le caractère de sa poésie ; toutes ces beautés se précipitent en foule dans ses audacieux dithyrambes ; de ses lèvres coule une profonde harmonie ; l'enthousiasme est son âme ; et s'il est vrai que la poésie soit le langage des dieux, c'est dans la bouche de Pindare. . . . .

Vous connaissez, Monsieur, l'ingénieux badinage d'Anacréon ; vous savez de quelles fleurs sa riante imagination égayait les rides de la vieillesse :

> *Nec, si quid olim lusit Anacreon,*
> *Delevit Ætas.*

Quelle fraîcheur de coloris ! Quelle légèreté de pinceau ! Il n'a souvent qu'un trait, mais ce trait, c'est une image, un sentiment. Les jeux et la table, voilà son occupation. La lyre n'est que son amusement, aussi n'a-t-il composé que sous les yeux du plaisir ; ses odes en sont des esquisses charmantes ; c'est le dieu qui l'inspirait ; mais

Apollon s'en est bien fait honneur. Qu'un autre chante les héros; Anacréon le pourrait-il? Il aime, et sa lyre ne raisonne qu'amour.

> Χαίρειτε λοιπὸν ἡμῖν
> Ηρωες. ἡ λυρη γὰρ
> Μονους ἔρωτας ἄδει.

Cette aisance, cette naïveté, cette mollesse voluptueuse d'expressions, roses vives et séduisantes, ont invité plus d'une main à les cueillir; mais, Dieu du goût, que vous dûtes frémir! Quel contraste! Quelles mains profanes s'appésantissent sur ces fleurs!

> C'est déployer sur la naissante Aurore
> Du soir d'un jour obscur les nuages épais;
> C'est donner à la jeune Flore
> Une couronne de cyprès.

Aussi la tendre sensitive fuit-elle moins promptement sous la main qui la flétrit.

> *O imitatores, servum Pecus!*

> Froids traducteurs, imbécile troupeau,
> Respectez ces roses légères,
> Dévorez les in-folio,
> Et paissez sourdement leurs pavots somnifères.

Quittez ces rives fleuries, elles ne vous offrent qu'une pâture ingrate. En effet, Monsieur, je

crois qu'Anacréon, ainsi que notre La Fontaine, dont le mérite consiste moins dans la pensée, que dans l'élégance inexprimable des tours et de l'expression, ne saurait être heureusement traduit.

Il est de ces beautés, dont les contours plus réguliers, les traits plus marqués et plus finis peuvent être saisis par l'art; mais il est de ces grâces qui échappent au pinceau. Si jamais un poëte peut être traduit avec succès par nos neveux, ce sera Despréaux.

Que pourrais-je vous dire encore d'Anacréon? Horace l'a imité; serait-il un éloge plus flatteur?

Horace, admirateur éclairé de Pindare, moins grand, moins sublime, aussi pur, aussi fécond, plus varié, plus séduisant, sut être à la fois philosophe enjoué, courtisan poli, et le premier poëte lyrique de sa nation.

Ennemi des longs ouvrages, peu fait peut-être pour les embrasser, son génie brillant et facile effleure, embellit tous les sujets. L'abeille est moins légère; il voltige, il se repose, il s'arrête, au gré de l'enthousiasme qui l'entraîne; aussi la plupart de ses odes ne sont-elles que d'heureuses saillies; c'est ainsi qu'il se peint lui-même :

..... *Ego apis matinæ*
More, modoque

Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circà nemus, uvidique
Tiburis ripas, operosa parvus
Carmina fingo.

Quelle foule de chefs-d'œuvre n'a-t-il pas dans ce genre léger ! Quelle délicatesse respire dans l'*Intermissa Venus*, dans le *Donec gratus eram*, dans le *O nata mecum*, le *Nox erat*, *etc.*

Tantôt, cygne aimé de Vénus, il vole avec les Jeux autour de son char; tantôt aigle audacieux il s'élève, il porte la foudre; les regards de Jupiter ne l'épouvanteraient pas. Un dieu l'entraîne-t-il au sommet des monts, dans les forêts solitaires pour méditer des louanges d'Auguste ? décrit-il les combats et les héros, et le jeune Drusus vainqueur des Alpes, et Junon dans le conseil des dieux ? peint-il les noirs sourcils de Jupiter, l'égide étincelante de Pallas, les géans écrasés, les fleuves de l'Érèbe troublés dans leurs cours ? peint-il encore le jeune Linoée, que sa tendre épouse dérobe au fer des Danaïdes, ou l'inflexible Régulus courant à la mort à travers sa famille et Rome en pleurs, ou l'homme intrépide et juste expirant sans effroi sous les ruines du monde ? oppose-t-il la mollesse des jeunes Romains aux farouches vertus de leurs ayeux ? le Génie monte sa lyre, il intéresse, il étonne; c'est l'imitateur, le rival de Pindare.

Revient-il à lui-même, à l'amour, aux festins, à ses maîtresses; s'il veut fléchir Glicère, s'il ramène l'inconstante Cloé; s'il reproche à Néère ses perfides sermens; s'il voit sur les lèvres de Lydie l'empreinte des feux d'un rival; s'il vante ou le sourire de Lalagé, ou les baisers coquets de Lycimnie; s'il badine la rougeur indiscrète d'un amant novice, ou les vieilles agaceries de Lycé; s'il peint les rives de Tibur, les plaisirs champêtres, les bruyantes cascades, les zéphirs et le sommeil qu'invite leur murmure, et le Falerne rafraîchi dans ces eaux fugitives, et ces berceaux jaloux d'entrelacer leurs ombres; il est toujours le peintre de la nature et de la volupté; les Grâces elles-mêmes assortissent ses couleurs.

Croiriez-vous, Monsieur, que Ronsard a fait une ode admirable, une ode égale (le style à part) aux chefs-d'œuvre de ces deux grands poëtes? c'est celle au chancelier de l'Hôpital. Je ne crains pas que les connaisseurs me désavouent. Il fallait que Passerat en eût la plus grande idée, puisqu'il la préférait au duché de Milan.

Notre Malherbe eut un enthousiasme plus sage, connut moins l'Ode, et peut-être mieux le génie de notre langue; il l'épura, il lui donna des loix. Beaucoup moins riche de pensées que de tours et de phrases poétiques, il a fait des stances admirables et peu d'odes. Si l'Art peut suppléer à la

Nature, il fut poète; la sécheresse de son génie perce quelquefois à travers ses cadences heureuses et le tour harmonieux de ses vers; enfin

> Malherbe dans ses furies
> Marche à pas trop concertés. Boil.

La seule ode, selon moi, où Malherbe a mieux connu et fait mieux sentir l'enthousiasme, c'est celle au roi Louis XIII sur le siége de la Rochelle. On y reconnaît l'inspiration du génie; il prend sa marche audacieuse et précipitée. Rien de plus beau que cet écart rapide sur les Titans lorsqu'il leur compare les rebelles. Six odes de cette force eussent fait paraître injuste la critique de Despréaux.

Vous me dispenserez sans doute, Monsieur, de compter parmi nos lyriques, le Pindare des jeux floraux. Il voulut être poète, il le fut. Eh! que fallait-il de plus pour l'exclure du rang même des poètes? C'est pourtant ainsi que M. de Fontenelle crut faire l'éloge des talens de son ami. Un critique en eût-il dit davantage? Pour moi je désespère d'y rien ajouter. Eh! qu'aurai-je à vous dire de ces amplifications collégiales jetées, pour ainsi dire, dans un même moule?

> De ces dixains rédigés en chapitres.

de ces lettres enfin prétendues lyriques qui toutes, comme le disait plaisamment un grand

homme, commencent scrupuleusement par le *Monsieur*, et finissent respectueusement par le *très-humble serviteur*? Pour moi, ces odes me paraissent très-utiles; elles font voir au moins qu'un bel esprit en doit faire de très-mauvaises, et que la devise de l'immortalité ne les garantit pas de l'oubli. *

Que de sophismes! Que d'erreurs dans les systèmes de La Motte! Détracteur des anciens, incapable de servir d'exemple aux modernes, où ne l'entraîna pas la manie des nouveautés? Que d'hérésies ne voulut-il pas introduire dans le culte poétique! Il avança qu'il n'est pas impossible de faire des odes en prose. Quelle idée bizarre! Qui pouvait la lui inspirer? Ses odes mêmes, celles qu'il avait cru mettre en vers. A la vérité ne sont-elles pas une preuve assez convaincante, non du succès des odes en prose, mais de la possibilité de leur existence?

Les anciens nous eussent vaincus dans ce genre de poésie. Rousseau paraît, les admire, les imite, les atteint, les devance quelquefois dans la même carrière, il lutte avec eux; la victoire balance; elle reste au moins incertaine.

* Ces odes, qu'on ne lit plus, furent couronnées par différentes Académies. Croira-t-on que l'Ode à la Fortune, de Rousseau, concourut au prix de Toulouse, et n'en fut pas jugée digne? Elle n'était pas assez académiquement bonne.

On reconnaît dans Rousseau un génie épuré par le goût. Il réunit presque toujours l'harmonie de Malherbe à la sublimité de Pindare; aucun poète n'a su parmi nous tirer un parti plus avantageux de la Fable, aucun n'y fait des allusions plus brillantes; il embellit toujours le trait qu'il emprunte. Veut-il nous peindre la course alternative du bonheur et de l'infortune, il dit :

Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux jumeaux que la Fable
Plaça jadis au rang des Dieux;
Couple de déités bizarre,
Tantôt habitans du Ténare,
Et tantôt citoyens des cieux.

Lisez, Monsieur, la belle ode de Rousseau sur la mort du grand Conti. (Puisse un nom qui devient de plus en plus si cher à la France, ne jamais dédaigner de s'unir aux noms de ces muses sublimes, qui n'offrent aux héros d'encens que la vérité!) Lisez cette ode, écoutez avec quelle noblesse il conseille aux princes d'écarter la flatterie :

Serpent contagieux, qui des sources publiques
Empoisonne les eaux.

Il leur dit bientôt :

Craignez que de sa voix les trompeuses délices
N'assoupissent enfin votre faible raison;
De cette enchanteresse osez, nouveaux Ulysses,
Renverser le poison.

Cette dernière allusion est de toute beauté; elle ne dit pas la chose, elle la fait voir. Sous quelle image présente-t-il encore aux monarques les dangers de l'adulation?

> Écoutez et tremblez, idoles de la terre :
> D'un encens usurpé Jupiter est jaloux,
> Vos flatteurs dans ses mains allument le tonnerre,
> Qui s'élève sur vous.

Voilà le langage des dieux; qu'il est beau de le faire servir à donner des leçons aux rois!

Horace se joue quelquefois de l'ode, ainsi que des courtisannes romaines; deux ou trois saillies l'épuisent; il la prend avec chaleur, il la quitte avec précipitation. Rousseau la traite en reine majestueuse. La conduit-il? il rend sa démarche noble sans lenteur, et vive avec décence; il la fait sourire même avec dignité, et jusque dans son badinage on reconnaît les jeux d'une déesse.

Peut-être Horace avait-il la tête plus philosophique. Par cette philosophie je n'entends point une morale sans mœurs, oisive, monotone et rebutante, qui vous attriste ou vous endort; la sienne toujours active et mise en images, pique, éveille, et sort naturellement du sujet. Rousseau la cherche, la choisit. Mais sa manière est plus grande, son pinceau plus mâle, ses desseins plus corrects, ses compositions plus vastes, plus soutenues, son coloris aussi neuf, aussi vrai, moins varié, mais

plus énergique. Enfin la pompe des vers, la richesse des rimes, le feu des images, l'audace presque toujours heureuse de ses épithètes, la piquante singularité de ses expressions, jointes à de nombreuses cadences, distingueront toujours la muse de Rousseau :

Pindarici fontis qui non expalluit haustus. H.

Il a surtout l'art inimitable de donner aux mots qu'il unit une force qu'on ne leur soupçonnait pas, et, si j'ose le dire, une certaine fleur de nouveauté. Rien de plus commun, par exemple, que le mot de pasteur : et quelle force, quel éclat ne lui prête-t-il pas dans cette strophe admirable?

. . . .
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle Mort les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Ce dernier vers, le plus beau peut-être qu'il ait fait, me paraît au-dessus de l'éloge.

On dit les rameaux d'un arbre; croiriez-vous que l'on pût dire les rameaux d'Homère? il l'ose cependant, il en fait même une beauté unique :

A la source d'Hippocrène,
Homère ouvrant ses rameaux,
S'élève comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux.

C'est embellir sa langue, c'est la créer que de lui prêter des hardiesses si heureuses; l'art ne saurait atteindre à cette puissance magique du génie; la nature en fit présent à Rousseau, il étincelle partout de ces traits divins qui n'irritent que trop l'envie, mais qui triomphent des temps.

Il est un reproche très-ordinaire et très-injuste que l'on fait à ce grand homme : c'est de peu connaître le sentiment, sans doute parce qu'il a trop connu l'art de le rendre en images : accusation grave qu'essuyèrent dans leur temps les ouvrages de Despréaux, et dont soixante, ou quatre-vingts éditions font au moins sentir la témérité.

En effet, j'ai remarqué que bien des gens nommaient poésie de sentiment, tous ces petits vers dépouillés de force et de correction, à travers lesquels percent deux ou trois pensées fadement galantes, et qu'on appelle jolies; productions légères enfantées sans peine, lues sans plaisir, oubliées sans retour. Ils ignorent que l'air d'aisance naît souvent d'un travail obstiné, et que les vers les plus faciles sont presque toujours ceux qu'on a faits difficilement.

Je sais qu'il est une triste parure bien au-dessous du négligé des Grâces; mais ce négligé même, s'il est sans faste, n'est point sans apprêt. Toute correction faite de génie dérobe même les recherches scrupuleuses de la lime; elle n'enlève point

ce vélouté séduisant qui doit parer les fruits du goût. Pour cette molle négligence, cette profusion stérile de termes doucereux, et de rimes parasites, voilà ce que Rousseau dédaignait de connaître, et ce que tout grand homme peut ignorer. Eh! la postérité l'admirera-t-elle moins, pour n'avoir rimé ni impromptus bachiques, ni bouquets pour Philis?

Quelques-uns l'ont malignement accusé de n'avoir fait que de beaux vers. Quelle fut mon erreur! Je les ai pris long-temps pour notre plus belle poésie; ce n'est point la longueur d'un ouvrage qui lui donne ce caractère: on pourrait faire tel poème épique sans être poète dans le sens d'Horace :

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque Os
Magna sonaturum.

La seule cantate de Bacchus est plus faite pour donner ce nom, que la Malthiade, ou Clovis.

D'autres, le croira-t-on? semblent douter que Rousseau ait bien connu la chaleur de l'enthousiasme. Je ne sais point de réponse à cette accusation.

Ce qui vous étonnera sans doute, Monsieur, c'est que deux personnes qui n'ont point rougi d'allier à la naissance un goût délicat et des talens aimables, aient daigné grossir ces bruits popu-

laires. Admirateurs de notre Horace, ils desireraient cependant que sa Muse fût moins grave, moins austère; que le sentiment la rendît plus intéressante, et que les Grâces la déridassent quelquefois.

Ils ne voyaient, sans doute, alors que ses odes sublimes, peu susceptibles d'un style plus égayé; ces beautés mâles leur faisaient illusion sur les beautés touchantes ou gracieuses, qu'il a répandues dans plus d'un ouvrage. Auraient-ils oublié ce modèle d'une poésie affectueuse et pathétique, dont nos larmes firent tant de fois l'éloge?

> J'ai vu mes tristes journées
> Décliner vers leur penchant, etc.

Oublieraient-ils encore l'ode à M. de Sinzindorf, celle au roi de Pologne, et celle au comte du Luc, où le cœur guida le génie, et cette églogue pleine de douceur et d'aménité, la plus belle peut-être de la poésie française?

Quoi de plus doux, de plus léger, de plus riant que la plupart de ses cantates! Supposons un poète qui ne serait connu que par elles, n'effacerait-il pas dans le genre gracieux nos modernes Anacréons, ces Chaulieux, ces la Fares, dont le mérite fut bien au-dessous de leur renommée? Le souffle du zéphir est-il plus séduisant, l'ambroisie plus délicieuse, un fleuve de lait coulerait-il avec

plus de douceur que les vers d'Adonis, de Diane et d'Amimone? Ce sont des nymphes demi-nues; une draperie indiscrète, des ornemens ambitieux n'en offusquent pas les beautés, mais une gaze légère les rend plus piquantes.

Voyez ces deux chefs-d'œuvre dans un genre bien opposé, ces modèles du gracieux et du terrible. Si les fureurs de Circé jettent dans l'âme une terreur majestueuse, la poésie de Céphale ne lui rend-elle pas un calme délicieux? Quelles images douces et naturelles! Quelle ingénuité d'expressions! Que d'art pour ne laisser paraître qu'une belle nature! Que les premiers vers de cette cantate sont rians et mélodieux! C'est l'Harmonie elle-même qui ouvre le palais de la Volupté.

. . . . Diane éclairait l'Univers,
Quand de la rive orientale
L'Aurore, dont l'Amour avance le réveil,
Vint trouver le jeune Céphale,
Qui reposait encor dans les bras du sommeil.

De quels traits peint-il sa surprise, l'amour, le dépit de l'Aurore! Quels vers de sentiment!

Elle approche, elle hésite, elle craint, elle admire...
Vous qui parcourez cette plaine,
Ruisseaux, coulez plus lentement.....
Respectez un jeune chasseur
Las d'une course violente.....

Quelle vivacité dans cette réflexion de l'Aurore !

> Mais que dis-je ! où m'emporte une aveugle tendresse ?...
> Est-ce dans les bras de Morphée
> Que l'on doit d'une amante attendre le retour ?

Le jour brille, elle fuit. Que les regrets de Céphale seront intéressans !

> Il s'éveille, il regarde, il la voit, il l'appelle ;
> Mais, ô cris, ô pleurs superflus !
> Elle fuit, et ne laisse à sa douleur mortelle
> Que l'image d'un bien qu'il ne possède plus.

Que devient désormais ce reproche de sécheresse, cette empreinte laborieuse, cette inflexibilité d'un génie qui ne sait être que sublime? Quel ouvrage, je dis même dans Horace et dans Anacréon, respire une élégance plus variée, plus douce et plus naïve? Réunir des talens si divers, n'est-ce pas embrasser les deux pôles de l'esprit? n'est-ce pas être à la fois le Michel-Ange et l'Albane de la poésie?

Quelque brillant que ce portrait vous paraisse, ne vous imaginez pas, Monsieur, qu'un zèle aveugle pour Rousseau me jette dans la stupide admiration de tout ce qu'il a fait. Eh! suis-je pour cela ou traducteur ou commentateur? c'est à ces messieurs qu'il appartient de diviniser les auteurs qu'ils traduisent (souvent en ridicule). Qu'ils les

enveloppent dans la grossière fumée de leur encens, qu'ils fassent à chaque instant l'apothéose d'une phrase, d'un mot, d'une syllabe; je ne prétends pas leur dérober la manie de faire des dieux: pour moi je n'ai mis Rousseau qu'au rang des grands hommes, et c'est assez; il en est si peu!

J'avouerai donc ingenûment que ses ouvrages peuvent avoir quelque faiblesse; mais depuis Corneille jusqu'à Pellegrin, quel auteur en est exempt? Je ne compterai parmi ses chef-d'œuvres, ni l'épître au comte de Bonneval, ni ses divinités poétiques, ni l'ode sur une paralysie, ni celle à la postérité (*quoique certaine d'aller à son adresse*). J'oserai même dire une chose qui paraîtra singulière, et qui n'est que vraie, c'est que malgré la réputation de ses odes sacrées, et la préférence qu'on leur donne assez communément sur ses autres poésies, je les crois inférieures, si vous en exceptez cinq ou six, à ses belles odes profanes. La quatrième, par exemple, dont la première strophe est si belle, devient tout à coup lâche et traînante. Peut-être durent-elles même une partie de leur succès aux saillies libertines de quelques épigrammes qui parurent en même temps. Le public s'intéressait à voir couler d'une même plume la pieuse sublimité de David, et le sel piquant des badinages de Marot. Je soupçonne d'ailleurs que ses ennemis lui cédèrent avec moins de peine une

gloire que le Psalmiste partageait avec lui; c'est ainsi qu'ils affectèrent d'exalter ces couplets fameux et grossiers qu'ils lui imputaient lâchement pour le couvrir d'un éclat odieux. Telles sont les ressources encore plus odieuses de l'envie.

Je me serais moins étendu sur le caractère de la poésie de Rousseau, si je n'avais cru que c'était caractériser en même temps le génie de l'Ode elle-même, puisque leur gloire et leur destin sont désormais inséparables.

Eh! qui me reprocherait le plaisir généreux de rendre hommage au grand homme, dont les talens ont illustré ma patrie, de le venger par de justes éloges, et de ses malheurs et de cette noire jalousie qui le persécuta vivant, et qui frémit encore sur sa cendre!

Si je n'avais cru devoir m'oublier moi-même dans le cours de ces réflexions, je sais, Monsieur, que je pouvais comme l'ingénieux La Motte inventer des règles d'après mon ouvrage, et prouver par elles qu'il doit être excellent; mais comme je ne connais de vrais guides que les anciens, et que l'éloquence *du jour* a ses principes bien différens des leurs, j'ai mieux trouvé mon compte à rappeler ces grands modèles, et je serais flatté qu'on me jugeât d'après eux.

J'aurais pu vous fatiguer de ces critiques pusillanimes, de ces chicanes pointilleuses que l'igno-

rance doit faire, que l'envie doit soutenir, et que le goût doit mépriser. Il lui suffit qu'un public, qui n'est pas le vulgaire, ait daigné lui applaudir. Répondre aux insectes du Parnasse, c'est donner un soupçon de leur existence, c'est s'avilir, c'est ramper avec eux. Que d'autres, pour les égayer, se fassent un jeu cruel * des malheurs publics; qu'ils insultent à l'humanité par de barbares plaisanteries; que leur muse se livre même à des impiétés lyriques. Je n'envierai jamais l'honneur honteux d'être vanté à ce prix : malheur à tout écrivain qui serait moins célèbre, s'il eût été moins coupable!

* On a fait des petits vers très-plaisans sur la ruine de Lisbonne. Quoi! la frivolité même est inhumaine! (*Note de l'Auteur.*)

REMARQUES

SUR LES HARDIESSES POÉTIQUES

DU GRAND CORNEILLE.

Cette Ode * où j'introduis l'Ombre du grand Corneille, demandait que j'imitasse, autant qu'il était possible, la noblesse de ses pensées, la fierté mâle de son caractère, son style grave, figuré, sentencieux, sublime; enfin les hardiesses de son élocution. En composant ses chefs-d'œuvre immortels, en y déployant ce que le génie a de plus fier et de plus vigoureux, il oubliait les Scuderis** et leurs misérables critiques. Ce n'est qu'à ce mépris heureux qu'il doit ces grandes beautés

* Le Brun écrivit ces Remarques au sujet des fausses critiques que l'on fit de son Ode à Voltaire, en faveur de mademoiselle Corneille, publiée en 1760. (*Note de l'Éditeur.*)

** La critique du Cid, par ce Scuderi, est un fatras assez curieux d'impertinences, d'orgueil et d'inepties. Il la commence par cette pensée : *A regarder le Cid de près, ce n'est qu'un vermisseau ;* et ce M. de Scuderi, qui est *un aigle,* le prouve par ces mots tranchans : Le sujet n'en *vaut rien du tout;* il choque les *premières règles*, *etc.;* il manque de *jugement*, il est plein de *méchans* vers. Presque tout ce qu'il y a de beautés sont *dérobées ;* ainsi l'estime du public est *injuste* : cela est clair. Il appelle don Sanche un *pauvre sot,* et la tendre Chi-

que le génie enfante, que le goût applaudit avec surprise, que l'ignorance n'a point droit d'admirer, et que l'envie déchire en frémissant.

J'ai cru que dans mon Ode il devait encore mépriser les Scuderis modernes, et n'ambitionner que le suffrage des vrais connaisseurs. Eux seuls jugeront qu'en faisant parler Corneille, loin d'outrer son langage, je n'ai pas été aussi loin que lui pour les hardiesses du style et l'audace des figures. Il serait aisé de s'en convaincre par une foule d'exemples. J'en rapporterai un certain nombre, pour donner une idée de l'élocution poétique du grand Corneille. Rapprochés et mis sous les yeux, ils étonneront sans doute; ils confondront l'injustice ignorante des petits éplucheurs de style; ils développeront les richesses de la langue, les ressources du génie, et feront mieux sentir la réserve de mes expressions,

mène une *prostituée.* Il s'écrie partout : Voilà des pointes *exécrables !* des antithèses *parricides !* des quolibets ! une marote ! c'est parler *français en allemand.* Cela *manque de construction ;* ceci est *un flux de paroles ;* ce mot est mis *pour rimer ;* ces vers ne sont à mon avis (l'avis d'un Scuderi !) qu'un *galimatias pompeux ;* cette phrase est *extravagante ;* il y a encore *cent fautes pareilles, etc.* Voilà le ton de ce Scuderi, en parlant de Corneille et du Cid ! et le public les admire encore ; et ce Scuderi est regardé comme un bas envieux, un impertinent critique, un blasphémateur en poésie, etc. (*Note de l'Auteur.*)

comparées aux excès heureux et sublimes de la poésie de Corneille.

J'ai toujours observé qu'en lisant, après leur mort, les auteurs célèbres, on est si préoccupé, que tout ce qu'on lit est beau, qu'on enveloppe dans une admiration uniforme et totale ces traits variés par le génie, ces expressions nouvelles et singulières, qu'on distinguerait davantage si l'on était moins familiarisé avec ces trésors.

L'usage émousse les expressions les plus piquantes. Le premier qui a dit, *jeter* ses yeux, *lancer* des regards, fut traité sans doute d'écrivain hasardeux et téméraire, parce qu'en effet on ne jette pas ses yeux, on ne lance pas ses regards; cependant cela est devenu d'un usage si vulgaire, qu'on le dit tous les jours sans réfléchir à la singularité de ces locutions. Mais les hardiesses qu'essaie un auteur vivant piquent davantage une curiosité toujours jalouse et prompte à les relever.

Toute expression de génie dut exciter à sa naissance une espèce de tumulte, par cette raison naturelle qu'elle fait des enthousiastes de ceux qui s'y connaissent, et des ennemis acharnés de ceux qui ne les comprennent pas. On sait quelle guerre poétique excita le *lit effronté* dans Boileau, et *le flot qui l'apporta recule épouvanté* dans Racine, et tant d'autres expressions heureuses tou-

jours combattues du vivant de leurs auteurs, et qui seules pourtant donnent l'âme et la vie à leurs ouvrages. Comme ces traits de génie les séparent à jamais de la populace des rimeurs, faut-il s'étonner que ceux-ci aient tant d'intérêt à les vouloir étouffer?

Ces expressions, qui eurent une espèce de gloire agitée quand la jalousie veillait sur elles, maintenant paisibles dans les écrits de ces morts illustres, n'éveillent encore cette jalousie que lorsqu'un auteur vivant ose les transporter dans ses vers. Elles y frappent les yeux avec une certaine nouveauté, qui les expose aux abois de la satire, parce qu'on ne se doute pas qu'elles soient dans un de ces livres consacrés où l'on aurait quelque pudeur de les reprendre.

Les peintures de la poésie ressemblent à ces tableaux modernes qui n'ont pas encore reçu du temps cette teinte brune qui les rend plus vénérables; elles ne recevront que de leur antiquité cette illusion, ce charme de perspective qui les recule, pour ainsi dire, des yeux de la critique. Aussi tous les grands hommes ont-ils payé, en quelque sorte, le tort qu'ils ont eu d'écrire de leur vivant. Martial disait plaisamment: S'il faut que je meure pour qu'on m'admire, je ne me presse pas d'être admiré. L'Espagnol dit plus énergiquement encore: Dieu me préserve du jour de ma louange!

Une des odieuses ressources de l'envie, c'est de ressusciter les morts pour en tourmenter les vivans. On sait que du temps de Virgile, même en lisant l'Énéide, on louait Ennius. Molière vit comparer à ses comédies les pièces d'un Scarron; Corneille à ses tragédies celles de Mairet, de Tristan, de Scuderi. On louait Regnier du temps de Boileau, préférablement à Boileau même. On vantait avec une affectation jalouse Malherbe sous les yeux de Rousseau, même après les belles Odes à la Fortune, au grand Conti, au comte du Luc, etc. Et l'on remarque avec surprise que de tous les traités faits sur l'Ode pendant la jeunesse brillante de notre fameux lyrique, aucun ne rapporte, ne cite ces chefs-d'œuvre pour exemples; mais on y cite Lingendes, Racan, Malherbe, Sarrasin. On ne se doutait pas que ce qu'on possédait dût effacer un jour ces vieux auteurs jadis admirés.

C'est avec plus d'injustice encore que d'obscurs envieux ressuscitent un Lagrange-Chancel, un Campistron, pour les associer à l'immortel auteur d'Œdipe, de Brutus, de Mérope, d'Alzire, de Sémiramis, etc.; enfin au seul et digne rival que le Sophocle et l'Euripide français puissent avouer. Sans doute il faut laisser le temps à la prévention de s'établir. On ne soupçonne bien ce que vous êtes, que lorsque vous n'êtes plus; et rarement un grand homme a-t-il vu son siècle tenir pour

lui le langage de la postérité. Homère, qui mendiait sa vie, l'Iliade * à la main, ne se doutait pas qu'on dresserait des autels à sa mémoire, et que sept villes se disputeraient l'honneur de son berceau. Il est une destinée bizarre pour les auteurs et pour leurs ouvrages. *Et habent sua fata libelli.* Jamais poëme ne fut plus desiré, plus vanté, plus adoré, que ne le fut, en espérance, la Pucelle de Chapelain. L'admiration l'attendit pendant trente ans. Cette Pucelle n'est plus qu'un objet de risée. Jamais ouvrage ne fut moins recherché, moins lu, moins accueilli pendant la vie de son auteur, que le poëme de Milton; à peine un libraire daigna-t-il l'imprimer; et ce Milton devient, après sa mort, le rival des plus grands poètes, la gloire du pays qui l'avait méconnu, et l'Homère des Anglais. Le coup-d'œil philosophique de ce flux et reflux de réputations a sans doute fait dire à M. de Voltaire:

Après Milton, après le Tasse,
Parler de moi serait trop fort;
Et j'attendrai que je sois mort
Pour apprendre quelle est ma place.

Il est trop vrai que la présence d'un auteur est, si j'ose le dire, l'ennemie de sa gloire et la com-

* Et la traduction de cette même Iliade a valu à Pope plus de cent mille écus ! (*Note de l'Auteur.*)

plice de l'envie qui le tourmente. Elle lui dérobe les suffrages, le rang, les distinctions brillantes que l'avenir s'empressera de prodiguer à son ombre; et cette renommée, ce doux bruit qu'il n'entendra jamais, il les achète par des veilles pénibles, et troublées de jalouses clameurs.

Écoutons Boileau dans cette belle épître à Racine, où il le console des vils ennemis que lui faisait sa gloire :

Sitôt que d'Apollon un Génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent, etc.

. . . .

La mort seule ici bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie.

Aussi dès qu'un grand homme n'est plus, dès qu'il ne peut plus jouir de sa gloire, on daigne la lui pardonner. L'envie s'est éteinte avec lui. Cette foule de beautés hardies, d'expressions qu'on nommait téméraires, parce qu'elles avaient l'audace d'être neuves et frappantes, sont enfin regardées comme les richesses de la langue et les monumens du génie. On passe dans un autre excès, on les défend avec une espèce de vénération qui approche du culte.

C'est alors qu'on admire dans Boileau ces vers heureux, mais hardis, ces expressions fières et

généreuses, que les Pradons, les Cotins, les Desmarets, les Péraults, s'étaient acharnés à flétrir.

C'est alors qu'on admire dans Racine :

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains,

ce vers harcelé par tous les faux critiques de son temps. C'est alors qu'on admire avec justice la scène

Où Phèdre, malgré soi, perfide, incestueuse,

expose avec tant d'art son amour aux yeux d'OEnone, scène admirable, et la plus belle peut-être du théâtre français, et que cependant madame Deshoulière, à la tête d'un nombreux parti, osa nommer *des vers où personne n'entend rien*, exemple à jamais frappant des injustices de l'envie et de l'aveuglement des cabales. On sait que c'est ce qui dégoûta ce grand homme de travailler pour le théâtre, et nous priva de tous les chefs-d'œuvre dont sa Phèdre eût été suivie.

C'est alors que brille avec plus d'éclat l'inimitable énergie des expressions du grand Corneille. On croirait, s'il est permis de le dire, qu'elles rajeunissent en vieillissant, et qu'elles doivent à leur antiquité cette vénération presque religieuse. C'est de Corneille seul que je tirerai des exemples pour démontrer combien, même en le faisant parler, je suis loin de lui avoir prêté les har-

diesses qu'il permettait à son génie. Je me livre à cette discussion intéressante, beaucoup moins pour justifier les hardiesses prétendues de mon style, que pour développer les ressources de notre langue, trop souvent accusée d'impuissance; pour ramener de jeunes auteurs qu'intimide souvent une fausse critique, et pour confondre les sourcilleuses inepties des avortons littéraires.

On avouera que, dans toute mon Ode, il n'est rien d'aussi hardi que ces quatre vers de la mort de Pompée :

> Il croit que *ce climat*, en dépit de la guerre,
> Ayant sauvé le ciel, sauvera bien la terre,
> Et dans *son* désespoir à la fin se mêlant,
> Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.

Voilà d'abord un climat qui sauvera la terre en dépit de la guerre, un climat qui se mêle dans un désespoir. Qu'un misérable pointilleur parle des *son sa ses* amphibologiques, en voilà un dans ces vers qu'on peut rapporter grammaticalement, à quatre substantifs à la fois, *au climat, à la guerre, au ciel, à la terre*, et qui ne se rapporte qu'à Ptolomée; mais ce qui est bien plus étonnant, c'est ce *climat* qui, se *mêlant* dans un désespoir, prête l'*épaule au monde* chancelant. L'*épaule* d'un climat! et si le monde entier chancèle, comment un climat seul restera-t-il im-

muable pour le soutenir? Voilà ce que l'imagination a peine à comprendre. Ai-je rien mis de semblable, quoique ce fût Corneille que je fisse parler?

Citerai-je dans cette même tragédie

> Ces montagnes de morts, privés d'honneurs suprêmes,
> Que la nature force à se venger eux-mêmes?

Des *montagnes* de morts qu'on force à se venger!

> Et dont les *troncs pourris* exhalent dans les vents
> De quoi faire la guerre au reste des vivans,
> Sont les titres affreux dont le droit de l'épée
> . . . . a condamné Pompée.

On a peine à concevoir que des montagnes soient les titres dont le droit de l'épée, etc.

Voici un autre vers qui n'est pas moins surprenant:

> Qui fuit le monde entier écrasé sous sa chute.

Si le *monde entier* est *écrasé* sous la chute d'un *seul* homme, dans quel autre monde cet homme fuira-t-il? Cela donne peu de prise à l'imagination.

Et quand Médée, après ce *moi* si fameux, dit à Nérine:

> Oui, tu vois en moi seule et le fer et la flâme,
> Et la terre et la mer, et l'enfer et les cieux,
> Et le sceptre des rois, et la foudre des dieux!

Conçoit-on la terre dans quelqu'un! la mer dans quelqu'un! Peut-être que le sceptre des rois n'est qu'une répétition de *la terre*, etc. Peut-être aussi n'est-il pas impossible qu'une femme telle que Médée se laisse emporter à ce faste de paroles qui étale et semble multiplier son pouvoir. Corneille a mille autres exemples de ces traits excessifs, qui ne sont pas ceux que j'ai imités, mais que cependant je ne blâmerais pas; et je ne m'étonnerais point qu'ils fussent admirés par ceux qui n'ignorent pas que la poésie a ses excès. Et s'il les a prodigués dans ses tragédies, qui demandent une élocution plus modérée, quels seront ceux qu'on doit permettre à l'ode, qui est le champ des figures les plus audacieuses? Mais c'est à des beautés judicieusement hardies que je vais m'arrêter; à des beautés qui, toutes libres qu'elles sont, ne sortent point des limites de la nature, quoiqu'elles franchissent les bornes de l'art.

C'est, si je ne me trompe, un spectacle intéressant, que de voir l'âme de Corneille pressée de la hauteur de ses sentimens et de l'orgueil sublime de ses pensées, aux prises avec une langue qui passait jusqu'alors pour être plus facile qu'énergique, plus douce que majestueuse. Il semble la créer à chaque instant; il donne sans cesse aux mots une signification qu'on ne leur eût pas soupçonnée; et quand les mots servent trop lentement

son génie, il semble presque s'en affranchir, plus admirable quelquefois par le sens qu'il fait entendre, que par celui qu'il semble présenter. Voilà ce que le goût approuve, quand il est initié dans les mystères de la poésie; et l'on avouera que je suis loin de m'être servi de toute l'audace que l'Ombre de Corneille eût jetée dans ses expressions. Qu'on en juge par celles-ci, dont j'eusse été trop heureux d'imiter les prétendus excès.

Que n'ose point le génie de Corneille? Quel autre aurait su rendre naturel, *semer des escadrons, une stérilité fertile?* Voilà pourtant ce que dit Corneille dans ces vers de Médée :

Et des dents d'un serpent ensemencer la terre,
Dont la stérilité, fertile pour la guerre,
Produisait à l'instant des escadrons armés
Contre la même main qui les avait semés.

Quelqu'étonnante que soit cette dernière expression, j'ose dire que le génie l'a rendue si nécessaire en l'employant, que nul mot ne pourrait la suppléer. Cependant *une main qui sème des escadrons* *, dirait un scrupuleux inepte!

* Ces deux vers ont semblé si heureux et si naturels à l'auteur même qu'il les a remis, long-temps après, dans sa tragédie de la Toison d'Or. Médée dit à Jason :

C'est ce qu'il te faut faire, et dans ce champ horrible
Jeter une semence encore plus terrible,
Qui soudain produira des escadrons armés
Contre la même main qui les aura semés.

Mais que dirait-on de ces autres vers où du sang, un bras et des cheveux descendent au tombeau ?

> Ainsi donc ces *cheveux* blanchis sous le harnois,
> *Ce sang* pour vous servir répandu tant de fois,
> *Ce bras* jadis l'effroi d'une armée ennemie,
> Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie.

Ces vers sont beaux, cette énumération est heureuse, quoiqu'*à la lettre* on y voie des cheveux chargés d'infamie qui descendent, et des cheveux sous le harnois, et que d'ailleurs ce ne soit pas le sang qui a été prodigué, versé, mais, au contraire, celui qui reste qui descend dans le tombeau. Que dirait un Scuderi moderne, s'il trouvait cela dans mon Ode? Quelle vaste matière à d'ignorantes injures! Cependant l'Académie, dans sa critique sévère, n'osa blâmer ces hardiesses.

Que dirons-nous de ce sang qui *gagna* des batailles ?

> *Ce sang* qui *tout sorti* fume encor de courroux,
> *De se voir* répandu pour un autre que vous ;
> . . . .
> Ce sang qui sur la poudre écrivait mon devoir.

Du sang écrire le devoir! cependant la sévérité académique n'osa reprendre ces vers.

Nous venons de voir un sang qui fume de cour-

roux; mais une personne même! cette hardiesse serait inouie. La voici dans Corneille :

N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre ;
Mais si fumante encor d'un généreux courroux,
Par un trépas si noble et si digne de vous, etc.

Il aurait pu mettre, *brûlante* encore de courroux, cela eût été vulgairement bien; mais qui ne voit que le génie avait à exprimer une mort violente, et que, par cette expression hasardée, il offre à la fois Émilie sanglante et pleine de courroux?

Quel autre que Corneille eût osé dire, *des mains* qui *volent sans y penser?*

Ils s'étonnent comment leurs mains, de sang avides,
Volaient, sans y penser, à tant de parricides.

Que cela est heureux, et que de si beaux vers prospéreraient dans les mains d'un sot critique! Corneille a dit bien plus que la vengeance d'un astre impitoyable, d'un astre d'airain; il a dit, le poison d'un astre.

Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
D'un astre envenimé l'invincible poison.

Mais quel sublime dans les trois vers suivans!

Veuve du jeune Crasse et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus.

Quelle fierté! quelle noblesse dans cette gradation! On sait qu'un misérable pointilleur trouverait que *et pour dire encor plus, Romaine*, est une redondance, un faux sublime, puisqu'il n'ajoute rien, et que *fille de Scipion* désigne assez qu'elle est Romaine. *A la lettre*, un sot aura raison; mais le génie ne se prend point *à la lettre*. N'aurait-on pas honte de dire qu'un soupir ne peut être illustre, et qu'il n'étale pas tout un homme, quand on lit ces beaux vers sur la Mort de Pompée?

> Et son dernier soupir est un soupir illustre,
> Qui de cette grande âme achevant les destins,
> Étale tout Pompée aux yeux des assassins.

Mais, en les détachant, on les flétrit, on les rend ridicules.

Quel sublime dans ce vers!

> Rome n'est plus dans Rome; elle est toute où je suis.

Si j'avais été assez heureux pour mettre un pareil vers dans mon ode, un scrupuleux inepte eût dit que cela était du faux, du gigantesque, du galimatias, qu'*à la lettre* il ne se pouvait pas que Rome ne fût pas dans Rome, et que ce mot de *toute* comblait l'impertinence. Qu'eussé-je pu répondre? Effectivement, j'aurais eu quelque peine à prouver que l'on pût, *à la lettre*, trans-

porter Rome en Espagne (où était Sertorius); mais le vers en eût-il été moins beau?

Quel autre sait mieux que notre poète l'art de ces transitions rapides? Il ne dira pas languissamment, la mort de Pompée sera une tache trop noire, etc.; mais

.... *Sa tête*, immolée au Dieu de la Victoire,
Imprime *à votre front* une tache trop noire.

Une tête immolée qui imprime sur un front; quelle image! quelle énergie! Corneille sème en foule ces beautés; il ose dire:

Et quoique votre encens le traite d'immortel.

L'encens qui s'anime et devient personnage!

L'illustre fils du grand Racine a bien su relever dans Othon ces quatre vers si énergiques; c'est là peinture de trois ambitieux qui entouraient Galba:

On les voyait tous trois se hâter sous un maître,
Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être;
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévorerait ce règne d'un moment.

Dévorer un règne; cela n'était point dans notre langue; cela est tout à Corneille, et pour être sans exemple, n'en est pas sans doute moins admirable;

mais voyez quel sens il donne à ce terme si vulgaire *se hâter;* il ne dit point à quoi, et ce silence est une phrase sublime.

Dans ce même Othon, il fait dire à Camille: N'est-il pas d'autre époux

> Que puissent vos bontés *hasarder* à mes vœux?

Quelle différence si l'on mettait *proposer*, *offrir à mes vœux?*

Comment le bras de quelqu'un peut-il être son père, la valeur sa race, et des exploits ses parens? Cependant on ne désapprouve pas ces deux vers de Dom Sanche:

> Seigneur, pour mes parens je nomme mes exploits;
> Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père.

La manière de placer les mots fait leur sort; ceux-ci, détachés, paraissent étonnans; mais, si l'on se rappelle que dans la scène dont je parle, deux seigneurs, fiers de leur naissance, insultent à celle d'un jeune guerrier, qui n'a pour lui que ses exploits, et qu'ils lui disent:

> Souffrez qu'auparavant il nomme ses parens,

on n'est pas étonné qu'il réponde:

> Ma valeur est ma race, etc.

il avait dit précédemment :

> Se pare qui voudra du nom de ses aïeux,
> Moi je ne veux porter que moi-même en tous lieux.

Ne porter que soi-même! Cela est sublime dans le sens de Corneille, plat et ridicule dans le sens vulgaire. Il a dit encore dans Nicomède :

> Madame, à son secours, je n'amène que moi.

S'amener!

Mais je n'oserais également approuver ces deux vers d'Auguste à Émilie :

> Aime Cinna, ma fille, en cet auguste rang;
> Préferes-en la pourpre à celle de mon sang.

Outre que peut-être ne dit-on pas la pourpre d'un rang, on ne doit pas opposer la pourpre à celle du sang, qui n'est que figurée. Ce n'est qu'un jeu de mots qui gâte la pensée.

Comme rien n'intéresse plus les gens de lettres et les progrès d'une poésie qu'on veut rendre humble et timide, que ces exemples frappans des hardiesses de Corneille, je m'abandonne au plaisir d'en rapporter quelques-unes encore, non moins étonnantes ni moins légitimes que les premières. Je ne fais pas à mes lecteurs la honte de croire qu'elles ennuient. Je les tirerai

de ces Œuvres diverses, qui ont fait dire à Boileau :

> Oui, parmi tant d'auteurs qui t'adressent leurs veilles*,
> Parmi des Pelletiers, on compte des Corneilles.

Boileau, qui possédait si bien la langue poétique, et qui avait dit :

> Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.
> Souvent dans son orgueil, un subtil ignorant,
> Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce,
> Blâme des plus beaux vers la noble *hardiesse*, etc.

ce Boileau était loin de blâmer celle qui fait le charme de la poésie de Corneille : il admirait sans doute l'audace heureuse de ces vers, où Corneille se plaint de la rapidité des victoires de Louis XIV**.

> Ce cours impétueux de rapides conquêtes,
> Qui jette sous ses lois tant de murs et de têtes,
> Semblait nous envier dès-lors le doux loisir
> D'écrire le succès qu'il lui plaisait choisir.
> Je m'en plaignis dès-lors.

Quels vers ! comme ils sont jetés par le génie ! que de traits hardis ! quels heureux hasards d'expressions ! Les deux premiers sont aussi rapides que les conquêtes qu'ils décrivent. Un cours impétueux qui *jette tant de murs et de têtes*. Quelle

* Louis XIV.

** Dans la pièce intitulée : *A Monseigneur, sur son mariage*.

énergie! et ce cours..... qui *envie* aux auteurs le loisir d'écrire le succès. Quelle noblesse dans ce dernier trait : *qu'il lui plaisait choisir!*

Il dit à Louis XIV *:

Tout tremble, tout *fléchit sous tes jeunes années;*
Tu portes en toi seul toutes les destinées.

Cela est poétiquement beau, quoiqu'on puisse objecter que rien ne fléchit sous de jeunes années, et qu'il faudrait dire : sous la puissance et le courage dont ta jeunesse, etc. Et qui ne voit pas que l'autre tour est aussi clair et plus vif, et par cette raison plus français en poésie? et, parce qu'on prouverait admirablement que les destinées du Grand Turc, du Mogol et du Sophi n'étaient pas dans Louis XIV, le second vers en est-il moins heureux?

Croirait-on que l'on pût dire *prendre part à des murs; un feu qui supplée par l'épée?* Cependant le voici placé très-naturellement dans Corneille **:

Et sut mieux *prendre part à tant de murs forcés*,
Que par des feux de joie et des vœux exaucés.
. . . .
Ils *** brûleront d'agir quand je tremble à parler,
Et *ce feu*, qui sans cesse eux et moi nous consume,
Suppléera par l'épée au défaut de ma plume.

* Remercîment au Roi, imprimé en 1663.
** Au Roi, sur son retour de Flandre, 1667.
*** Ses fils.

Quel autre eût dit l'*attentat du style*? c'est dans la même pièce à Louis XIV :

> De mon génie usé *la chaleur* amortie
> A leur gloire immortelle est trop mal assortie,
> Et défigurerait tes grandes actions,
> *Par l'indigne attentat de ses expressions.*

Cela est aussi neuf qu'énergique. Un ***** dirait qu'on ne dit pas : *les expressions de la chaleur amortie*, qui est le nominatif; mais on n'a rien à dire à *un* *****.

Que j'aime ces autres vers au même roi !

> J'y porte au lieu de toi ces héros dont la gloire
> Semble épuiser la Fable et confondre l'Histoire ;
> Et m'en faisant un voile entre la tienne et moi,
> J'assure mes regards pour aller jusqu'à toi.

Un voile de héros !

Une idée qui applique de la clarté sur le front, cela se dira-t-il ? Non, sans doute, si l'on en croit un subtil ignorant; mais croyons-en Corneille, qui dit admirablement :

> Ainsi de ta splendeur mon idée enrichie,
> En applique à ton front la clarté réfléchie.

Semer un portrait n'était pas dans la langue (on dit le tracer, le crayonner); mais il était dans le génie de Corneille.

> Sur mon théâtre ainsi *tes vertus ébauchées*
> *Sèment ton grand portrait* en pièces détachées.

Tel est cet art divin de créer sa langue par des alliances de mots. Pour qu'une chose soit bien dite, il n'est pas nécessaire qu'elle ait été dite avant vous, mais que vous la disiez bien.

Que d'expressions heureusement hasardées dans la comparaison suivante * !

Ainsi quand du Soleil la course rayonnante
Fait rouler dans les cieux sa pompe dominante,.....
La Terre, qui l'adore, exhale *des nuages*,
Qui du milieu des airs lui rendent ses hommages;
Mais il n'attire à lui cette semence d'eaux
Que pour la distiller en de féconds ruisseaux.

J'y trouve d'abord une course qui a des rayons, une pompe qui roule, ensuite des nues qui rendent des hommages! une semence d'eaux! distiller une semence! Images neuves; singularités heureuses, que le génie rend naturelles.

Des soins ne peuvent rien briser; on le sait, et cependant Corneille dit:

Du trône d'où *ses soins* insultent les remparts,
Forcent les bastions, *brisent* les boulevards.

Croira-t-on que cette expression est placée avec génie, et par la raison même, dans ce vers? Qu'on essaye de mettre à sa place *glaive* ou *foudre*, ce n'est plus la pensée de Corneille. Ce mot *bastions*, qui semble faible, est en effet plus fort que foudre, et

* Au Roi, sur sa libéralité envers la ville de Paris.

il fait spectacle pour le goût. Il se lie, en contrastant à ces mots *forcer*, *briser*. Il leur prête un charme de nouveauté que lui-même reçoit d'eux; et rien ne pouvait mieux exprimer la vigilance d'un grand monarque, qui médite les succès de ses armées, et qui triomphe sans sortir de son trône. Voilà de ces délicatesses d'expression que le goût se plaît à remarquer, et qu'une témérité ignorante critique aveuglément. En effet, pourquoi ne pas mettre *du trône d'où sa foudre, etc.?* La phrase eût été si vulgairement bonne !

Quoiqu'on ne dise pas à la lettre les rides de l'esprit, nous aimons à lire dans Corneille :

> Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.

Un travail ne marche pas, et par conséquent ne monte pas ; cependant nous lisons :

> Mon travail sans appui *monte* sur le théâtre.

Aimerait-on mieux *brille?* L'un est d'esprit vulgaire, et l'autre est de génie.

Doutez-vous que l'on dise *descendre de ses soucis* vers quelqu'un ? écoutez Corneille :

> Et de ces grands soucis que tu prends pour mon Roi,
> Daigne encor quelquefois descendre jusqu'à moi.

Doutez-vous que l'on dise, mettre toute la mémoire aux pieds de quelqu'un ; c'est ce que dit

admirablement Corneille dans son poëme de *la Poésie à la Peinture :*

> Fais partir de nos mains.....
> Tout ce que nous avons d'éternels monumens ;
> Fais-lui distribuer la plus durable gloire ;
> *Mets* l'Histoire *à ses pieds* et *toute la Mémoire.*

Quelle image en un trait! Quiconque n'admirera point cette expression n'est pas poète. Je n'ai rien fait dire à son Ombre d'aussi hasardé. J'ai fait descendre des larmes, Corneille les a fait monter, ce qui peut-être est moins naturel.

> Mes larmes ont monté jusque devant son trône.

C'est dans la même pièce qu'on lit ces deux vers :

> Je vois le Potosi te venir rendre hommage ;
> Je vois se dérober le Pactole et le Tage.

Le Potose qui *vient! des fleuves* qui *se dérobent!* Mais, quel autre qu'un Corneille eût jamais dit :

> Quand j'aurai peint encor tous ces vieux conquérans,
> Les Scipions vainqueurs et les Catons mourans,
> Les Pauls, les Fabiens ; alors de tous ensemble
> On en * verra sortir un tout qui te ressemble ;
> Et l'on rassemblera, de leurs pompeux débris,
> Ton âme et ton courage, épars dans mes écrits.

* *On en*, faute de français ; ce n'est que la répétition de *tous ensemble.* (*Note de l'Auteur.*)

Un tout qui sort *de tous!* Les débris d'un homme, des Catons, des Scipions! et *de ces débris rassembler une âme, un courage épars dans des écrits.* Quelle vaste image! quelle énergie! peut-on plier sa langue à des hardiesses plus neuves? Voilà ce que devient le français dans les mains de Corneille; quel assemblage de mots fondus par le génie!

Malheur à tout barbare qui jettera les glaçons d'une froide critique sur ces expressions enflammées! Et que deviendrait Corneille, pris *à la lettre?* Le génie expire sous l'équerre: on connaît, on sait par cœur ces beaux vers qui commencent un de ses poëmes:

> **Mânes des grands Bourbons, brillans foudres de guerre,**
> **Qui fûtes et l'exemple et l'effroi de la terre,**
> **Et qu'un climat, fécond en glorieux exploits,**
> **Pour le soutien des lys vit sortir de nos rois.**

Cela est noble, grand et pompeux; mais, quiconque ne connaît pas la poésie, dira impérieusement que des mânes ne sont pas des foudres; que des mânes n'ont pu être l'exemple de la terre, et qu'il est faux qu'on ait vu *sortir des mânes* de nos rois; que ces vers si admirés ne disent pourtant que cela, puisque *mânes* est le nominatif dont tous ces membres dépendent. J'avoue qu'on ne peut faire une critique plus exacte ni plus ridicule. Il aurait donc fallu mettre:

Grands Bourbons, qui n'êtes plus que des mânes, et qui fûtes autrefois, etc. Que ce tour eût été vif! quelle impertinente justesse! Telles, et plus misérables encore, sont les critiques que renouvellent tous les jours *les Vandales et les Goths* de la littérature.

Que diraient-ils d'une fierté qui voit dans un seul homme plus d'une armée ?

Aussi cette fierté, par le nombre alarmée,
Voit en un chef si grand *encor plus d'une armée.*

Vers admirables! Appelleront-ils cela de l'enflure et du gigantesque? Oui, si c'est le nom que l'on donne au génie.

Quel sublime dans ces autres vers, et quel usage il a fait de ce terme si vulgaire, *se démêler!*

Ce que lui fait tenter l'inexorable envie
D'affronter les périls aux dépens de sa vie,
Lorsque de sa grandeur il *peut se démêler*,
Et trompe autour de lui tant d'yeux pour y voler.

Ce dernier trait me semble de toute beauté. Que l'on y substitue se dérober, s'arracher à sa grandeur, terme plus noble et plus usité; toute la noblesse, toute l'énergie aura disparu. Tel est le magique pouvoir du génie. Il n'appartient qu'à lui de dire :

Il veut de sa main propre enfler sa renommée.

Enfler de sa main, expression énergique qui servirait de pâture aux corbeaux littéraires. On pouvait mettre plus correctement, *il veut par ses exploits enfler sa renommée.* Corneille a préféré l'autre manière : il savait son métier.

Je me garderai bien de passer sous silence ces deux beaux vers du même poëme. Il peint les triomphes des Romains, où, comme le dit Racine, on enchaînait les images des états conquis, et l'on gravait les victoires sur l'airain.

Et des fleuves dompter les simulacres vains,
Qui sous des flots de bronze adoraient les Romains.

Ces vers peignent. Quelle énergie, quelle vérité d'image !

Je viens au poëme où Corneille a décrit le passage du Rhin. On y voit un coloris mâle, une touche fière et vigoureuse, enfin le pinceau du plus grand maître. Après avoir dit :

Mais une si facile et si prompte victoire,
Pour le victorieux n'a point assez de gloire.....

il ajoute :

Pardonne, grand monarque, à ton destin propice,
Il va de ses faveurs corriger l'injustice.

C'est la première fois qu'on a dit dans ce sens *corriger l'injustice des faveurs.*

Je m'échappe d'une foule de beaux vers pour

saisir cette heureuse nouveauté d'expressions dont j'ai dû faire choix. De quels traits de feux il crayonne le passage du fleuve!

Nos guerriers intrépides
Percent des flots grondans les montagnes liquides.
La tourmente et les vents font horreur aux coursiers;
Ils battent l'eau de rage, et malgré la tempête
Qui bondit sur leur croupe et mugit sur leurs têtes, etc.

Quelle image, quelle énergie dans ces deux derniers vers! La tempête qui bondit! Comme le poète anime tout!

L'impérieux éclat de leurs hennissemens,
Veut imposer silence à ses mugissemens.

Un éclat qui veut, etc. le sens dit assez que ce n'est pas à *éclat* que *ses* se rapporte, mais à *tempête*. Je remarque en passant que cette critique est commune à ceux qui n'ont pas lu quatre vers de Racine ou de Boileau, où l'on citerait mille exemples semblables à celui-ci. Les quatre vers suivans achèvent la peinture:

Le gué renaît sous eux; à leurs crins qu'ils secouent,
Des restes du péril on dirait qu'ils se jouent,
Ravis de voir qu'enfin leur pied mal affermi,
Victorieux des flots, n'a plus qu'un ennemi.

Que cette image est heureuse, naturelle et frappante! *A leurs crins qu'ils secouent, des restes du péril on dirait qu'ils se jouent!* Les mots ont

une fierté libre, une harmonie bondissante qui rend bien la pensée du poète ! Ira-t-on chicaner *on dirait qu'ils se jouent*, le présent après un imparfait ? mais *on dirait* se prend ici pour *il semble*, et non absolument comme *je voudrais qu'ils se jouassent.* Corneille aurait pu mettre *il semble* ; l'harmonie était détruite.

Ce qui étonne, en regardant de près les deux derniers vers, c'est ce pied qui n'a plus qu'un ennemi. Assurément Corneille ne dit rien, dans mon ode, qui prête mieux à l'ignorante critique; l'ennemi d'un pied, dira-t-elle ! ainsi le poète a dit, *à la lettre*, les Hollandais sont *les ennemis du pied* de nos chevaux. J'avoue que, présenté de cette manière, la phrase est ridicule; mais qu'on relise ces vers de Corneille, et l'on verra que cette expression singulière est amenée par cette autre, *victorieux des flots* ; on verra tout l'art du poète, et le pouvoir des mots liés par le génie. Ainsi l'envieuse ignorance se joue impudemment des plus beaux vers, en les détachant par lambeaux ; et ces mêmes vers, pris dans leur ensemble, frappent les connaisseurs et se jouent de l'ignorance.

A ce passage du Rhin, le vainqueur de Rocroi est blessé; le sang coule et Corneille s'écrie :

. . . . Allez, Hollande ingrate.....
Trois gouttes d'un tel sang valent tout l'Univers.

Cela est beau, sans doute ! Je ne connais qu'un homme qui puisse demander si trois gouttes seules valent, *à la lettre*, un univers, combien d'univers auraient donc valu dix gouttes, vingt gouttes ? Il calculerait ensuite ironiquement combien une palette de ce sang vaudrait d'univers. L'immensité se dépeuplerait de mondes, pour fournir à cette critique.

Comment exprimer par un seul vers, par une image unique, que les villes ennemies se rendent aux seules approches de nos armées ? Le voici :

> Issel trop redouté, qu'ont servi tes menaces ?
> L'ombre de nos drapeaux semble charmer tes places.

c'est-à-dire, semble avoir un charme qui les force à se rendre. Malheur à tout poëte qui ne sentira pas la magie de ces expressions !

Enfin voici deux vers admirables, et peut-être les plus étonnans de tout Corneille et de la poésie française. Eût-on jamais pensé que l'on pût dire qu'un héros, le grand Condé par exemple, portât dans ses yeux Stinkerque et Nervinde, et que son petit-fils montrât dans les siens le passage des Alpes et la victoire de Coni ? Cela paraît sans doute inaccessible à la timidité de notre langue ; mais est-il rien que ne puisse ou que n'ose exprimer le génie ? Voyez comme le grand Cor-

neille le dit plus expressément encore; voyez comme d'un trait de flamme il crayonne le grand Condé.

> Condé va les venger, Condé dont les regards
> Portent toute Norlingue et Lens aux champs de Mars.

Des regards qui portent Lens et toute Norlingue. Quels vers! quel trait de pinceau! Voilà de ces beautés que le génie seul enfante; mais, plus cela est noblement audacieux, plus cela franchit les conceptions vulgaires, plus la vulgaire ignorance doit y trouver de ridicule. Sans doute un misérable pointilleur dira que des regards ne portent rien, et que, s'ils portaient quelque chose, ce ne serait pas assurément *toute* Norlingue et les plaines de Lens; que cela est impossible *à la lettre*, et qu'ainsi ces prétendus beaux vers sont du gigantesque, de l'inintelligible, du galimatias pompeux, du sublime faux et ridicule, enfin une extravagance boursoufflée. Mais qui ne voit pas que ce n'est, *à la lettre*, ni le village de Norlingue, ni les plaines de Lens, que portent ces regards d'un héros; mais les deux victoires de ce nom, mais tout le feu du courage qui les fit remporter? Voilà pour l'homme de goût, pour le vrai connaisseur, voilà ce qu'expriment admirablement ces deux vers; c'est du génie, c'est du Corneille. Il suffit de les répéter pour

élever l'âme au sublime, et confondre l'ineptie.

Condé va te venger, Condé dont les regards
Portent toute Norlingue et Lens aux champs de Mars.

Telle est partout l'élocution mâle, énergique, étincelante et sublime du grand Corneille; telles sont les témérités heureuses de sa poésie; tels sont les traits de flâme que jette en courant ce génie audacieux. Il subjugue la langue; il l'enchaîne à ses pensées; il se débarrasse des entraves de l'art; et, guidé par cet instinct plus heureux quelquefois que la raison même, il s'élance, il se fraye une route jusqu'à des beautés inimitables.

Ne reconnaît-on pas Corneille dans ce caractère de la poésie, tracé par Bossuet?

« Son style hardi, extraordinaire, naturel toutefois en ce qu'il est propre à représenter la nature dans ses transports, qui marche, par cette raison, par de vives et impétueuses saillies, affranchi des liaisons ordinaires que recherche le discours uni, renfermé d'ailleurs dans des cadences plus nombreuses qui en augmentent la force, suspend l'oreille, saisit l'imagination, émeut le cœur et s'imprime plus aisément dans la mémoire ». Quel portrait! quel pinceau brûlant et rapide! N'est-ce pas le génie même qui peint le génie?

Voilà sans doute le caractère de la vraie poésie,

de celle des Homères, des Corneilles et de leurs rivaux. C'est par des traits sublimes et hardis qu'ils ont mérité le nom de poètes ; c'est par ces traits mêmes qu'ils ont mérité l'acharnement des Zoïles. Lisez, si cela se peut lire, les pointilleuses rapsodies des Desmarets, des Pradons, des Gacons, des Guyots Desfontaines, et d'un critique plus vil encore. Leur satire absurde est un suffrage que les grands hommes sont jaloux d'obtenir. Ces grands hommes, qui possédaient sans doute la magie de leur art, partaient de ce principe incontestable, que, toutes les fois que leur expression présente heureusement le sens qu'ils veulent exprimer, quelqu'étonnante que paroisse cette expression, lorsqu'on la décompose et qu'on l'analyse, il faut nécessairement qu'elle soit la meilleure possible, puisqu'on ne peut lui en substituer d'autre sans énerver le sens.

Au reste, un auteur qui prétend à quelque gloire doit être bien loin de vouloir justifier toutes ses expressions par l'exemple de ceux qui l'ont précédé. Ce serait avouer qu'il n'a pas eu le génie ou le courage d'en produire de nouvelles ; et, loin de rougir de ces prétendues hardiesses dont on l'accuse, il doit s'en faire honneur. Eh ! par quels exemples le grand Corneille eût-il justifié l'audace inouie de toutes les siennes ? A qui pouvait-il les emprunter, si ce n'était à lui-même ?

Il eût donc fallu qu'un autre Corneille le précédât, pour accoutumer notre langue à cette vigueur de style, à cette énergie d'expressions heureuses. Sur quel autre poète Homère pouvait-il excuser ces *traits* qu'il anime, lorsque, lancés contre Ajax, ils tombent irrités de n'avoir pu l'atteindre,

> Et sur la terre épars, de leur rage frustrés,
> Ils demandent le sang dont ils sont altérés.

Quoi, parce qu'Homère ne pouvait pas se justifier par l'exemple de Virgile, comme Virgile s'excusa souvent lui-même par celui d'Homère, ces expressions en furent-elles moins heureuses, et ne serait-il pas singulier que même, pour enrichir sa langue de beautés neuves, il fallût toujours des exemples? Eh! qu'est-ce donc que la nature? n'est-ce pas le premier livre ouvert aux regards du génie? Qu'est-ce que l'art? n'est-ce pas un mensonge adroit de la nature?

L'imitation, sans doute, peut servir le génie, mais ne le donne pas; souvent même elle l'offusque ou l'éteint. Toujours elle lui prête des beautés qui ont quelque air de n'être pas à lui. C'est la nature seule qui a fait Homère; c'est elle et Homère qui ont fait Virgile; aussi les beautés de ces deux poètes sont-elles assez différentes jusque dans leurs ressemblances. Les unes sont plus dé-

tenues, plus méditées, plus judicieuses, mais aussi plus serviles; quelquefois les autres sont plus libres, plus hasardées, plus irrégulières; mais toujours plus sublimes.

N'oublions pas que l'âme plus que l'esprit même doit être la source des excellens ouvrages, et que de la fierté des sentimens naît le sublime des expressions; qu'il faut pour les rendre légitimes que le goût les crée dans ce même genre de hardiesses avouées dans toutes les langues, et que peut-être même cela n'est pas d'une nécessité absolue; que si Corneille pouvait renaître, il nous étonnerait d'une foule de hardiesses dont celles que nous lui connaissons ne donnent point l'idée.

Enfin osons nous ressouvenir de ce qu'un si grand homme dit lui-même dans un de ses profonds discours sur l'Art dramatique.

« Ce qui nous sert maintenant d'exemple a été autrefois sans exemple, et ce que nous ferons sans exemple en pourra servir un jour ».

Cette idée vraie, qui tend à de vastes conceptions, est faite pour entrer dans la tête des Corneilles, et non dans le crâne étroit des Scuderis, des Pradons, des Gacons et des Frérons.

Qu'ils s'épouvantent d'une âme qui va tête baissée contre la fortune, qui se présente de front à la mort, d'une Rome qui n'est plus dans Rome,

d'un règne qu'on dévore, de flots qui tressaillent de joie, d'un soupir illustre qui étale tout Pompée, et de cette ardeur de régir qui combat de tête et de bras, et d'un encens qui vous traite d'immortel, et de toute la mémoire mise aux pieds d'un roi; qu'ils se formalisent, qu'ils s'épouvantent encore de ces escadrons armés qu'une main a semés, de cette pompe que roule la course du soleil, et des hommages de la terre que les nues viennent lui rendre; des semences d'eaux, des mains qui volent sans y penser à des parricides, des cheveux et d'un bras qui descendent au tombeau, d'Émilie fumante de courroux, d'un sang qui écrit le devoir sur la poussière, et surtout de ces regards qui portent toute Norlingue et Lens aux champs de Mars, j'avoue que cela doit étonner, effrayer, renverser leurs petites conceptions; et que, dans un auteur moderne, cette foule de hardiesses uniques seraient une belle pâture à leurs critiques affamées; mais ce n'est pas pour de tels connaisseurs que le grand Corneille a semé ses ouvrages de ces traits inimitables, et certainement plus hasardés que les miens. Que, faute d'avoir les premières notions du style poétique, ils les appellent inouis, gigantesques et faussement sublimes, cela est juste. Ils ont plus droit de les reprendre que de les admirer; car, pour en sentir toute l'énergie,

il faudrait, pour ainsi dire, respirer l'âme de Corneille.

D'après ces exemples, la première réflexion qui frappe un homme de goût, c'est que tant d'expressions si neuves, si étonnantes, si heureusement singulières, Corneille les emploie, ou dans de petits poëmes ou dans ses tragédies, tandis que les miennes, je les prête dans une ode, à ce même Corneille, à son Ombre, qui doit parler un langage encore plus divin.

Eh! comment ce qu'on permet, ce qu'on admire dans un poëme dramatique, qui n'est pas susceptible d'une poésie toujours figurée, comment le défendrait-on à l'Ode, qui est le champ des figures les plus audacieuses?

Il serait de la dernière impertinence de venir opposer la petite analogie des idées d'une petite cervelle à cette vaste carrière de la poésie lyrique, à ce beau désordre qui en fait l'âme, à ces hyperboles vives et turbulentes qui troublent, qui renversent l'ordre des pensées et des mots, pour entraîner l'âme avec plus d'impétuosité.

Car c'est dans l'ode surtout que la poésie doit prodiguer toutes ses richesses, que le génie doit prendre tout son essor, que l'enthousiasme doit verser toutes ses flâmes. Ce n'est pas autour d'elle que le compas de l'art doit tracer une ligne stérile. L'Ode est ennemie des expressions vulgaires,

des sentimens pusillanimes, et des lourdes entraves de la froide méthode. On doit en croire Boileau, le judicieux Boileau, qui dit expressément :

> Son style impétueux souvent marche au hasard ;
> Chez elle, un beau désordre est un effet de l'art.

Voici comme il développe cette idée dans son discours sur l'Ode : « Eh ! qu'on ne blâme point, dit-il, ces endroits merveilleux où le poëte, pour marquer un esprit entièrement hors de soi, rompt quelquefois, de dessein formé, la suite de son discours ; et, afin de mieux entrer dans la raison (c'est-à-dire dans le caractère de l'Ode), sort pour ainsi dire de la raison même, évitant avec grand soin cet ordre méthodique et ces exactes liaisons de sens qui ôteraient l'âme à la poésie lyrique ; mais, ajoute Despréaux, ce précepte, qui donne pour règle de ne point garder quelquefois de règles, est un mystère de l'art qu'il n'est pas aisé de faire entendre à un homme sans goût, et qu'une ignorance bizarre rend insensible à tout ce qui frappe ordinairement les hommes. »

Après ces excellens préceptes sur l'Ode ; après avoir si formellement défendu ces froides liaisons de sens, cet ordre méthodique, qui est la mort de cette poésie ; après avoir fait une règle expresse de ce style impétueux qui marche au hasard, et

de ce beau désordre né de l'enthousiasme, que dirait-il de ces termes rebattus de liaisons, de suite d'idées, d'analogie, d'élémens de l'art qu'une impudente ignorance a toujours à la bouche, sans connaître seulement la valeur de ces termes? Que dirait-il de la voir bégayer avec audace un démenti formel contre l'Art poétique? qui donc en doit-on croire, ou le plus ignorant de tous les hommes, ou Despréaux, l'oracle du Parnasse? N'est-ce pas Despréaux qui reproche à Malherbe même de ne pas s'abandonner assez aux fougues de l'enthousiasme?

Un torrent, dans les prairies,
Roule à bonds précipités;
Malherbe, dans ses furies,
Marche à pas trop concertés.

Mais sous quelle autre image il se plaît à nous offrir Pindare?

Dans ses chansons immortelles,
Comme un aigle audacieux,
Pindare étendant ses ailes,
Fuit loin des vulgaires yeux.

Ces vulgaires yeux l'accusent de s'égarer quand ils cessent de le voir. Ils lui font un crime de la faiblesse même de leur vue; mais ce n'est point leurs regards que le génie ambitionne. Les Pindares, les Horaces, les Despréaux, les Corneilles,

voilà ceux qu'on doit suivre, consulter, admirer: voilà les flambeaux du Parnasse. Les Scudéris, les Cotins, les Frérons, les D'arnauds, voilà ceux que l'on foule aux pieds et que l'on regarde avec le dernier mépris. Et qu'importe les cris envieux, le bredouillage absurde, la bourbeuse ignorance et les petites rages d'un famélique imbécile?

. . . .

Et qu'importe à nos vers *qu'un Fréron* les admire,
Qu'un D'arnaud bégayant s'empresse pour les lire, etc. etc.

FRAGMENT

D'UN ÉCRIT DE LE BRUN,

INTITULÉ LA WASPRIE *.

. . . .

Je dirai hautement que s'il était un *Wasp* moins visiblement imbécile que le nôtre, il serait très-

* On sait que Voltaire avait donné à Fréron le nom de *Wasp*, qui signifie en anglais frelon. Les critiques dont Fréron poursuivit dans ses feuilles l'Ode de Le Brun adressée à Voltaire pour la nièce du grand Corneille, irritèrent l'amour-propre du poète, comme on l'a vu dans les remarques précédentes ; mais au lieu de terminer et de rendre public cet excellent morceau de critique, il publia un pamphlet intitulé *la Wasprie*, qui eut alors quelque succès, mais où l'on voit trop souvent la vengeance personnelle au lieu de la vengeance du goût. On n'a point voulu reproduire en entier cet écrit. La première partie surtout est écrite d'un ton qu'un homme supérieur ne devrait jamais se permettre ; la seconde vaut beaucoup mieux, quoique le ton en ait encore trop de violence et d'âcreté. L'auteur y fait le portrait du bon et du mauvais critique. Il rappelle ensuite, par un tour vif et piquant, les censures injustes que l'on fit autrefois des plus belles expressions des poètes anciens et de nos grands poètes. On a cru qu'il serait utile de joindre tout ce passage aux autres fragmens, dans lesquels ce poète hardi parle si bien des hardiesses poétiques. (*Note de l'Éditeur.*)

dangereux pour les lettres; il en éteindrait jusqu'à l'espoir; il étoufferait les talens dans leur germe; ce serait un ver attaché aux fruits du Parnasse.

Eh! qu'attendre d'un homme qui n'a de règles dans ses jugemens que l'envie, la prévention, les sourdes cabales, les haines personnelles, la présomptueuse ignorance et les fumées d'un estomac parasite? Qu'attendre d'un homme que la faim pousse à ce vil brigandage, et qui attend pour dîner le succès flétrissant d'une calomnie ou d'une injure?..... Je ne parle pas de notre Wasp; n'ai-je pas eu l'honneur d'avertir qu'il étoit plus inepte que dangereux?

Sans doute ce misérable écumeur de littérature qui n'a jamais pu faire de lui seul un ouvrage raisonnable, ne peut vivre que des lambeaux qu'il dérobe aux ouvrages des autres. Boileau donnait l'exemple en critiquant, et ses satires étaient assaisonnées du sel d'un riant badinage; mais dans tout ce fatras hypercritique, dans ce recueil aussi plat qu'effronté, rien n'éclaire, ne flatte ou n'instruit :

Non est in tam magno corpore mica salis.

Ce ne sont que des vues louches sur tous les arts, des décisions impertinentes, des bévues impardonnables, des inepties orgueilleuses, une igno-

rance totale non-seulement du vrai goût et des anciens, mais de sa langue, mais des règles les plus communes de la syntaxe; enfin un bredouillage éternel qui n'a rien de saillant qu'une effronterie sans réserve, qu'un acharnement stupide et de bourbeuses injures * contre tous ceux qui méprisent ses feuilles.

Eh! qui donc peut les estimer? Ce ne sont assurément ni des *Voltaire*, ni des *Buffon*, ni des *Nivernois*, ni des *Hénault*, ni des *Crébillon*, ni des *Racine*, ni des *Gresset*, ni des *Piron*, ni des *Rousseau*, ni des *Helvétius*, ni M. de *Pompignan* lui-même, qu'il frappe insolemment de son plat encensoir.

N'égarerait-il pas nos jeunes littérateurs, en leur offrant d'un côté pour modèles, ou ses pitoyables rapsodies, ou des cantiques vermoulus, ou des jérémiades Russes; et de l'autre en barbouillant de ses critiques, *le Temple de Gnide*, *l'Histoire naturelle*, *etc.*?

J'avoue qu'il ne saurait égarer ceux, dont le goût invariable et sûr n'étudie que les anciens, ne prend pour guide que les anciens, ou ceux

* Il appelle un auteur dramatique, *bourru*, *châtré*, *furieux*, *disloqué*, et cela en le nommant par son nom, ce qui ne peut être permis dans aucun ordre de littérature : ce n'est pas là dire des injures, c'est les *braire*. (*Note de l'Auteur, ainsi que toutes les suivantes.*)

d'entre les modernes dont la haute réputation ne tient pas à de petites feuilles. Il est vis-à-vis d'eux comme s'il n'était pas : ses follicules s'envolent, *ludibria ventis*. Ce sont des semences de sottises jetées au vent; mais il est des têtes malsaines où peut-être iront-elles germer. . .

Il ne serait pas moins nuisible par de faux éloges que par de fausses critiques. Il éleverait aux nues les *Pradons*, faits pour ramper sous lui. Il s'efforcerait d'abaisser ceux qui s'élèvent en le bravant. Si l'on eût accueilli d'injures ou *Mélite*, ou les *Frères Ennemis*, pièces très-faibles, nous nous n'aurions ni *Phèdre*, ni *Cinna*. Il faut à présent qu'un auteur employe, à se garantir des cabales, plus de temps, d'esprit et de veilles, qu'à étudier son art. Tel autre se permettra d'être ignorant ou médiocre, pourvu qu'il ait un Wasp à ses gages, et peut-être croira-t-il en imposer à la tourbe ignorante. Mais qu'aux yeux du vrai public on est vil, on est bas, quand on n'a qu'un Wasp pour son piédestal.

Sans doute il est aisé d'être un *Zoïle*; il ne faut pour cela qu'être sot, impudent et envieux. Mais il est plus difficile d'être un *Longin*, un *Aristarque*, un *Despréaux*; car il faut pour leur ressembler être juste, savant, honnête, impartial; joindre à beaucoup de lumières, un cœur noble, un tact délicat, un goût exquis. Eh! comment

exiger de bonne foi cette noblesse de sentimens, ce goût exquis, ce tact délicat, ces vives lumières, d'un vil manœuvre de littérature!

Puisse-t-il enfin s'élever parmi nous un homme instruit des loix de la saine critique, et libre d'un intérêt mercenaire! Au-dessus de la prévention et des cabales, il accueillerait le mérite dans ses ennemis même, et l'amitié n'aveuglerait pas ses suffrages. L'impartialité la plus inflexible guidera ses crayons; et jamais il ne prendra le tison de la satire pour le flambeau de la critique : il saura mêler avec art la force à la douceur, la retenue à la liberté; il ne jugera les écrits qu'en les comparant avec les grands modèles; il relevera un *Saint-Marc* qui blâme impertinemment *Rousseau;* ou un *Fréron* qui le loue plus impertinemment encore : il repoussera les injustes critiques lancées contre les grands hommes; il en observera les fautes avec les égards dus à leur mérite.

Jamais il ne prêtera sa plume à la colère, à la haine, à la calomnie. Il se fera une gloire de louer les plus grands écrivains, et d'éclairer les médiocres; il ne dira point que la *Colombiade* * est excellente, que la *Malthiade* ** est merveilleuse,

* *Brochure épique.*

** Poëme fastidieux.

que les *Jérémiades* * sont divines; il prodiguera ses éloges à tout ce qui annonce le génie; il ne croira pas toujours qu'un livre soit précieux, énigmatique et sans images, parce qu'il est de l'abbé *Trublet;* que des vers soient durs, laborieux et froids, parce qu'ils sont de M. *de Pompignan ;* qu'ils soient pleins d'un fatras germanique, parce qu'ils sont de M. *D'arnaud.*

Il fera remarquer avec plaisir ce qu'il trouvera de louable dans les auteurs les plus médiocres, et s'il est quelque partie d'eux-mêmes qui puisse surnager dans le torrent de l'oubli, il les sauvera du naufrage; c'est ainsi qu'il ajoutera aux richesses littéraires de sa nation. Peut-être qu'une idée neuve, un vers assez heureux se trouverait par hasard dans *Cotin*, et même dans *Fréron* (*Virgile* cherchait de l'or dans le fumier d'*Ennius*). Ses remarques deviendraient les archives du goût, et son ouvrage serait utile à son siècle et à la postérité.

S'il permet à sa critique de répandre, en se jouant, les flots d'une juste amertume, ce sera sur de vils êtres, ignorans par nature, et méchans par métier; reptiles qu'on doit vouer au mépris, à l'indignation, à la risée publique : par exemple on aime à voir un Wasp immolé au parterre; le

* Très-lamentables rimailles par le Scuderi du siècle, M. D'arnaud de Baculard.

rire est naturel et légitime. Insulter le vice, c'est rendre hommage à la vertu......

Puisse un tel critique relever le goût penchant vers sa ruine! Puissions-nous n'avoir point à gémir sur les débris de notre littérature! Quoi qu'il en soit, j'avouerai qu'il est assez plaisant d'avoir pour se jouer un burlesque bipède, qui prête de toutes parts les flancs à la plaisanterie; un bavard ignorant, dont les bévues renaissent tous les jours pour alimenter l'ironie, et dont la stupidité complaisante sert de jouet au sarcasme,

Pareil au buis qui dort sous le *fouet* qui l'agite.

Je sais bien que M. *Wasp* s'excusera, en disant que ses impertinences ne sont pas neuves, et qu'il ne fait que répéter fastidieusement les Wasps de tous les siècles. Il se rejette sur ses imbéciles devanciers; l'excuse est assez légitime. Tous les peuples ont eu leurs Wasps, il n'en faut pas douter; et ce serait une chose assez plaisante, pour un instant, que le coup d'œil chronologique de leurs sottises : ce serait donner en même temps un modèle du ridicule qu'on peut jeter sur les expressions des plus grands auteurs, dès qu'on les juge par envie ou par ignorance.

Quand le *Psalmiste* déploya toutes les richesses et la sublimité d'une imagination orientale; de petits murmurateurs, des *Wasps hébreux*, injurié-

rent ces expressions hardies et figurées : des montagnes qui sautent comme des beliers ; des cieux qui se replient ; Dieu qui marche sur l'aile des vents ; des rivières qui battent des mains pour applaudir ; des étoiles qui en accourant devant l'éternel, disent : *nous voici!* Ce dernier trait est admirable ; mais des étoiles qui parlent ! cela est bien ridicule pour des sots *.

Quand *Homère* peignant le supplice de Sisyphe, osa dire que la *Pierre effrontée* retournait en arrière, et roulait par bonds jusque dans la plaine ;

Ἔπειτα πέδον δὲ κυλίνδετο λᾶας ἀναιδής.

les *Zoïles-Wasps* ** s'écrièrent que, λᾶας ἀναιδὴς cette *Pierre effrontée* était une expression folle ; mais l'ignorante critique de ces Zoïles était plus effrontée que la pierre de Sisyphe. *Aristote* cite et admire cette expression dans le xi[e] chapitre

* C'est bien ici que notre parodiste, qui donne *une main* aux astres pour verser plus commodément leurs influences, s'écrierait : des étoiles qui *parlent !* elles avaient une *bouche* apparemment ! je voudrais bien voir la *bouche d'une étoile !* l'idiot parodiste !

** Rien de plus connu que la haine impudente de *Zoïle* contre Homère. Nous possédons l'Iliade et l'Odyssée entières ; mais de ce *Zoïle* rien n'existe plus, que le mépris et l'horreur de son nom. Les excellens ouvrages restent, et les *Fréron* disparaissent : *quasi plumbum in profundo.*

du 3e livre de sa Rhétorique; il remarque expressément que rien ne donne plus de grâce à la poésie, que de prêter du sentiment et de la passion aux choses les plus insensibles. Aristote ajoute même (écoutez bien ceci, M. Wasp), qu'en effet, ce que cette pierre λᾶας ἀναιδὴς fait à l'égard de Sisyphe en retombant toujours sur lui, l'impudent le fait à l'égard de celui qu'il choque par son impudence (mais il est singulier qu'*Aristote* ait parlé de M. *Wasp*).

Quand *Pindare* osa dire

Ελατὴρ ὑπέρτατε βροντᾶς
Αχαμαντόποδος
Ζεῦ.

Cette magnificence d'expressions frappa généralement. Il n'y eut qu'un *Wasp grec* qui soutint que βροντᾶς ἀχαμαντόποδος, *tonnerre aux pieds infatigables* *, était une extravagance boursouflée : qu'on

* Pindare est, à juste titre, le plus fameux des lyriques Grecs. Les Thébains, et même leurs ennemis, eurent pour sa mémoire la plus grande vénération : on sait que dans l'embrasement de Thèbes, son asile seul fut respecté; on avait mis sur la porte :

Πινδάρου τοῦ μουσιποίου τὴν στέγην μὴ καίετε.
Ne brûlez point la maison de Pindare.

Denys d'Halicarnasse et Quintilien admirent le caractère divin de sa poésie, la hauteur de ses pensées, la gravité de ses sentences, l'énergie et la magnificence de ses expressions, etc.

ne disait pas un tonnerre *qui marche*, qui a des pieds infatigables. Racine a bien eu tort de dire dans un même sens :

> Quel est ce glaive enfin qui *marche* devant eux ?

Notre imbécile ami lui fera bien voir par le

Longin vante beaucoup cette description du mont Etna. « Ses » gouffres profonds sont autant de sources de feu qui vomis» sent des flâmes horribles. Elles sortent le jour comme des » fleuves brûlans qui roulent dans des torrens de fumée ; et la » nuit, une flâme ardente emporte en tournoyant, et avec » un bruit effroyable, des morceaux de rochers jusqu'au mi» lieu de la mer. »

Athenée dit toujours en parlant de Pindare : Ὁ μεγαλοφωνότατος Πίνδαρος ; sublime et d'une magnifique harmonie : *Os magna sonaturum ;* mais cette pompe d'expressions nouvelles, hardies, et séparées du vulgaire, qui, aux yeux des connaisseurs tels qu'Horace et Longin, en a fait le Dieu de la Poésie lyrique, l'a exposé aux traits des satiriques obscurs ; faute de l'entendre, ils lui reprochaient une élocution empoulée et ténébreuse. Aristophane même l'a en vue, lorsqu'il semble reprendre le faste de ces mots :

> Ὑγρᾶν νεφέλαν στρεπταιγλᾶν δάϊον ὁρμάν,

c'est-à-dire, l'impétuosité terrible des nues obscures et humides.

Mais le jugement d'Horace a prévalu. Athenée rapporte que du temps d'Eupolis les ouvrages de Pindare étaient presque tombés dans l'oubli, parce que le mauvais goût fit préférer à cette poésie grave et sublime de petits vers mous, las-

moyen de M. *Daçarq* qu'un glaive ne se tient pas *sur ses jambes*; les pieds, la démarche d'un glaive! M. *Daçarq* n'apprend pas ces choses-là, dans sa *Physique-métaphysique-rhétorique du langage de la société.*

Quand Virgile osa * dire, au livre premier des géorgiques :

Neque audit currus habenas.
Et le char emporté n'écoute plus les rênes ;

cifs et sans vigueur : *mollia et lasciva aliorum Erotopægnia Pindaricæ musæ anteponerent;* comme s'il arrivait qu'on préférât le *gentil Bernard* au *grand Rousseau*. Au reste le *Rousseau* de la Grèce triompha de l'envie, qui lui avait survécu. Lui-même s'était comparé au liége, qui revient toujours sur l'eau, quelqu'effort qu'on fasse pour l'y plonger, φελλὸς ὡς ὑπερ ἕρκος ἅλμας. C'est l'*immersabilis undis* du poète Latin.

J'aime à voir dans Pindare la vive déclaration qu'il fait à ses envieux acharnés.

Φίλον εἴη
Φιλεῖν, ποτὶ δε ἐχθρὸν
Ατ' ἐχθρὸς ἐὼν λύκοιο δίκαν ὑποθεύσομαι
Αλλ' ἀλλότε πατέων ὁδοῖς σκολιαῖς.

« Je veux être ami de mes amis; mais je me déclare ennemi » de mes ennemis, et je chercherai toutes les voies, tous les » détours, pour me jeter sur eux comme un loup. » Notre Despréaux a dit :

Je les poursuis partout comme un chien fait sa proie,
Et ne les sens jamais qu'aussitôt je n'aboie.

* Ce grand poète eut une foule de détracteurs. A peine eut-

Et dans le second :

> ..... *Ac latè fluctuat omnis*
> *Ære renidenti tellus.*
> Tout le camp flotte au loin sous l'airain étincelant ;

et dans l'Énéide :

> *Ille impiger hausit*
> *Spumantem pateram.*
> Il but avidement la coupe écumante,

tous les *Wasps-latins* se révoltèrent contre ces hardiesses heureuses ; ils soutinrent que la terre

il donné ses *Bucoliques*, qu'un envieux fit contre elles deux églogues insipides ; misérable parodie qu'il intitule : *Antibucoliques : innominatus quidam rescripsit Antibucolica, duas modo Eclogas, sed insulsissimè παρωδήσας.* Voici comme il travestissait imbécillement la première églogue :

> *Tityre, si toga calda tibi est, quo tegmine fagi ?*

On sait qu'un jour Virgile récitant cet endroit des Géorgiques :

> *Nudus ara, sere nudus,*

un sot envieux ajouta :

> *Habebis frigora, febrem.*

C'était un Fréron ; le nôtre a reçu de ses devanciers cet heureux talent de parodiste.

On sait qu'un Carbilius Pictor composa le *Fléau de l'Énéide*, Æneidomastix ; que Herennius et Perilius-Faustinus s'attachèrent à relever, l'un ses défauts, et l'autre ses vols ; mais

ne flottait pas; qu'un char n'avait point d'oreilles pour entendre; qu'enfin on n'avalait pas une coupe d'or. Mais, disait un de ces *Wasps :* on peut fort bien la prendre; cela eût été plus *exact.* (Les *Wasps* ont toujours aimé l'exactitude.) L'éloge de ces expressions vives, fortes, animées, c'est qu'un *sot* les trouve ridicules.

Eh que pensèrent les Wasps quand *Horace* fit ces vers si étonnans pour l'expression :

Mirantur umbræ..... sed magis
Pugnas et exactos Tyrannos
*Bibit aure * vulgus.*

qui disent mot pour mot : « la foule des ombres » boit par l'oreille les combats et les tyrans chassés »; pour dire qu'elles écoutent avidement le

il avait le suffrage des Cicéron, des Horace, des Properce; et le premier l'appela, *spes altera Romæ.*

Le second disait :

Virgilio annuerunt gaudentes rure Camenæ ;

et Properce s'était écrié sur les premiers livres de l'Énéide :

Nescio quid majus nascitur Iliade.

Les bons auteurs s'estiment, et se rendent justice : les autres sont envieux par médiocrité.

* Celui qui a osé reprendre ce vers :

Corneille, si mes cris ont *éveillé ta cendre.*

doit trouver bien scandaleux le *bibit aure pugnas et Tyrannos, etc.* Quel abus outré des figures qu'il n'entend pas !

récit, etc. Il faut être grand poète pour employer ces hardiesses heureuses, et grand connoisseur pour les admirer. Mais que disait *Mævius-Wasp* (*male olens*) quand il vit *crines adulteros*, des cheveux adultères? *Oh, pour le coup, ce trait-là est neuf! on ne le dérobera point* à cet imbécile *d'Horace* *; Horace m'a berné; je veux le déchirer impitoyablement.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

S'il renaît un jour de ma cendre un digne *Mævius*, il dira que c'est intraduisible **; que cela ne

* Horace avouait qu'il avait eu beaucoup d'envieux : ils étaient dûs à son mérite ; ce sont des témoins de sa gloire : il dit, *quem rodunt omnes libertino Patre natum ;* et dans un autre endroit, *jam dente minùs mordeor invido.* S'il fut déchiré de leurs dents jalouses, ce n'était pas impunément. *Et me remorsurum petis*, s'écria-t-il aux Wasps Romains.

Mais quelle douceur dans son commerce avec Mécène, Varius, Plotius et Virgile :

O qui complexûs et gaudia quanta fuerunt!

Quels éloges plus flatteurs pour Horace, que ceux qu'un très-grand roi, l'*Homère* et l'*Achille* de ses états lui donne dans des poésies étincelantes de génie et de vérité! Parmi les honneurs rendus à sa mémoire, on peut compter les traductions que M. le duc de Nivernois nous a données de quelques odes d'Horace : elles respirent la délicatesse et les grâces du poëte Latin.

** C'est ce qu'a dit expressément M. Fr*** dans l'Année littéraire. Il y reproche, à M. Le Batteux, d'avoir traduit

peut faire beauté dans aucune langue. *Mœvius male olens* était prophète.

Lorsque le grand *Corneille* mit dans Polieucte ces deux vers sur la fortune :

> Et comme elle a l'éclat du verre,
> Elle en a la fragilité.

un *Scudéri* démontra que ces deux vers étaient pillés de *Godeau*. Le grand Corneille piller un *Godeau!* comme si les mêmes pensées, les mêmes expressions ne pouvaient pas tomber dans des têtes différentes. Mais ce qu'on doit remarquer, c'est que de pareils vers, qui sont les meilleurs d'un *Godeau*, sont les moindres d'un *Corneille*. *Scuderi-Wasp* était envieux et ignorant.

Quand *Racine* faisait dire à Monime :

> Ah ! périsse le jour et la main meurtrière *,
> Qui jadis sur mon front t'attacha la première.
> (Le diadème.)

Crines adulteros. Quand on connaît bien son art, il est peu de hardiesses qu'on ne rende légitimes. Des gens de goût ont applaudi dans les vers suivans une expression non moins hardie que la *chevelure adultère*.

> Ah ! le bronze est moins dur qu'un amant irrité,
> Qui blesse les Dieux même, en frappant la beauté !
> C'est assez pour vos feux d'outrager sa parure,
> Et de briser les nœuds d'une tresse parjure.

Ces épithètes, transportées de la personne à la chose, jettent beaucoup de grâces et de vivacité dans la poésie.

* On voit par ces deux beaux vers de Racine qui présentent

ah! s'écriait le grand *Pradon-Wasp*, voici du neuf si je ne me trompe. Quoi! l'on veut qu'il *périsse* ce jour! Eh mon cher Racine, cela est impossible; on ne fait point *périr* ceux qui ne sont plus. Ce jour était passé, vous dites *jadis;* ne serait-il pas fou de dire : *périsse* l'an mil six cent? D'ailleurs vous confondez le jour et la main pour attacher un diadème : est-ce qu'un jour attache quelque chose? Et puis *qu'une main périsse!* la mort d'une main! ridicule! absurde! absurde! absurde! O le grand connaisseur que ce *Pradon-Wasp!* Effaçons ces vers de *Racine.*

Ah! que ce *Pradon-Wasp*, qui prenait tout *à la lettre*, triomphait merveilleusement sur ce vers d'Athalie,

> Prêtez-moi l'un et l'autre *une oreille attentive!*

D'abord il soutenait, avec beaucoup de vraisemblance, qu'on ne prêtait ni ne donnait ses oreilles, qu'ensuite ne supposer qu'*une oreille* pour deux personnes, cela était ridicule, et visi-

plusieurs faces à la critique, combien il faut connaître les délicatesses d'un art avant d'oser en juger. Ainsi l'auteur qui a dit :

> Périssent les autels et leur pompe barbare!

a très-bien dit, et l'*Observateur Littéraire* n'a pas dû le reprendre.

blement faux ; qu'il fallait donc mettre simplement : écoutez-moi l'un et l'autre.

Mais sur ce vers :

Présente je vous fuis, absente je vous trouve.

il observait avec goût *qu'on ne trouve point les absens; et que du moment qu'on les trouve, ils deviennent présens, et très-présens*. N'avait-il pas raison? Effacez ce vers de *Racine*.

Quand ce poète si séduisant par l'élégante nouveauté de ses expressions disait :

Ce nom de roi des rois et de chef de la Grèce
Chatouillait de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.
(Iphigénie.)

Quand je verrai ses yeux m'accabler de leurs larmes.
(Bérénice.)

Déjà de ma faveur on adore le bruit.
(Britannicus.)

Phèdre mourait, Seigneur, et sa main meurtrière
Éteignait de ses yeux l'innocente lumière.......
(Phèdre.)

Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur.
(Bérénice.)

Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.
(Britannicus.)

Que Rome, avec ses lois, mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance.
(Bérénice.)

Tous ces vers trop heureux pour qu'il les admi-

rât, *Pradon-Wasp* les mettait en italique foudroyant, et disait en mauvaise prose : Est-ce qu'on pleure dans une balance? Est-ce qu'on *pèse des pleurs?* On baigne de ses larmes; on n'en *accable* point. Peut-on écrire le parti des larmes de quelqu'un? Un *parti de larmes!* Est-ce qu'on *adore le bruit!* Est-ce qu'il y a de *l'innocence dans la lumière* des yeux? Est-ce qu'on *emplit de grandeur les yeux* de quelqu'un? Est-ce qu'un *nom chatouille?* Une *faiblesse chatouillée!* Ces vers ne me chatouillent point du tout. En vérité ce Racine dit souvent de grandes balourdises! Je serais d'une longueur excessive, si je voulais examiner chaque scène en détail : il n'y en a pas une seule qui soit exempte des défauts que j'ai repris *.

Enfin, continuait *Pradon-Wasp*, vous y verrez *un chemin lent* **; une rue lente? *des trésors qui marchent* tout seuls! *des murs* *** *qui vont prendre*

* Je trouve que M. Fréron imite beaucoup, dans ses follicules, les tournures de Pradon-Wasp.

** Par un *chemin* plus *lent* descendre chez les morts.....
Nos plus riches trésors *marcheront* devant nous.

*** Il me semble déjà que ces *murs*, que ces *voûtes*
Vont prendre la parole. . . . .
Ces *murs* même, Seigneur, peuvent avoir *des yeux*.
. . . . . . Quel *torrent* de mots injurieux
Accusait à la fois les hommes et les Dieux.
Quel *champ* couvert de morts me *condamne* au silence.
Qu'ils m'ont *vendu* bien cher *les pleurs* qu'ils ont versés!

la parole; d'autres murs *qui ont des yeux :* l'œil d'une muraille! *Un torrent qui accuse; un champ qui condamne; des yeux qui vendent des pleurs;* et bien cher. *D'autres yeux qu'on voit venir de toutes parts; des regards qui payent ce qu'on leur a prêté.* Vous y verrez *Troie et ses murs qui expirent; des larmes qui appuyent; des portiques que le peuple inonde*, on ne sait de quoi; *de froides reliques pour rimer avec antiques; un naufrage élevé au-dessus d'une gloire, et le poil hérissé de Calchas..* Vous y verrez même, *un nom qui sera chanté*

Au-delà de l'éternité.

Ridicule! faux sublime! gigantesque! Que veut dire au-delà? *Est-ce qu'il existe rien après l'éternité? Est-ce que l'éternité n'est pas éternelle!* Relisez, relisez mon *grand Scipion et mes petits livrets;*

Tous *ces yeux qu'on voyait venir* de toutes parts.
De voir sur cet objet *ses regards* arrêtés,
Me *payer les plaisirs* que je leur ai prêtés.
Hector tomba sous lui, *Troie expira sous vous.....*
Après mille sermens *appuyés de ses larmes.....*
Le peuple saint en foule *inondait* les portiques.
. . . . . . Non, loin de ces tombeaux antiques,
Où des rois ses ayeux sont les *froides reliques.*
Au-dessus de leur gloire un *naufrage élevé.*
. . . . Calchas s'est avancé;
L'œil farouche, l'air sombre, et *le poil hérissé.*

vous n'y trouverez aucune de ces bévues. Un Wasp l'a dit; effaçons les vers de *Racine.*

Mais ce grand *Pradon* qui aimait beaucoup la Syntaxe et l'*analogie* sans savoir ce que c'était, soutenait fort que *Racine* ne les aimait pas assez; témoin ces vers :

Captive toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime?

Nulle liaison *! nulle syntaxe! nuls principes

* Racine est plein de ces constructions brisées qui font souvent le charme, et la vivacité de la poésie. Nous voyons dans Athalie :

Et vous-même ignorez de quels parens *issu*,
De quelles mains *Joad*, en ses bras l'a reçu?

Issu devrait grammaticalement se construire avec *Joad*, et non avec *Joas.* Faites la construction de cette phrase; combien ne semblera-t-elle pas irrégulière? Et ces vers de l'Iphigénie :

Cette jeune Ériphile,
Que lui-même *captive* amena de Lesbos.

au lieu de dire :

Que lui-même amena captive de Lesbos.

Mais que dirons-nous de cette transposition si étonnante dans *Mithridate* :

Ou lassés ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes *amis.*

De quel droit *lassés ou soumis* se trouve-t-il avant le nomi-

du français! Ne pas savoir construire un nominatif, un verbe, un régime! N'est-ce pas *Andromaque captive* qui doit être le nominatif? Pourquoi *vous* (Pyrrhus) le devient-il? Ne fallait-il pas, d'ailleurs, que je vous aime; et non *qu'Andromaque, etc.* puisqu'il y avait *importune à moi-même?* Ou bien il fallait, etc. etc. Allez, disait le grand *Pradon* à *Racine*, allez chez mes amis Richesource et la Serre * faire un cours de langue française. Que les *Pradons-Wasps* sont impudens! Peut-on joindre plus d'orgueil à plus d'ignorance!

Quand *La Fontaine* fit ces vers si connus :

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux;
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille;
Des soucis dévorans c'est l'éternel asile,
Véritable vautour.....

natif? Avouons cependant que ces tours sont heureux, et jettent une grande variété dans les phrases, souvent trop monotones du langage français; avouons surtout que la poésie a une grammaire qui lui est propre, et qui n'est pas celle des Pradon, des Fréron, des Daçarq.

* C'étaient les Daçarq du siècle de Louis XIV. Richesource était un misérable déclamateur, façon de pédant, qui prenait la qualité de Modérateur de l'Académie des Orateurs, parce qu'il faisoit des leçons publiques d'éloquence dans une chambre, à la place Dauphine, et depuis rue Beaubourg. La note est de Brossette, dans son édition de Boileau.

l'homme de goût les applaudit par sentiment; il ne força pas son esprit à les trouver mauvais. Mais le premier *Wasp* qui les lut, n'y vit qu'un tissu de mots et d'idées disparates. Qu'est-ce que l'*or* qui est une *divinité?* Passe encore; mais cette *divinité* qui devient un *asile;* mais cet *asile* qui devient un *vautour*. Et cela en quatre vers *. Quelles métaphores hachées! d'ailleurs deux divinités qui ne sont qu'un vautour! quelle analogie entre ces idées! A la lettre, cela semble ridicule; mais c'est bien dans l'excellente poésie que *la lettre* tue et que l'esprit vivifie. Ces vers si généralement admirés, en sont la preuve. Et La Fontaine s'écriait avec raison :

Maudit censeur, te tairas-tu?

Que de Wasps, dormans dans la poudre et l'oubli, *Despréaux* n'éveilla-t-il pas par les hardiesses brillantes dont ses écrits étincellent? Quand il

* Tels vers ont disparu sous la fausse critique de l'ignorance, qui reparaissent avec éclat sous les yeux du goût; dès qu'ils présentent un beau sens rendu avec élégance, et qu'ils flattent plus que s'ils étaient plus exactement arrangés, gardons-nous d'en chicaner l'arrangement. Beaucoup de phrases sont *grammaticales*, et *non françaises;* beaucoup d'autres sont *françaises*, sans être strictement *grammaticales*. Voilà ce que sait tout écrivain délicat qui apprend de l'art même à franchir les limites de l'art.

donna l'épître où se trouve ce vers admirable :

Le chagrin monte en croupe, et galope avec lui.

Cotin trouva l'épître détestable, hors ce vers qui est, dit-il, visiblement pillé à *La Fontaine* (conte du Faucon).

. . . . Un double ennui
Allait en croupe à la chasse avec lui.

Heureuse imitation de ce vers d'Horace.

Post equitem sedet atra cura.

Mais observez, disait *Cotin-Wasp* avec *goût*, qu'Horace et La Fontaine avaient trop de *goût* pour faire burlesquement galoper le chagrin. O que les Cotins font d'heureuses critiques! Effacez le vers de Boileau.

Quand il hasarda l'expression de *lit effronté*, *Desmarets-Wasp* la poursuivit, comme on sait, avec acharnement. Tous les barbouilleurs s'ameutèrent; mais il revint contre eux, et les foudroya par ces vers :

. . . . Vous verrez mille auteurs pointilleux,
Pièce à pièce épluchant vos sons et vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles,
Traiter tout noble mot de termes hasardeux.
. . . .
Vous soutenir qu'un *lit* ne peut être *effronté*.

Mais se pourrait-il que notre poète eût raison contre un *Desmarets-Wasp?*

On pourrait compter les vers heureux de *Boileau* par les critiques ineptes des *Frérons* du siècle de Louis XIV. On les trouvera soigneusement compilées dans le Boileau en 5 vol. par un M. de Saint-Marc. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est de les y voir citées avec cette gracieuse formule * : *Cotin*

* Je ne citerai que cet exemple, sur ces deux vers de l'Art poétique :

> Ne vous enivrez pas des éloges flatteurs.....
> Qu'on donne en ces *réduits prompts à crier merveille.*

M. de Saint-Marc s'écrie, pag. 148, tom. 2, *Desmarets fait très-bien de dire que cette hardiesse ne sera jamais jugée raisonnable.* M. Fréron n'eût pas mieux décidé. Je suis fâché pour ces messieurs que cette figure qui les scandalise soit en effet très-belle et très-raisonnable. Rien de plus ordinaire que de prendre un lieu quelconque pour les personnes qui l'occupent, et l'on dit très-bien, dans le même sens, le parterre et les loges ont hué M. Wasp : *le prophète Desmarets a donc mal dit.*

Qu'on me permette de m'élever ici contre un des abus de notre littérature. Comment a-t-on pu souffrir qu'un auteur qui en fait la gloire fût, pour ainsi dire, livré après sa mort à ses plus vils ennemis ! Quoi ! l'on choisira ses Œuvres pour immortaliser toutes les sottises qu'on lui aura dites de son vivant. Grand Dieu ! que dirait Boileau, s'il voyait les plates injures des Zoïles, qu'il a tant bernés, servir de cadre et de supplément à ses propres ouvrages ? Ainsi l'on ferait imprimer ensemble *un Gacon et ROUSSEAU, un Fréron et VOLTAIRE!*

a grande raison; *Bonnecorse* dit vrai... *Desmarets* reprend avec justice... *Pradon* fait très-bien de dire, etc. *Perrault* réfute très-judicieusement, etc. Et l'infortuné Boileau a toujours tort vis-à-vis de ces petits messieurs qui, grâce à M. de Saint-Marc, le viennent battre chez lui.

A peine Rousseau donna-t-il ses Odes, que *Gacon-Wasp* prouva merveilleusement qu'il n'en connaissait pas de si misérables. Surtout il priait le public de les comparer avec les siennes, qui étaient des chefs-d'œuvre (très-inconnus) pour en sentir la différence; le public la savait assez. Rousseau disait-il?

Des flots d'humains marchèrent sur ses pas.

Des *flots* qui *marchent!* disait *Gacon-Wasp*. Ah! j'aimerais fort à voir la plante des pieds des flots. Trouve-t-on de ces impertinences-là dans mes Opuscules!

Quand Rousseau a dit très-heureusement:

Verser sur tous les jours que la Parque nous file
Un regard amoureux.

Gacon s'est écrié, qu'on ne versait point un regard comme de l'eau. De quel vase peut-on *ver-*

Les grands hommes sont si rares! et nous laisserions insulter leur mémoire! Un censeur devrait être nommé exprès pour s'opposer à ces sacriléges littéraires.

ser un regard? Il y a donc des cruches pleines d'humides regards? car pour l'œil on ne dira jamais qu'il verse des regards. O l'heureuse critique! c'est du *Fréron* tout pur. Et comme ce *Gacon-Wasp* voulait toujours une main pour verser (car il avait dit *la main d'un astre qui verse.*), il disait fort plaisamment sur le vers de *Rousseau*, *la main d'un œil qui verse des regards*.

Il assurait que toutes *les richesses* de cette poésie harmonieuse, *étaient des extravagances boursouflées, une versification âpre et incorrecte!* (O Wasp!) qu'il n'y avait que des mots, qui avaient l'air de dire quelque chose.

Le malheureux s'emportait à ces impudentes Waspries, parce qu'il y avait dans Rousseau une peinture excellente du *Serpent Python* * et de ses successeurs. (Ce *Gacon-Wasp* ** s'offensait toujours de ce mot, on ne sait pourquoi.)

* De l'écume empoisonnée
De ce reptile fatal,
Sur la terre profanée
Naquit un *germe infernal.*
Et de-là naissent les *sectes*
De tous ces *sales insectes*
De qui le *souffle envieux, etc.*

** C'est ce Gacon que Rousseau appela *Griffon, rimailleur subalterne, etc.*

Voici un tour de ce *Griffon*, assez plaisant pour être rapporté : M. Fréron pourrait en orner ses Feuilles. Il aime la

Il disait expressément que l'Ode à la Fortune n'était qu'une *amplification d'écolier;* que l'Ode sur la naissance du duc de Bretagne n'était qu'un galimathias pompeux, *où la poésie est en querelle avec la raison,* où l'on voit les lions bondir avec les agneaux, et le crocodile ne troublant point les eaux du Nil : *peintures aussi absurdes que déplacées.* Quel blasphème poétique ! Et puis, faites des odes, mon cher *Rousseau !*

Ce *Gacon,* pour mieux prouver qu'il était un poète tout-à-fait neuf, s'avisa de changer la fable en mythologie danoise, et fit une belle ode française en vers presque *danois,* où il appelle *Mercure* le

vérité, et ce n'est pas là un de ces contes faux et ridicules inventés contre le poète Saddi.

Ce *Griffon,* si diffamé dans les lettres par des satires aussi plates qu'impudentes, se trouvait un jour à souper chez un de nos *Lucullus,* avec un poète connu par d'ingénieuses saillies et par un chef-d'œuvre comique. Celui-ci fit voir une boîte d'or superbe pour la richesse et pour le travail. *Griffon* la protége des yeux : il demande *à propos* du tabac. A votre service, dit le poète *distrait,* en lui tendant la boîte précieuse. *Griffon* l'admire, prend du tabac, et par une *distraction* plus heureuse la met dans sa poche. Cependant le Champagne coulait en pétillant dans les verres : on s'égaye, on oublie la froide raison et la tabatière, on rit, et *Griffon* riait plus qu'un autre. De retour chez lui, notre comique s'aperçoit de la perte qu'il a faite : il rêve, il se rappelle que la boîte a passé dans les *mains* de l'ami *Griffon.* Il l'aura, par mégarde, mise

dieu *Brag* *, les enfers, le *Nastrond*, et les parques des *Nornirs*, (*Urd*, *Verdandès*, *Sckulde*;) il substitue à *Jupiter* le grand *Odin*, si connu de toute la terre.

Enfin quand de nos jours M. *de Voltaire* illustra son siècle par le poëme de la Henriade, aussitôt le successeur des Cotins, des Scuderis, des Colletets, des Pradons, des Gacons, des Guiots, le seul *Élie-Catherine-Wasp* qui les rassemble tous, fit une merveilleuse critique où il compare la *Henriade* au *Lutrin* **. Il barbouilla huit belles lettres que toute la France n'a pas lues, mais que M. *Fréron* a beaucoup louées (sans doute parce qu'il est ami intime de ce Wasp); il les a même déposées honorablement dans un beau volume de ses *Cacatarum Chartarum*.

C'est une merveille comme le docte Wasp y dé-

dans sa poche; cela est pardonnable. Dès le lendemain il envoie redemander le bijou précieux. En vérité, cela me surprend, dit froidement *Griffon*; on me l'a donnée si obligeamment, que je m'en suis défait en faveur d'un très-honnête Juif; mais *rendez* à votre maître qu'on ne dit pas impunément à un galant homme tel que moi, qu'un bijou aussi rare est à son service. Etait-ce à moi de refuser un ami?

* On buvait, dit Gacon, le *Bragarbot* en l'honneur du dieu *Brag*. Cette remarque de goût fait plaisir.

** Personne n'admire plus que moi le poëme du *Lutrin*; mais lui comparer la *Henriade*, c'est comparer *Andromaque* au *Tartuffe*.

monte toute la machine de ce poëme épique; comme il en ose dépecer les vers pièce à pièce, comme il les *Waspille* * avec une belle ignorance. Il ne trouve partout qu'un plan absurde, des allégories manquées, du *cliquetis*, des saillies, force *vers prosaïques*, d'autres flasques, boursouflés et longs d'une aune. (Ce sont ses termes.) Ecoutez notre insolent Bipède. *Pourquoi ce mais? Que veut dire moins qu'ambitieuse? Ce grand mot qui rime avec superstitieuse*, avec quoi voulait-il donc qu'il rimât? *Ensuite, dit-on posséder des défauts, etc. Pour n'en pas dire plus, quels vers!* O mon brave Cuistre, est-ce un thème ou la Henriade que vous corrigez?

Ce grand *analogicien* reproche surtout à M. de Voltaire qu'il n'a point de chaînes d'idées, point d'*analogie* (car l'*analogie* dont il ne se doute pas, est son épée de bataille). Et pour le prouver, il bouleverse admirablement un très-beau discours. Il s'avise de mettre la queue à la tête, par analogie. La Discorde dit, et dit très-bien en parlant à l'Amour :

Henri te reste à vaincre..................
Endors entre tes bras son audace guerrière :
A mon trône ébranlé cours servir de soutien ;
Viens, ma cause est la tienne, et ton règne est le mien.

* *Voyez* le tome II des Opuscules.

Cela finissait bien pour nous autres bonnes gens.

Immortel auteur de la Henriade, reprenez la plume; écrivez humblement sous l'arrogante dictée d'un *Wasp*, ces vers dans un ordre rétrograde.

> Viens, ma cause est la tienne, et ton règne est le mien.
> A mon *trône* ébranlé cours servir de soutien;
> Endors entre tes bras *son audace* guerrière.

Ce qu'on ne peut trop admirer, c'est que par cette transposition si heureuse, dont l'ami Wasp s'applaudit, il ne s'aperçoit pas qu'il dit expressément à l'amour *d'endormir l'audace guerrière d'un trône entre ses bras*. Et voilà les orgueilleuses corrections qu'il dicte à M. de Voltaire! O M. Wasp, ne serez-vous point las enfin d'écrire tant d'inepties!

Mais peut-être, cet inepte Monsieur laissera-t-il passer ces deux vers qui peignent si vivement le tumulte d'un combat:

> Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
> Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.

Non; il aime mieux très-doctement ne pas savoir que ce trait, cette vive accumulation qu'il reprend, est un des beaux traits de *Xénophon* *,

* Voici le passage de Xenophon, liv. IV. « Ayant approché

rapporté avec éloge par *Longin*, traduit et admiré par *Boileau*. Il aime mieux faire connaître qu'il n'a lu aucun de ces trois auteurs; qu'il ne sait pas même lire le français d'une traduction, et trouver ces deux beaux vers, mauvais, flasques et vides de sens. Il ajoute, que *ces vers sont des dames en panier assises sur un grand banc* *. Des vers en panier! ô Xénophon! ô Longin! ô Boileau! que dites-vous de notre facétieux Bipède? *des vers en panier!* oh! oh! M. Wasp!

C'est par une ignorance pareille que l'homme du monde qui ressemble le plus à M. Wasp, le très-docte M. *Fréron*, reprend ces deux vers d'un jeune auteur, sur M. de Voltaire.

Il est le chantre et l'ami des héros;
Il est bien plus, il est l'*ami des Grâces*.

La transition lui semble ridicule, et cette dernière louange lui paraît indigne de M. de Voltaire. En conséquence M. Fréron nomme le poète un petit barbouilleur. Et cela parce que le *grand*

» leurs boucliers les uns des autres, ils reculaient, ils combat» taient, ils tuaient, ils mouraient ensemble. » M. de Voltaire a bien fait de l'imiter; mais pouvait-on s'attendre qu'il existerait un *ignare* assez lourd pour attaquer cette imitation d'un ancien à l'instant même qu'il reproche à M. de V*** de ne point imiter les anciens?

* Tom. II, pag. 112 de ces incomparables *Opuscules*, que le libraire D*** nommait ingénuement les *Pustules de F****.

barbouilleur M. Fréron ne se doute pas qu'il est encore plus nécessaire pour un poète d'être l'ami des grâces que d'être l'ami des héros. Ce qui lui paraît faible est en effet le plus énergique, et M. Fréron n'eût pas avancé cette ignorante critique, s'il s'était fait expliquer ces beaux vers de *Pindare* adressés aux Grâces.

Σὺν γὰρ ὑμῖν τα τέρπνα καὶ τὰ γλυκέα
Γίνεται πάντα βροτοῖς
Εἰ σοφὸς, εἰ καλὸς, εἴτις ἀγλαος
Ανήρ.

« C'est par vous, dit-il aux Grâces, que tout » ce qu'il y a de doux et d'agréable arrive aux mor- » tels, et *sans vous personne ne saurait être ni sage,* » *ni illustre.* » On voit combien le jeune auteur a eu raison de dire :

Il est bien plus, il est l'*ami des Grâces.*

On voit aussi que M. F*** n'est point *ami de ces déesses*, aussi n'est-il, comme dit Pindare, *ni sage, ni illustre.*

Mais surtout, il mord, il déchire, il Waspille ce beau portrait de l'Envie.

Là gît la sombre Envie à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche :
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
Triste amante des morts, elle hait les vivans.

Tout cela déplaît à ce Monsieur; il n'aime point

les ressemblances. On n'ose crayonner *l'envie* à ses yeux. Il foudroye, entre autres, ce vers,

> Le jour blesse ses yeux, etc.

S'ils sont dans l'ombre, dit notre délicat Wasp, comment peuvent-ils étinceler? Cette critique est si ridicule, qu'il serait même ridicule de la combattre.

Pensez-vous qu'il daigne admirer ces huit vers qui font image, et dans lesquels les sons mêmes des mots ajoutent à la peinture?

> Les nuages épais que formait la poussière
> Du soleil, dans les champs, dérobaient la lumière.
> Des tambours, des clairons, le son rempli d'horreur,
> De la mort qui les suit, était l'avant-coureur:
> Tels des antres du nord, échappés sur la terre,
> Précédés par les vents, et suivis du tonnerre,
> D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,
> Les orages fougueux parcourent l'univers.

Il rejette toute la comparaison *; il se trouve ébloui par le soleil, aveuglé par la poussière; il n'y voit plus; il se perd dans les nuages, dans les vents, dans les tambours, dans la mort, dans le

* Je prie qu'on lise, si cela se peût lire, tout ce morceau de critique dans le tome II des *Opuscules*, où il barbouille les deux pages 330-31 à se prouver qu'il ne doit pas entendre ces beaux vers. Il y parvient; et c'est ce qu'il appelle les faire passer *à la filière du sens commun*.

tonnerre, dans les orages, dans l'univers. Tous ces grands objets entrent mal dans le petit crâne de notre *Bipède*. Ne s'imagine-t-on pas voir ce *diable* que Milton nous peint *tombant de nuage en nuage dans l'immensité du Vuide, jusqu'au fond du noir abîme ?*

Mais qu'admire ce divin connaisseur? Ce qu'il admire? la *Pipe cassée*, et le très-plaisant Voyage de Provence *, etc. etc.

. . . .

* Voulez-vous un échantillon de la plaisanterie froide et fade dont ce voyage assoupit ses lecteurs, lisez ces vers d'un *bavard :*

Ce *Bavard*, sans qu'on le semonce,
Parle d'église, de sermons,
De consistoires, d'audiences,
De prélats, de nonains, d'abbés,
De moines et de Sigisbés,
De miracles et d'indulgences,
Du doge et des procurateurs,
Des francs-maçons et des trembleurs,
De l'opéra, de la gazette,
De Sixte-Quint, de Tamerlan,
De Notre-Dame de Lorrette,
Du sérail et de Koulikan,
De vers et de géométrie,
D'histoire, de théologie,
De Versailles, de Pétersbourg,
Des comités de la marine,
Du conclave, de la tontine,
Et du siége de Philisbourg.

Que d'atticisme ! que de sel ! De pareils vers donneraient le frisson même sous la *Ligne*.

DISCOURS SUR TIBULLE,

ADRESSÉ A M. DE CHASSIRON,

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE LA ROCHELLE,

Lu dans l'assemblée publique de l'Académie, du 22 avril 1763, et imprimé dans le recueil de ses Mémoires.

NOMMER Tibulle, c'est rappeler ce que l'amour a de plus tendre, et l'Élégie de plus touchant. Il fut le peintre des Grâces et le poète du sentiment. Pourrait-il ne pas intéresser? Son cœur est la source de ses vers. C'est là qu'il puise ces images si naïves, qui chatouillent l'âme et demandent des pleurs.

Amour dicta les vers que soupirait Tibulle.

Ses vers sont en effet des soupirs. On peut en croire Despréaux; s'ils ont ému ses oreilles austères, leur charme était sans doute inévitable.

Que ces Elégies passionnées sont loin, et de cette galanterie assoupissante et fade née à l'hôtel de Rambouillet, et de cette coquetterie froidement spirituelle qui a succédé aux fadeurs!

Avouez-le, Monsieur, Rome n'a pas eu de poète ni plus délicat, ni plus tendre. Ami de Virgile, d'Horace, de Valgius, d'Ovide, de Messala, il faisait leurs délices; il fut comme eux l'ornement du siècle et de la cour d'Auguste. On sait qu'il servit quelque temps avec gloire dans les armées romaines. Il suivait Messala dans son expédition d'Orient, lorsqu'une maladie cruelle le retint dans l'île de Corcyre. C'est de là que, dans les bras de la mort, il adresse à son illustre ami, cette élégie touchante, que j'ai traduite, chef-d'œuvre de poésie, d'intérêt et de passion, où il exprime si tendrement ses regrets de mourir loin d'une amante et de sa patrie. Il y revint bientôt jouir des transports de Délie, et de l'estime de ses concitoyens. Généreux, bienfaisant et même prodigue, il unissait aux plus nobles qualités de l'âme, toutes les grâces de l'esprit et du corps. Une naissance distinguée, d'heureux penchans, l'aménité de ses mœurs, le goût brillant des arts, le bruit de ses vers qui déjà transpirait malgré lui, ses aventures amoureuses, les richesses immenses de ses aïeux dont il recueillait les débris et l'éclat, sans en avoir le faste embarrassant, tout, jusqu'à la délicatesse extrême de sa santé, servait à rendre Tibulle l'homme du monde le plus intéressant.

Il savait aimer, plaire, séduire, mais il ne sa-

vait pas tromper, il n'eût point dit comme Ovide : *Fallite fallentes*, trompez qui vous trahit.

Ainsi les Muses et l'Amour occupaient son loisir; il était tout à ses maîtresses, à ses amis, à son oisiveté : quelquefois dans le tumulte de la cour d'Auguste, plus souvent encore dans le silence des bois et des prairies, il portait partout cette tendre mélancolie, qu'on peut nommer la jouissance de l'âme. Vous rappelez-vous Monsieur, avec quelle vivacité de sentiment il s'écrie :

Ferreus est, eheu ! quisquis in urbe manet.

Ce goût de la campagne lui inspira sa première élégie, où les plaisirs champêtres embellis par l'amour sont décrits avec tant de grâces et d'ingénuité : une simplicité noble, élégante, sublime; un choix, une volupté d'expressions tendres, pures, harmonieuses, un sentiment délicat, un goût exquis, sont le caractère distinctif des ouvrages de Tibulle, et le séparent avantageusement de ses rivaux.

L'ingénieux Ovide lu, chéri, adoré par la jeunesse, mais souvent critiqué par un âge plus mûr, a plus d'esprit que de sentiment, plus de coquetterie que de tendresse; sa muse brillante a le fard et les agrémens des beautés qui le trompent, ou qu'il cherche à tromper : elle périt quelquefois sous l'art et les fleurs.

Properce, leur rival, affecte, selon moi, des comparaisons, des allusions, des traits de fable trop fréquens. Ses vers ont quelquefois de la sécheresse et de l'âpreté; il soupire savamment; sa passion est érudite et sa tendresse porte un air de doctrine; enfin il n'invite point aux larmes, et Tibulle a sur lui cet avantage inestimable, et qui seul lui donnerait le prix de l'Élégie latine.

Il est à remarquer que Despréaux et Rousseau font tous deux l'éloge de Tibulle, sans rien dire de Properce. Malgré cela M. de Pompignan lui préfère ce dernier. On pourrait dire dans un nouveau sens: *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.* Car Despréaux et Rousseau sont des Dieux au Parnasse.

Gallus, vanté de ses contemporains, n'a laissé que des regrets. Catulle me semble avoir une élégance à part. Elle tient peu de l'Élégie, quoiqu'on le mette, assez mal à propos, au nombre des poètes élégiaques. Ce n'est pas qu'il n'ait fait, dans le genre noble, quelques vers très-heureux; j'en ai remarqué plusieurs dans son poëme des Noces de Thétis, qui sont de la plus grande beauté, et que Virgile même n'a imités que faiblement dans le quatrième livre de l'Énéide; mais il traite le plus souvent des sujets légers et badins avec cette grâce ingénue qu'on sent toujours, sans pouvoir bien la définir. Il éveille sa poésie

par ce même sel de naïvetés piquantes qui nous charment dans Marot; mais, trop libre pour connaître quelque frein, il n'eût pas su, comme Tibulle, prêter à la nudité de l'Amour cette gaze modeste et voltigeante qui laisse échapper quelques charmes, pour embellir ceux qu'elle dérobe.

Les ouvrages de Tibulle, sans être d'une longue étendue, sont travaillés si heureusement, qu'ils laissent dans l'esprit un long souvenir. Qu'on ne s'imagine pas en retrouver, même l'ombre, dans Hamilton, La Fare ou Chaulieu, ni dans cette foule moderne d'*auteurs gentils*, *d'écrivains en pastel*, *et de poètes vernisseurs*.

Que ses élégies sont loin de ressembler à ce que nous appelons ouvrages de société, mot vague, et par lequel tant d'auteurs pensent excuser des productions faibles et brusquées; genre pitoyable dont chaque jour la paresse, le mauvais goût, la fureur de l'esprit et la haine du génie, inondent les cercles et bientôt le public; peut-être pour se donner, au défaut de mérite, un certain air de considération; car c'en est un ici, à des yeux gâtés et frivoles, et surtout aux yeux de quelques grands d'un goût vil et d'une âme roturière, que de ne point tenter d'ouvrages immortels.

Ce n'est pas sans doute parceque des vers pointillés d'esprit auront circulé dans des cours, auront même volé dans la bouche des princes et des

rois, qu'ils seront plus certains de l'immortalité: elle n'est promise, elle n'est due qu'aux solides beautés du génie; tandis qu'il brille d'un éclat durable, tous ces phosphores passagers s'éteignent dans l'oubli avec ceux qu'ils éblouissaient.

Peut-être qu'au moment où j'écris, tel auteur vraiment animé du desir de la gloire, et dédaignant de se prêter à des succès frivoles, compose dans le silence de son cabinet un de ces ouvrages qui deviennent immortels, parce qu'ils ne sont pas assez ridiculement jolis pour faire le charme des toilettes et des alcoves, et dont tout l'avenir parlera, parce que les grands du jour n'en diront rien à leurs petits soupers.

En effet, Monsieur, j'ose dire que le signe le plus certain de la médiocrité d'un ouvrage, c'est cette fureur d'applaudissemens subits dont l'accueillent les cercles et la bonne compagnie. Il est à présumer, sans doute, que s'il est trop dans leur goût, il ne sera pas assez dans celui des Homères, des Démosthènes, des Longins et des Despréaux. Dans un siècle où le goût s'éteint, un livre excellent a tant d'erreurs, de préjugés, d'idées fausses à vaincre, que d'abord il doit plus étonner qu'envahir les suffrages; il compte sur un petit nombre de vrais juges, dont les regards fixent sa réputation, et le vulgaire de tous les rangs suit à la longue cette impression donnée.

J'aime quelquefois à me représenter combien d'auteurs faisaient les délices de Paris et de la Cour, les Benserades, les Chapelains, les Scarrons, quand Boileau, plein d'un goût vigoureux, vint choquer et fit crouler toutes ces vieilles réputations, malgré leurs illustres appuis. Il déchira d'une plume d'airain les sots ouvrages et leurs sots protecteurs. S'il avait eu moins d'audace et de goût, il se fût plié aux ouvrages qu'on applaudissait alors; il eût fait, comme tant d'autres, des bouts-rimés, des sonnets, des rondeaux, des chansons galantes et des portraits en vers; on l'eût trouvé charmant, délicieux; mais ni vous, Monsieur, ni moi, ne le lirions aujourd'hui.

Je ne puis trop le redire, et peut-être crié-je dans les déserts, imitons les anciens; marchons d'un pas invariable vers les beautés immortelles de la nature; laissons l'art à la frivolité; ayons toujours les yeux sur l'avenir, si nous voulons qu'un jour il les jette sur nous. Le défaut de nos Français est peut-être de vouloir jouir de leur réputation dans la journée même : leur gloire est en superficie comme leur mérite, et leur renommée n'a pas de lendemain. Osons nous refuser aux applaudissemens frivoles. Quoi! parce que des couplets divins auront plus affolé de têtes à l'ambre, que l'Esprit des Lois, quelqu'un serait-il assez ridicule pour oser les comparer ensemble?

Le profond Montesquieu connaissait bien notre nation, quand il la priait, dans la préface de ce livre immortel, de vouloir bien ne pas juger un ouvrage de vingt années par la lecture de quelques momens.

Cet amour de la nature, cette empreinte du vrai goût, de l'antiquité, vous les retrouvez sans cesse dans les moindres pièces de Tibulle ; partout il justifie l'éloge qu'en fait Horace, en le reconnaissant pour juge de ses écrits.

Me direz-vous, Monsieur, par quelle fatalité ces pièces charmantes n'ont point encore été traduites en notre langue (car la hideuse traduction de Marolles ne peut être comptée), tandis qu'on afflige sans cesse notre littérature d'un fatras de poésie sans goût, et de romans sans fin, translatés de l'anglais ? devons-nous envier à Londres ses Cotins et ses Calprénédes ?

Le marquis de La Fare a tenté la première élégie de Tibulle, ou plutôt il l'a noyée dans sa prolixe imitation ; à peine y remarque-t-on deux vers. Le reste est lâche, plat, trivial et souvent gaulois ; on y trouve plusieurs vers comme celui-ci :

> Et chez moi, du puissant protecteur des jardins.

Tibulle y dit :

> Mes meubles..... ne sont que de terre fragile.

Des meubles de terre !

Dans un autre endroit :

Il n'est jeune beauté, qui regardant ton deuil,
. . . . n'ait les larmes à l'œil.

La Chapelle l'a défigurée plus cruellement encore; il n'est pas de style plus éloigné de la délicatesse des expressions de Tibulle : il lui fait dire dans sa troisième élégie :

Quel abord, quelle douce surprise!
Prête à vous mettre au lit, presque nue en chemise;

au lieu de ces vers :

Tunc mihi, qualis eris, longos turbata capillos,
Obvia nudato, Delia, curre pede.

que j'ai rendus par ceux ci :

Un désordre amoureux te livre à mes regards;
Je dispute ta gorge à tes cheveux épars, etc.

Il fait dire à Tibulle :

Là-bas, nous ne verrons ni beaux palais ni villes.....
..... Le mortel qui du fer fit des armes.

et ces deux vers :

Oui, le ciel nous avait armés contre les loups;
Mais nous avons tourné nos armes contre nous.

Voici comment il ouvre la première élégie.

Que l'implacable *soif* de la gloire et des biens
Traîne les insensés *comme avec des liens.*

L'admirable expression *soif* qui traîne *comme avec*

des liens! Je n'acheverais pas, Monsieur, si je vous rapportais tous les vers ridicules de ce La Chapelle. Peut-on choisir Tibulle pour lui faire dire de pareilles sottises? Croiriez-vous, cependant, qu'il refuse, par délicatesse de goût, de rendre en français ces cinq vers si heureux :

Ah! lapis est ferrumque, suam quicumque puellam
Verberat, et cœlo deripit ille Deos.
Sit satis è membris tenuem præscindere vestem;
Sit satis ornatus dissoluisse comæ.
Sit lacrymas movisse satis.

Il avertit dans sa préface qu'ils présenteraient une image trop grossière en notre langue, et que notre poésie n'a point de termes pour la rendre. Voici, pour le mieux prouver, comme il les traduit en prose : « Ah! c'est avoir un cœur de marbre ou de fer; c'est outrager jusque dans le ciel les dieux, *que de battre une maîtresse; il suffit de la décoiffer ou de lui couper la robe au cul* ». Que dites-vous, Monsieur, de cette bassesse des expressions du traducteur; car certainement elles ne sont pas de Tibulle. C'est pour lui faire une espèce de réparation, et peut-être venger notre poésie, trop souvent accusée d'impuissance, que j'ai tenté de rendre ces vers avec la même précision et les mêmes images, par ceux-ci :

Ah! le bronze est moins dur qu'un amant irrité,
Qui blesse les dieux même en frappant la Beauté.

C'est assez pour vos feux d'outrager sa parure,
De briser ou son voile ou sa tresse parjure ;
C'est assez qu'une larme échappe à ses beaux yeux.

Je sais qu'il est des traits dont on peut dégager une traduction ; mais il faut pour cela qu'ils en refroidissent l'intérêt, en offrant des coutumes trop étrangères aux nôtres ; telles sont, dans la troisième élégie, les cérémonies du culte d'Isis, et ses timbales sacrées, et la troupe des prêtresses d'Égypte, etc. J'ai souvent lutté contre la précision de la langue latine, et contre ce vieux préjugé qui fait presque toujours rendre un distique par quatre vers français ; j'ai toujours cru que cette prolixe indigence, tant reprochée à notre langue, n'existait réellement que dans le maigre génie des auteurs qui n'en connaissent point les ressources. Ne pensez-vous pas, comme moi, qu'elle sera concise, abondante, riche, noble, variée, pittoresque et sublime pour quiconque aura du génie et du goût ? Mais en ouvrant cette route, qui peut faire honneur au langage français, je ne puis trop avertir qu'on ait à se garder de la sécheresse des copies trop serviles, autre écueil des traducteurs. Ce que je crois encore, c'est qu'on peut rendre heureusement diverses pièces à l'instant qu'elles tentent et frappent le génie ; on peut être alors le rival de l'auteur qu'on imite ; mais je doute qu'un poëme long, suivi,

et qu'on reprend à froid, laisse passer dans une copie l'heureuse chaleur de l'original.

Puisque nous en sommes sur les traductions, croiriez-vous, Monsieur, qu'un poète a prétendu rendre et peut-être embellir ce beau vers de Virgile :

Ferrea progenies duris caput extulit arvis

par ces deux vers insipides :

L'homme fut ébloui de son propre séjour,
Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour.

Je n'y vois rien qui rende l'image vive et sublime, ni même le sens du latin. Que veut dire *ce propre séjour*, et surtout ce dernier vers dont le premier hémistiche, *et le jour qu'il naquit*, semble être tiré d'un extrait baptistaire, et le second, *fut au moins un beau jour*, d'un opéra de Danchet? Si Virgile pouvait les entendre, il ne se douterait pas qu'il les eût inspirés.

LETTRE DE LE BRUN,

AU RÉDACTEUR DU MERCURE,

Sur la nouvelle édition des Œuvres de Poinsinet de Sivri.

Mars 1764.

Il faut convenir, Monsieur, que dans la foule de nos brochures littéraires, il en est bien peu qui soient faites pour honorer long-temps notre littérature. La raison en est simple; c'est qu'il en est peu où règne ce goût précieux de la docte antiquité, qui seul peut rendre un ouvrage immortel. Il est plus facile de mépriser les Anciens que de les atteindre : c'est le parti le plus commode que prennent la plupart de nos jeunes auteurs. Selon eux, il ne s'agit plus d'étudier profondément son art; mais de se faire une cabale qui vous suppose des talens, et vous dispense d'en avoir. Plus jaloux de ravir des applaudissemens que d'obtenir des suffrages, ils préfèrent les lueurs d'une célébrité passagère à l'éclat d'un nom vraiment durable. De là ce flux et ce reflux de petites réputations précoces qui se croisent, se choquent et s'effacent sans retour; de là ces monstres dramatiques presque honteux de leurs

succès énormes, ces tragédies pantomimes où le tumulte des scènes, l'appareil des décorations, le prestige des acteurs remplacent, à ce qu'on croit, la poésie, l'intérêt et le sentiment.

De là ces comédies ambiguës où le rire et les pleurs se rendent mutuellement ridicules; ces odes sans feu, sans verve, sans style, sans génie, qui feraient bâiller Horace et Malherbe; ces romans sans idées, sans caractères, sans vraisemblance et sans fin; ce déluge d'héroïdes fastidieuses qui sont les premiers bégayemens de nos jeunes poètes; enfin ces rames de *feuilles* prétendues critiques, où la basse envie se mêle à la plus lourde ignorance.

Eh! quel temps fut jamais plus fertile en sots livres?

La lecture des Œuvres de M. de Sivri vous convaincra, Monsieur, qu'au moins ce jeune auteur a marché dans les bonnes routes. Amoureux des Anciens et de la belle nature, il a cru que les admirer et les suivre, c'était pouvoir prétendre à quelques succès. Sûr de la bonté de ces principes, il déclare généreusement qu'il n'implore point ses lecteurs. *Si je mérite*, dit-il, *leurs suffrages, ils me les accorderont, fût-ce malgré eux. Si j'en suis indigne, en vain obtiendrais-je pour un instant leurs éloges; les censures de la postérité sauraient un jour me remettre à ma*

place..... Quiconque est dans le cas de mendier la faveur, dès-lors même n'en mérite aucune. C'est ainsi que l'auteur parle dans son *Avant-propos.* Vous m'avouerez, Monsieur, qu'un livre qui s'annonce avec cette noble vigueur, mérite quelque attention.

Briséis, première tragédie de l'auteur, se présente à la tête du recueil. Elle fut jouée en 1759, et reçut de justes applaudissemens. On y trouva de la chaleur dans les sentimens, de la noblesse dans les caractères, de la rapidité dans le dialogue, et quelque chose de ce tour *Racinien* qui distinguera toujours M. de Sivri de ses rivaux dans la carrière tragique. Le quatrième acte surtout offre de très-beaux momens.

Que pouvait-on desirer de plus dans un jeune auteur? Quelle audace que d'embrasser presque toute l'*Iliade* dans une seule tragédie! Le plan est hardi, vaste, trop vaste peut-être. Il était à craindre d'effleurer ce qu'Homère approfondit, et de raccourcir trop les grands objets de l'*Iliade.* Mais avec quelle adresse le jeune auteur a su les réunir par un trait d'invention qui, seul, met en jeu tous ses caractères! Peut-être quelques personnes s'étonnèrent-elles de voir Priam si long-temps en scène avec Achille, et discuter des intérêts politiques avec le meurtrier de ses fils. Aussi Homère ne le conduit dans la tente d'Achille,

que pour redemander les restes du malheureux Hector : scène touchante et pathétique, que M. de Sivri n'a pas manquée dans son cinquième acte. C'est là qu'il met dans la bouche de Priam ces beaux vers d'imprécation, dont le modèle est dans Homère, et que tous les poètes, Catulle, Virgile, le Tasse, etc. se sont fait gloire d'imiter. Comme ces objets de comparaison servent aux progrès du goût, il ne sera pas inutile de les rapprocher sous les yeux du lecteur. Dans Catulle, Ariane dit à son parjure Thésée :

Quænam te genuit solâ sub rupe Leæna ?
Quod mare conceptum spumantibus expuit undis ?
Quæ Syrtis, quæ Scylla rapax, quæ vasta Charybdis,
Talia qui reddis pro dulci præmia vitâ ?

Vers si énergiques et si beaux, que Virgile même, qui les avait sous les yeux, n'a pu les égaler par ceux-ci que prononce Didon, au quatrième livre de l'*Énéide* :

Nec tibi diva parens genuit, nec Dardanus auctor,
Perfide, sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, Hircanæque admorunt ubera tigres.

Voici maintenant l'imprécation que M. de Sivri met dans la bouche de Priam contre le barbare Achille, qui vient d'immoler Hector, et de le traîner à son char :

Toi, le sang de Pélée ou celui de Thétis !
Opprobre des héros, non, tu n'es point leur fils.

Le flambeau de la Rage éclaira ta naissance ;
La Haine te reçut des mains de la Vengeance ;
Les flancs de l'hydre affreuse, où le Styx en fureur,
Te vomirent au jour, pour en être l'horreur.
O monstre !.....

Combien ces beaux vers, pleins de chaleur, de force et de poésie, sont-ils supérieurs à ceux d'une autre tragédie :

Non, tu n'es pas le sang des héros ni des dieux ;
Au milieu des rochers tu reçus la naissance ;
Une horrible lionne allaita ton enfance,
Et tu n'as rien d'humain, etc.

Mais que sera-ce si l'on compare à cet heureux morceau de l'auteur de *Briséis*, cet endroit d'une héroïde assez récente, où l'on a cru traduire le Tasse de cette manière ?

Non, tu n'es point le fils de la belle Sophie ;
Non, ne te vante point de lui devoir la vie.
Le Caucase, *au milieu des neiges*, des glaçons,
Te conçut dans la nuit de ses antres profonds.

Il y a la même différence entre ces vers et ceux de M. de Sivri, qu'entre la *Phèdre* de Pradon et celle de Racine.

Je ne dirai qu'un mot de l'*Appel au petit nombre*, ou *Procès de la multitude*, qui sert de préface à l'*Ajax*. Cette brochure parut vive. On la taxa de nouveauté audacieuse, faute de savoir que

tous les grands hommes avaient dit et pensé la même chose. En effet, ce n'est qu'un fidèle commentaire de cette pensée d'Horace :

Neque te ut miretur turba, labores,
Contentus paucis lectoribus.

De sorte qu'on ne peut blâmer l'*Appel au petit nombre*, sans blâmer aussi les vers d'Horace. L'alternative est embarrassante.

Vous savez, Monsieur, le destin d'*Ajax*; mais vous savez aussi qu'une pièce *bien écrite* ne tombe jamais, du moins aux yeux de quiconque *sait lire*. *Ajax* même en est la preuve. Il est certain que le silence du cabinet vengera M. de Sivri des tumultes du parterre. Les gens de goût reconnaissent dans ce drame de vraies beautés. *Esther* n'est point théâtrale à notre égard; il se pourrait bien qu'*Ajax* fût dans le même cas qu'*Esther*.

La dispute des armes d'Achille, sujet que la Grèce entière eût applaudi, n'est peut-être pas assez intéressante pour des Français frivoles et légers. Peut-être aussi le rôle de Penthésilée ne s'offre-t-il pas dans un jour assez favorable. C'est par une sévérité de goût bien rare dans un jeune auteur, que M. de Sivri s'est défendu le rôle de Memnon, qui nécessairement aurait produit des situations très-vives, et qui surtout eût mis en jeu le caractère de Penthésilée. Mais il craignait

de trop détourner du principal objet. Racine s'est pourtant permis le rôle d'Ériphile dans son *Iphigénie;* et, sans ce caractère épisodique, sa tragédie, plus correcte en effet, eût manqué à la première des règles, qui est celle de plaire. Il faut être juste : le rôle d'Ulysse dans *Ajax* est un des plus beaux peut-être que nous ayons au théâtre.

Aglaé, petite pièce en un acte, dans le genre gracieux, est ingénieuse et touchante. On lit à la tête cette heureuse épigraphe imitée de Térence :

S'il est quelqu'un qui cherche à satisfaire
L'homme éclairé, non l'aveugle vulgaire,
Je le tiens sage; et je veux aujourd'hui,
Pour le vrai goût, me liguer avec lui.

Je ne dirai rien de la traduction de plusieurs poètes grecs, Anacréon, Sapho, Bion, Moschus, Tyrthée, etc. dont M. de Sivri nous donne une seconde édition dans ce recueil. Ces différens morceaux sont déjà connus avantageusement du public. L'auteur sait mieux que personne combien il était difficile, et même impossible, de rendre toutes les grâces, les délicatesses, et les saillies ingénieuses d'un poète tel qu'Anacréon. Ce qu'on peut assurer, sans crainte d'être contredit, c'est que la traduction de M. de Sivri

est infiniment supérieure à toutes celles qui l'ont précédée. Tel est, Monsieur, cet estimable recueil, qui mérite certainement de tenir une place distinguée dans la bibliothèque des gens de goût.

LE BRUN.

SONGES.

I.

A THÉMIRE.

A PEINE le sommeil aux doigts de pavots appesantissait mes paupières, et déjà les Songes légers m'environnaient de leurs ailes transparentes; je me crus transporté sur les rives de Cythère, dans ces bosquets délicieux où l'Amour tient son empire. Les fleurs, la verdure, un jour pur et serein, tout ce que le Printemps et le Ciel prêtent de charmes à la nature entière, s'était à l'envi rassemblé dans ce riant séjour; mais la beauté de ces lieux ne faisait qu'irriter ma douleur. La paix regnait autour de moi, le trouble et le désespoir étaient dans mon cœur. Je quittai des lieux trop charmans, pour m'enfoncer dans un bois qui me parut presque aussi triste que moi. Son horreur mêlait à ma peine je ne sais quel plaisir farouche; je me promenais à grands pas dans des routes égarées, lieux sauvages que l'Amour avait faits pour les amans désespérés. Aucune fontaine n'y rafraîchissait la terre aride. Elle n'était arrosée que des pleurs des amans, et ne portait que des cyprès funèbres ou de lugubres soucis. Environné d'abi-

mes affreux, ou de précipices élevés, je marchais au hasard. Tantôt je pleurais dans un morne silence, tantôt je m'écriais avec fureur. Quelquefois ton nom s'échappait de ma bouche, parmi des sanglots entrecoupés de soupirs. Amour, disais-je, cruel Amour, dans quel abîme affreux m'as-tu plongé? Enfant séducteur, qui te croirait si barbare? Vois mes pleurs et mon désespoir, jouis des maux que tu me causes. Est-ce là ce bonheur que tu m'avais promis? Tu m'as trompé! non tu n'es pas le fils de Vénus: les tendres Grâces n'ont point formé ton enfance; Tisiphone est ta mère, les Euménides t'ont fait sucer leur lait et leur fureur; tu n'as de Vénus que ses traits enchanteurs, et tu ne les as que pour tromper. Ton cœur se nourrit de fiel, et tu ne respires que le sang et les larmes. Pourquoi communiquais-tu ce caractère barbare à la Nymphe que j'adorais? son cœur était la source pure du sentiment; pourquoi viens-tu l'empoisonner? Des yeux si doux n'étaient point faits pour être si cruels, ni leurs regards pour se tremper dans mes larmes; hélas! hélas! amant trop malheureux! ah cruel Amour! ah Thémire plus cruelle encore!... Occupé de ma douleur, je disais ces mots sans songer à peine que je les disais. Je crus entendre respirer, je me retourne, j'aperçois un jeune homme assis au pied d'un rocher affreux qu'il

semblait arroser de ses pleurs. Hélas, m'écriai-je en pleurant, je ne suis pas le seul malheureux. On les plaint aisément quand on l'est soi-même. Il s'avance vers moi, il semble même oublier sa douleur, pour me demander la cause de mon désespoir. Un cœur infortuné se confie aisément. Pressé par ses discours, je crus soulager ma peine en la racontant. Hélas! lui dis-je, vous devinez aisément quel en peut être le sujet. J'aimais la plus belle des Nymphes que Vénus eût dans son empire, on dit même que souvent la Déesse en fut jalouse. L'Amour semblait l'avoir formée du caractère le plus tendre; les Grâces avaient pris plaisir à rassembler leurs traits sur son visage. Mais si ses yeux étaient séduisans, son âme l'était plus encore pour un mortel qui pense. Elle n'affectait pas d'être aimable, elle l'était. La délicatesse de ses pensées n'ôtait rien à la profondeur de ses réflexions. Élevée au-dessus du vulgaire des coquettes, plus séduisante peut-être sans y prétendre, elle plaisait en femme, et pensait en homme; soumise à la bienséance, elle dédaignait les préjugés sans insulter à ceux qui les embrassaient par faiblesse. Enfin elle était trop aimable et je l'aimai. Ma façon de penser lui plut, je l'avais formée sur la sienne, on cherche toujours à ressembler à ce qu'on aime. Je lui déclarai mon amour, elle y répondit en rougissant; je crus

lire dans ses yeux un trouble flatteur pour moi. Pressée par mon amour, il était trop pur pour qu'elle ne s'y rendît pas; elle s'y rendit, et je tins dans mes bras ce que j'adorais le plus. Je croyais qu'on ne pouvait aimer autant que j'aimais; elle seule me prouvait le contraire. Au sein des plaisirs dont elle se plaisait à m'enivrer, je ne me croyais pas à la veille du plus grand des malheurs. Sans avoir rien à me reprocher, enfin lorsque je m'y attendais le moins, je vis l'instant fatal où elle m'ordonna de ne la plus voir. Quoi! j'entendis des paroles si cruelles, je les entendis, hélas! d'une bouche accoutumée à me dire qu'elle m'aimait, je les entendis, et je n'expirai pas de douleur! C'était pour souffrir des tourmens plus cruels que la mort. Plus mon bonheur avait été grand, plus mon infortune me parut affreuse. Les jours et les nuits étaient autant de témoins de mon désespoir. Je ne cherche en ces lieux qu'à le terminer, et je sens que la mort seule peut le faire. Pardonnez à des pleurs que m'arrache un souvenir trop cher. Qu'il est cruel, ô dieux! de penser que ce qu'on aime le plus, va passer dans les bras d'un rival et lui prodiguer ce que l'amour a de plus tendre! Je ne pus alors m'empêcher de prononcer en soupirant le nom de celle qui faisait mon malheur. J'entendis sourire, je me retourne, et je ne vis plus

l'objet avec lequel je m'entretenais. Cruel Amour, lui disais-je, est-ce encore toi qui cherches à m'abuser? prends-tu tant de plaisir à m'entendre raconter des malheurs que tu ne sais que trop, puisque tu les a causés? Mais ne crois pas, barbare, jouir long-temps de ma douleur, non plus que la cruelle qui sert trop bien tes funestes desirs. A ces mots, je m'élance sur le haut d'un rocher d'où l'on découvrait un abîme effroyable, je m'y précipitai; c'en était fait, je me lance, je tombe au milieu de l'air qui s'ouvrait à mon désespoir; je me sentis soutenu sur des ailes. Quel fut mon étonnement, quand je reconnus l'Amour même, quand je me vis dans les bras de ce Dieu dont je venais d'irriter la vengeance? Eh bien, lui dis-je, es-tu las de me voir souffrir? est-ce à toi même que tu veux devoir ma mort? crains-tu que mon désespoir ne t'ait pas assez tôt servi? Non, dit-il, je viens pour te sauver, crois que l'Amour n'est pas toujours barbare. J'ai voulu te punir de certains propos d'inconstance que tu avais tenus autrefois, et je t'ai rendu quelque temps fidèle, constant et malheureux; rassure-toi, ma vengeance est remplie. Je veux que désormais tu sois un des plus heureux sujets de mon empire. Viens choisir la plus belle de mes Nymphes; oublie une ingrate qui ne mérite plus ton amour, et qui n'en est que trop punie. J'écou-

tais à peine ce que disait le Dieu, tant j'étais surpris d'une aventure aussi extraordinaire. Je volai sur ses ailes, et j'avouerai qu'en secret le desir de la vengeance flattait mon cœur.

J'arrivai bientôt dans un bosquet charmant, embelli par l'Amour et la Nature; je vois douze Nymphes, qui toutes l'auraient pu disputer aux Grâces. Leurs fronts étaient couverts de roses; toutes me présentaient des liens de fleurs, et me lançaient des regards passionnés; j'étais aussi incertain qu'un Sultan l'est au milieu de ses belles Circassiennes. En cet instant, j'entendis un soupir qui jeta dans mon cœur une amertume secrète; il partait du sein d'un petit bois qui bordait ce bosquet enchanté; j'y cours sans savoir pourquoi. Ensevelie dans l'ombre qui suffisait à peine à cacher ton désespoir, que devins-je, quand je te reconnus? Ce ne fut qu'à ta voix; la plus affreuse laideur avait succédé à tant de charmes; tu paraissais avoir souffert tous les maux que tu m'avais fait souffrir. Ce n'était plus ces beaux yeux, cet air riant, cette bouche vermeille, qui rendaient Vénus même jalouse. Enfin tu paraissais aussi laide que tu avais été charmante. Tu me vis et tu détournas la vue en rougissant; je n'osais jouir de ton embarras; cependant jamais occasion ne fut plus favorable pour se venger d'une infidèle; les Nymphes, tes rivales, ve-

naient d'un air triomphant insulter à ta honte et à tes douleurs, et me sourire en folâtrant. Je balançais; la Vengeance combattait l'Amour. D'ailleurs tu paraissais si affreuse, que plus d'un motif aurait pu me faire agir. Je t'entendis soupirer, je vis des pleurs couler de tes yeux, de ces yeux que j'avais adorés; le souvenir de ce que tu fus l'emporta sur ce que tu étais alors. Je ne pus me retenir à cet aspect. Je tombe à tes genoux aux yeux des Nymphes surprises et désespérées. Non, te disais-je, non, je t'aime encore; je sens que je suis fait pour n'aimer que toi, ne fût-ce que l'ombre de toi-même. J'aime mieux te posséder affreuse et défigurée que de tenir dans mes bras Vénus même. Que dis-je? tu seras toujours assez belle pour moi, si tu m'aimes. Tu vois l'excès de mon amour; vois si quelqu'autre méritait mieux ton cœur. Je te baisais la main, tu serrais la mienne sans oser me regarder. Hélas! disais-je, tourne tes yeux vers moi; ils ne sont point changés, si ton cœur ne l'est pas. Amour, m'écriai-je, pardonne-lui tout ce qu'elle m'a fait souffrir. Si tu veux me rendre heureux, je sens que je ne puis l'être qu'avec elle. L'Amour charmé d'une constance aussi rare, écouta ma prière. J'embrassais tes genoux, que je baignais de larmes; enfin je levai les yeux vers toi; quel fut mon étonnement, quand je vis que j'étais aux pieds de la

Nymphe la plus charmante; elle l'était sans doute, puisque l'Amour en ma faveur venait de te rendre tes premiers attraits. Je reconnus ces yeux qui m'avaient fait tant de plaisir et de peine. L'Amour sourit : les Nymphes jalouses disparurent. Pour moi je ne revins de mon étonnement que pour t'embrasser avec fureur.

L'Amour en cet instant nous couvrit tous les deux de son bandeau; un lit de fleurs se prêtait à nos transports et semblait les partager; je ne trouvai plus cet obstacle invincible. Tu m'avouais la folie de ton préjugé, je te pardonnais tout. Je trouvai le trône des plaisirs, et je mourus dans tes bras. Je me souviens que l'Amour te dit alors en s'envolant : tu cesseras d'être belle, si tu cesses d'être constante. Crains la vengeance de l'Amour, elle est toujours terrible.

II.

A FANNI.

De l'Isle-Adam.

Je veux, ma chère Fanni, te faire part d'un songe qui peut t'intéresser; je le dois à l'Amour, et tu devines sans doute pour qui ce dieu me l'inspirait.

Tu sais combien l'Amour aime la solitude. Hier je voulus en jouir, dès que le soleil fut moins brûlant. Libre des importuns et rendu à moi-même, j'allais respirer la fraîcheur du soir: je me promenais seul avec ton idée sur les bords d'une île qui serait celle de Vénus, si tu l'habitais. C'est là qu'autrefois j'allais lire Tibulle, ou composer des vers; l'Amour ne m'y suivait que pour m'amuser. C'est là qu'à présent je vais rêver à toi, soupirer ton absence, et gémir de notre exil. Hélas! je te demande à tout ce qui m'environne; je t'appelle comme si tu devais me répondre; je donne à l'air même des baisers, comme s'ils pouvaient t'être rendus; je ne suis point indiscret; je n'ai pour confident que l'ombre et le silence.

Une tendre rêverie me fit insensiblement descendre dans un cabinet de verdure qui termine notre île; je m'assis sur un banc de gazon. Une

charmille l'entourait et s'élevait en lambris, d'où pendaient sur ma tête des guirlandes de chèvre-feuilles; la rivière coulait à mes pieds; elle murmurait en fuyant sous des saules touffus qui me servaient d'ombrage : ses eaux vives et brillantes et l'espace azuré du ciel s'offraient seuls à ma vue, et je ne voyais que toi. Que ne t'avais-je alors dans mes bras! Cet asile est celui du mystère. Flore et le printemps l'embellissent, mais tu l'ornerais davantage. Je tenais à la main, je lisais, je baisais cette lettre si tendre, où tu désires de partager mes promenades et ma solitude. Mon âme avait passé dans mes yeux pour jouir de ces caractères qu'elle adore. Le calme de l'air, un reste de chaleur, Zéphyr dont le souffle agitait mollement le feuillage autour de moi, tout me persuadait le sommeil; mais les regrets amers l'écartaient de mes yeux. Hélas! disais-je, que ne peut-on mourir, au moins pour le temps qu'on est éloigné de ce qu'on aime! Je le disais, je soupirais, et je sentais mes pleurs prêts à couler. Tout à coup un charme favorable vint m'assoupir, mes paupières furent voilées, le doux sommeil coula dans mes sens. . . . .

C'est alors qu'un Songe plus léger que l'éclair m'enleva sur ses ailes. Je crus traverser en un moment tout le vaste empire des morts; mais je n'aperçus ni le Tartare, ni les flots brûlans du

Cocyte, ni le farouche Cerbère, ni les sanglantes Euménides, ni ces malheureuses victimes que la Fable dévoue à des tourmens éternels; leur aspect, même en songe, eût souillé mes regards: la vue du crime afflige l'innocence. Eh! quelle innocence plus pure que celle du tendre amour! Un cœur tendre ne peut être que vertueux; il l'est sans faste et sans préjugés. La nature l'éclaire, l'humanité l'inspire; tout malheureux est son ami. Le plus léger mensonge lui fait peur; il abhorre la perfidie. Point d'ombre, point de voile dans ses pensées. Toute son âme est transparente; elle brille dans ses yeux; vous la voyez sur ses lèvres; elle parle avant lui; sa voix même a des sons qui la peignent.

Mais déjà le ténébreux Érèbe était franchi; l'ombre fuyait : un jour céleste m'éclaire et me console. À sa faveur je découvrais les rives du Léthé, les champs du Bonheur, retraites immortelles des innocentes ombres, et ces bocages délicieux que Vénus réserve aux amans.

Impatient je m'avance, je touche aux portes de l'Élysée; un enfant me les ouvre; quel enfant! le souverain du monde, le dieu même des dieux. Qui te connaît, Fanni, peut-il méconnaître l'Amour? c'était lui-même; il n'avait cependant ni son flambeau, ni ses traits : il les avait laissés dans tes yeux. Il a déchiré son bandeau pour ne

plus cesser de te voir. Il sourit comme toi ; il semblait me tendre la main. Aimable enfant, m'écriai-je, quel hasard te présente à ma vue ? Quoi ! l'Amour si loin de Fanni ! la connaît-on dans ces retraites ! ne me parle que d'elle ; pense-t-elle à son amant ? A ces mots l'enfant ailé voltigeait sans me répondre. Arrête, Dieu volage ; hélas ! Fanni le serait-elle comme toi !..... Je m'élance, je cours, je veux l'atteindre : il fuit plus léger qu'un oiseau. Je le poursuis, je crois le saisir : il m'échappe encore. Je le suivais toujours à travers des champs de roses et des forêts de myrtes. De gazon en gazon, de feuillage en feuillage, il m'attendait, il s'envolait, il se jouait de mon impatience.

Je voyais, en passant, tous ces favoris de Vénus qui devaient l'immortalité à leur tendresse. Là folâtraient sur des tapis de fleurs, le galant Properce et la belle Cinthie, Horace dans les bras de Glycère, Pétrarque au sein de Laure, Catulle, Anacréon, Sapho, le doux Gallus et son inconstante Licoris. Je voyais Chammélé rendue aux soupirs de Racine ; Saint-Évremond amusait encore la divine Hortense. Aux pieds de la jeune Bouillon folâtrait l'enjoué Chaulieu, tandis que La Fare, son ami, implorait un regard de Caylus. La volupté enflâmait l'air autour d'eux : on ne respirait que des baisers.

Je distinguai surtout cette tendre Délie, et ce Tibulle, le plus délicat des amans, le plus amoureux des mortels, si je n'avais point aimé Fanni. Ils m'aperçurent, ils rougirent; l'un fut jaloux de ma tendresse, et l'autre de ta beauté. Plus loin, sous un ombrage secret, le peintre de la jouissance, le voluptueux Ovide caressait Julie, Julie plus fière d'être immortelle sous le nom de Corine, que d'être la fille d'Auguste. Ainsi Vénus égale tous les rangs. L'esprit et la beauté sont faits pour s'unir; ils devraient être les souverains du Monde.

Cette foule de beautés m'intéressait peu; je n'enviais point leurs faveurs; aucune ne me rendait Fanni; toutes me la faisaient regretter. Tant de charmes ne servaient qu'au triomphe des tiens. En vain me flattais-je qu'Amour s'arrêterait un instant auprès d'elles; ce dieu ne fit que leur sourire, et me fuyant toujours, l'enfant volage m'attira sous un berceau de myrtes si sombres qu'ils paraissaient consacrés aux infortunes amoureuses.

J'y pénètre avec lui; une ombre s'y promenait à l'écart. Sa démarche annonçait une tristesse profonde. Elle foulait, en rêvant, mille fleurs que ses pas faisaient naître; un voile importun me la dérobait, et ce voile était humide de larmes. Ma curiosité fut émue. Je m'approchai douce-

ment; je l'entendis se plaindre. Dieux! qu'elle soupirait tendrement! que sa douleur était belle! qu'elle m'intéressait! Elle ne voyait point à ses pieds l'Amour, qui ne regardait qu'elle; et moi j'oubliais de l'y surprendre. Mon âme entière était troublée. Hélas! un malheureux s'attendrit aisément. Si la pitié peut rendre infidèle à l'amour, peut-être le fus-je un instant. Heureux! m'écriai-je, trop heureux l'objet d'une douleur si tendre! C'est ainsi peut-être que Fanni me regrette.

A ce nom que je prononçai tout haut, un cri se fit entendre, une main charmante releva ce voile qui me désespérait. Que vis-je, Amour?... ô surprise! ô bonheur! ô ma chère Fanni!... c'était toi-même; c'était à tes genoux qu'Amour avait dessein de me conduire. Je devais m'en douter : ce dieu n'a des ailes que pour voler vers toi. Saisi de joie, enivré de tendresse, tous mes sens étaient suspendus. Je te voyais, et j'osais à peine le croire.

Que tu me paraissais belle! tu n'avais d'ornement que ton amour et ta douleur. Ton absence m'avait changé; tes regards m'embellirent. Nos yeux brillaient encore des larmes que nous avions versées l'un pour l'autre; nos lèvres les effacèrent. J'étais à tes pieds, dans tes bras, sur ton sein; l'Amour applaudissait, il battait des ailes; il vola dans mon cœur, il revola dans le tien; nous le

pressions entre nous; il nous enchaîna de roses plus durables que l'airain. Lui-même s'enchaînait avec nous. Le volage s'est fixé pour jamais: nous sommes trois dans un même lien. Mêmes desirs; mêmes transports; nous tombâmes ensemble sur le même gazon. Nos mains, nos langues, nos genoux, nos corps s'entrelacèrent. Que de baisers! que de caresses! mille Amours n'auraient pu les compter. Les dieux eussent été jaloux. L'Amour nous couvrit de son voile; il nous remplit de ses feux; il s'égara dans nous-mêmes. Ah! Fanni, Fanni, quelle ivresse! quelles voluptés! J'étais plus qu'immortel, je mourais dans tes bras..... L'excès du bonheur m'éveilla: j'étais sans doute trop heureux.

OPÉRA

EN UN ACTE,

ESQUISSÉ EN PROSE.

ACTEURS.

TARSIS, fils d'Oriane, souveraine des Génies de l'air.
ZÉLINDE, jeune princesse aimée de Tarsis.
ISMÉNIDE, fée amante de Tarsis, et rivale de Zélinde.
ORIANE, souveraine des Génies de l'air.
LES GÉNIES de l'air, etc.

Le théâtre représente un palais en colonnades, de vastes jardins, des bosquets, et des cascades avec des statues autour des bosquets.

SCÈNE PREMIÈRE.

TARSIS.

Légers enfans des airs soumis à ma puissance,
Doux Zéphyrs, transportez Zélinde dans ces lieux :
Servez ma tendre impatience ;
Volez, Zéphyrs ; rendez une amante à mes yeux.

Depuis sept jours entiers je n'ai point vu l'aimable Zélinde. Un amour délicat n'est jamais sans alarmes. L'oracle du destin la menaçait d'un accident fatal, si pendant ces jours, hélas! trop lents qui précèdent notre hymen, j'osais lui parler de mon amour. Ah! si je l'avais vue, que ma bouche aurait eu de peine à démentir mes yeux! Je dois la ménager; je dois craindre surtout la jalouse Isménide, cette puissante fée qu'un malheureux amour irrite contre moi. C'est demain que, malgré elle, notre hymen s'achève; ce jour-ci expiré, je ne redoute plus ni la jalousie de sa rivale, ni les menaces du sort; mais je ne puis le passer sans la voir. L'absence est un tourment trop rude pour un cœur rempli de Zélinde. J'éluderai l'arrêt du sort; je ne paraîtrai à ses yeux que sous les traits du jeune Ramire mon rival; et je goûterai à la fois le plaisir de lui dire sans crainte que je l'aime, et d'éprouver sa fidélité; car le plus tendre amour a ses inquiétudes. Quel bonheur cependant! je vais revoir Zélinde. Beaux lieux, embellissez-vous encore pour lui plaire.

Légers enfans des airs, etc.

O plaisirs! ô transports! c'est elle, je la vois. Je vais jouir de sa surprise.

SCÈNE II.

(Les Zéphyrs descendent avec Zélinde; Tarsis se retire dans un bosquet voisin.)

ZÉLINDE.

Où suis-je? quel pouvoir fatal m'entraîne dans ces lieux? Ah! Tarsis! Tarsis! m'enlève-t-on pour jamais à ton amour? Cependant, plus j'observe ces lieux, plus leur magnificence paraît m'annoncer une puissance favorable. Que vois-je? ces statues, ces marbres s'animent, etc.

Zélinde regarde avec étonnement les différentes danses de ces statues animées et descendues de leurs piédestaux. Des arbres s'entr'ouvrent; il en sort des nymphes qui se mêlent avec elles. Quatre d'entre ces nymphes chantent chacune à Zélinde un couplet sur le plaisir d'aimer, et lui présentent des guirlandes.

SCÈNE III.

Tarsis, sous les traits de Ramire son rival, s'offre alors à Zélinde. D'abord elle recule effrayée de se voir en sa puissance. Ramire s'excuse sur la violence de son amour, d'avoir employé les en-

chantemens pour la ravir; il lui conseille d'abandonner Tarsis; que si son cœur se livre à l'amant le plus tendre, il peut le disputer à Tarsis lui-même; que peut-être Tarsis est infidèle; que c'est sous un vain prétexte qu'il a cessé de la voir depuis quelques jours. Zélinde lui répond que c'est l'outrager que de douter de son amant, et qu'elle préfère Tarsis volage à Ramire constant. Elle lui reproche son audace et sa perfidie; lui dit que rien ne peut l'enlever à Tarsis...... Ah! si j'étais Tarsis, je serais à présent à vos pieds; j'aurais bravé l'oracle et le destin; rien ne m'aurait séparé de vous que la mort. Zélinde : qu'il fait d'inutiles efforts; que si jamais il l'a aimée, il la rende à Tarsis; qu'elle lui devra tout. A ce nom, des pleurs s'échappent de ses yeux. Tarsis à cette vue oublie le destin, et ne se souvient que de son amour. Belle Zélinde, dit-il, vous êtes à Tarsis; rival généreux, je veux vous rendre à lui. Mais, hélas! Tarsis pourra-t-il jamais mériter tant d'amour! Alors il tombe à ses genoux; il se fait reconnaître. Zélinde ose à peine en croire ses yeux. Les transports de la joie succèdent à son désespoir.

Cette scène peut être remplie des choses les plus galantes et les plus tendres. Tarsis ne se rappelle l'avis du Destin que lorsqu'il est obligé de quitter Zélinde pour se trouver à l'assemblée

des Puissances de l'air. Une tristesse soudaine s'empare de lui; Zélinde s'en aperçoit, lui en demande la cause; il lui dit qu'il ne craint que pour elle, et que s'il pouvait, il ne la quitterait pas; que le Destin lui avait expressément défendu de lui parler de sa tendresse jusqu'au jour de son hymen; Qu'il avait cru pouvoir lui dire qu'il l'aimait sous des traits empruntés, et soulager par là un cœur trop plein d'elle, mais que le bonheur de se voir aimé si tendrement lui avait fait oublier son devoir. Zélinde lui dit que puisqu'elle n'a rien à craindre pour lui, elle ne peut craindre pour elle. Tarsis se dérobe pour quelques momens de ses bras, et la quitte en soupirant; tandis que, pour l'amuser, tous les monstres qui environnent les bassins et les cascades disparaissent, et laissent voir à leur place des nymphes et des dieux champêtres qui forment un ballet.

SCÈNE IV.

La jalouse Isménide qui épiait l'instant où Tarsis serait parti, se mêle parmi les nymphes, et vient trouver Zélinde, en la félicitant d'avoir enchaîné Tarsis, et d'être la souveraine de cette île enchantée; que pour elle, qui est une des nymphes soumises à Tarsis, elle est trop heu-

reuse de la reconnaître pour sa reine; qu'elle souhaiterait que Tarsis fût toujours fidèle; elle lui fait naître quelques soupçons sur ce qu'un amant si tendre l'avait si promptement quittée; que d'ailleurs cette loi du Destin n'était peut-être qu'un prétexte, etc.; enfin elle lui dit qu'elle a un secret infaillible pour s'assurer de la fidélité d'un amant; elle lui montre une boîte mystérieuse, et l'avertit de ne l'ouvrir qu'alors qu'elle doutera de la tendresse de Tarsis, et qu'à l'instant elle y verrait écrit le nom de sa rivale.

Quoique Zélinde ait répondu à ces discours empoisonnés par les sentimens les plus tendres et les plus éloignés du soupçon (ce qui ajoute encore aux fureurs d'Isménide, et peut faire une scène vive, nouvelle et intéressante), cependant une curiosité secrète l'emporte, et elle ne laisse pas de prendre la boîte fatale. La fausse nymphe s'échappe.

SCÈNE V.

ZÉLINDE, *seule.*

Non, cher amant, tu n'es pas infidèle, et ma flâme en secret me répond de tes feux. Mes yeux le reverront plus tendre que jamais. Cependant, ah! qu'amour aime à s'inquiéter! je ne sais quel

trouble la voix de cette nymphe a jeté dans mon âme. Saurait-elle que Tarsis?..... eh! pourquoi chercherais-je à soupçonner mon amant? il m'aime; il me l'a dit tant de fois! S'il revient dans ces lieux, c'est pour me le dire encore. Eh! je pourrais douter!.... ce doute est une offense. Beaux lieux, rendez-moi mon amant; embellissez-vous de ses charmes: sans lui vous ne sauriez me plaire. Cependant, s'il m'aimait, m'eût-il si promptement quittée? Ah! si j'en crois mon cœur, je me serais plus lentement éloignée de lui.... Quel est en effet ce revers si terrible dont les destins nous menacent? hélas! si c'était son infidélité! nom plus affreux, plus cruel que la mort, même en te prononçant mes lèvres se flétrissent et tout mon cœur est déchiré. Amour! amour! tu sais que Zélinde ne peut craindre d'autre malheur. Je ne pourrais l'apprendre sans mourir. Si mon amant doit jamais devenir volage, puisse ma vie s'éteindre avant son amour!... Qu'allais-je faire? boîte fatale! boîte dangereuse! j'allais t'ouvrir. S'il m'aime, ma curiosité insulte à sa tendresse; s'il se pouvait qu'il ne m'aimât pas, elle ne servirait qu'à apprendre mon malheur sans le guérir. Mais Tarsis ne vient pas; mon cœur se trouble, ma main tremble; je ne puis résister..... Présent funeste, que vas-tu m'apprendre!... Elle l'ouvre; il en sort un trait de flamme; une fumée affreuse

enveloppe la boîte et Zélinde. On entend des éclats de tonnerre.

Qu'ai-je fait, malheureuse! et quelle ombre fatale
M'entraîne pour jamais sur la rive infernale!
Le jour a disparu de mes yeux obscurcis,
Mes yeux, hélas! ne verront plus Tarsis.
Tarsis va revenir; il n'aura plus d'amante!
Demain j'étais heureuse! ô déplorable sort!
Ah! je croirais mourir contente
Si dans ses bras je cédais à la mort.
Hâte-toi.... cher amant.... je t'adore.... j'expire....

Elle tombe évanouie sur un tapis de fleurs, etc.

SCÈNE VI.

TARSIS arrive plein d'inquiétude et de tendresse. Il ne voit pas Zélinde; il la cherche des yeux dans les bosquets qu'il parcourt. Zélinde m'attend sans doute; ah! que je suis impatient de me rendre auprès d'elle! Quels bosquets jaloux me voilent tant d'appas? Il tourne ses regards et ses pas du côté de Zélinde, étendue sur des fleurs.

Dieux! que vois-je? ah! Zélinde! ah! malheureux amant! Quel coup affreux t'a ravi tant de charmes? O fatale imprudence!

Le voilà donc rempli, cet oracle du sort!
Chère amante! c'est moi qui t'ai donné la mort, etc.

Il s'approche; il reconnaît le funeste présent d'Isménide, tombé auprès de Zélinde. Il se jette à ses pieds, il veut la rappeler au jour, et son amour lui adresse les plaintes les plus tendres.

SCÈNE VII.

ISMÉNIDE, TARSIS et ZÉLINDE évanouie.

Dans ce moment affreux Isménide paraît vers le haut du théâtre, dans un char traîné par des dragons ailés; elle insulte aux deux amans. Huit vers d'une jalousie ironique et barbare.

TARSIS.

Eh bien! tu vois ton crime, inhumaine rivale! Tu frémissais de voir des yeux si beaux éclipser les tiens, et ta barbarie les a fermés pour jamais. Cruelle, rend Zélinde à la vie, dût-elle revivre sans m'aimer, dussé-je, hélas! ne la revoir jamais! Mais ta fureur est inflexible..... Souveraine des airs, puissante Oriane! ô ma mère! verras-tu sans pitié les tourmens que ton fils endure, et les forfaits d'un monstre impitoyable? Venge-moi, venge l'amour et ton pouvoir offensé, etc.

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

ORIANE, ISMÉNIDE, TARSIS, ZÉLINDE.

Tandis qu'Isménide bravait encore ces deux amans, l'air s'obscurcit, gronde, s'embrase ; un nuage de feu parcourt le haut du théâtre, enveloppe et poursuit le char d'Isménide qui combat quelque temps, et le précipite avec elle dans un gouffre qui s'entr'ouvre. Une douce clarté brille et se répand tout à coup sur Zélinde. Ses yeux s'ouvrent à la lumière et à son amant. Tarsis voit avec transport Zélinde se ranimer et renaître dans ses bras. Le sentiment qu'elle exprime alors doit être par gradation, ainsi que la force qui lui est rendue. Tarsis rend grâces au secours favorable de sa mère. Oriane victorieuse paraît, et descend auprès de Zélinde ; ses regards achèvent de lui rendre la vie. Elle apprend aux deux amans que le Destin est apaisé, et ne leur promet que des jours heureux. Elle ordonne à tous les Génies de l'air qui environnent son char, de célébrer par leurs danses et leurs chants l'hymen de Zélinde et de son fils.

NOTE

Sur la lettre XLVIII de la Correspondance, page 128.

Le Brun parle ici d'une lettre que La Harpe lui avait écrite précédemment, et dans laquelle il faisait l'éloge de l'esprit, du cœur et des procédés généreux de Fréron, etc. dans le même temps où il écrivait, contre ledit Fréron, un libelle intitulé *Anecdotes*. Le Brun a toujours regretté d'avoir perdu cette lettre, que quelqu'un de ses amis, par intérêt pour La Harpe, avait tirée de ses mains, et ne lui avait jamais rendue. L'*Année littéraire* nous en a conservé la plus grande partie, celle précisément qui regarde Fréron.

On y trouve, année 1776, tome IV, page 269, une lettre de Fréron fils à La Harpe. Il avait retrouvé dans les papiers de son père, après la mort de celui-ci, une lettre que ce même La Harpe lui avait écrite lorsque *la Wasprie* parut. Le public soupçonna d'abord La Harpe d'y avoir eu part. Il écrivit à Fréron, pour lui affirmer qu'il n'en était rien, et pour preuve, il lui envoyait une copie de la lettre qu'il venait d'adresser à Le Brun. Voici ce qui regarde Fréron : « Quand * à l'homme que vous attaquez, quoique je n'aye pas lieu de m'en louer, je vous dirai que des personnes de probité et d'esprit m'assurent tous les jours que c'est dans la société un homme très-aimable et très-honnête, et que son cœur n'a point de part à ses démêlés littéraires. Je sais par moi-même qu'il a rendu service à des gens de mérite, qu'il a eu avec M. Corneille les procédés les plus généreux, et cette raison surtout aurait dû vous désarmer. C'est lui qui lui a procuré

* Le jeune Fréron met ici en note : *Je suis l'ortographe de M. de La Harpe.*

une représentation de Rodogune; et la lettre qu'il a écrite à ce sujet, et qui est très-sûrement de lui, quoiqu'on m'eût dit le contraire, m'a fait verser des larmes. En dernier lieu, les extraits du Roman de Rousseau, des Contes moraux et du Père de famille, sont pleins de goût et de modération *. Ces actes de sensibilité que j'ignorais, et que l'on m'a appris, m'empêcheraient d'être son ennemi, eût-il fait mille feuilles de critique contre moi **, etc. ».

* Voyez la lettre de Le Brun, page 129 de ce volume.

** *Ibidem*; voyez aussi la lettre XIV, de Voltaire à Le Brun, page 38, où sont ces propres mots : « Tiriot m'a envoyé ces *Anecdotes* écrites de la main de La Harpe ».

FIN.

TABLE.

CORRESPONDANCE.

MÉLANGES EN PROSE.

FIN DE LA TABLE.

FAUTES A CORRIGER.

Page 19, à la date, 2 janvier 1760, *lisez* 1761.

Page 293, avant-dernière ligne de la note, en 1736, *lisez* en 1756.

Livres nouveaux qui se trouvent chez le même Libraire.

Notice sur la Cour du Grand Seigneur, son sérail, son harem, la famille du sang impérial, sa maison militaire; suivie d'un Essai historique sur la Religion Mahométane, son culte et ses ministres, par Joseph-Eugène Beauvoisins, chef d'escadron et juge militaire au tribunal spécial de Naples, 1 vol. *in*-8. quatrième édition, corrigée et augmentée. Prix 2 fr. 50 c., et franc de port pour les départemens, 3 fr. 60 c.

Quatre éditions successives confirment assez l'éloge que j'ai fait de ce petit ouvrage. Un journaliste complaisant peut bien procurer un succès éphémère à un écrit médiocre, mais jamais un succès durable. Il faut donc que cette Notice ait un mérite réel pour avoir été recherchée avec tant d'empressement dans un temps où nous sommes inondés d'un tel déluge de livres, que les journaux ne peuvent suffire à les annoncer, etc. (Extrait du Journal de l'Empire.)

Les douze Césars, traduits du latin de Suétone, avec des notes et des réflexions par M. de La Harpe, nouvelle édition revue et corrigée, ornée des portraits des douze empereurs et de celui de l'auteur, gravés d'après l'antique, 2 vol. *in*-8. le texte en regard, impr. sur carré fin d'Auverg. Prix 15 fr., et franc de port, 19 fr.

Le public a toujours paru distinguer et donner la préférence à cette traduction de M. de La Harpe, tant à cause de sa conformité avec le texte, que pour l'élégance du style. Elle a de plus le mérite de n'avoir point été altérée.

Tableau historique des événemens survenus pendant le Sac de Rome, en 1527, par Jacopo Bonaparte, gentilhomme de Sanminiato, témoin oculaire, transcrit du Manuscrit original, et imprimé pour la première fois à Cologne, en 1756, avec une note historique sur la Famille des Bonaparte, 1 vol. *in*-8. traduit de l'italien, avec le texte en regard. Prix 5 fr., et franc de port, 6 fr.

Essais sur l'Éloquence de la chaire; panégyriques, éloges et discours, par son éminence monseigneur le cardinal Maury, archevêque de Paris, comte de l'Empire, membre de l'Institut de France et de la Légion d'Honneur, etc. Nouvelle édition considérablement augmentée, 2 gros vol. *in*-8. d'environ 1300 pages, imprimé par Crapelet, et orné du portrait de l'auteur. Prix 15 fr. et franc de port, 19 fr.



